SPÉCIAL RENTRÉE LITTÉRAIRE *Allez, viens à Saint-Germain ! Les incontournables de la nouvelle élite de l'édition*

VANITY FAIR

Brillant dehors, MORDANT DEDANS

AFFAIRE

CHÂTEAU LATOUR, ROMANÉE-CONTI, PÉTRUS

Comment le FBI a débusqué le faussaire des grand crus

p. 146

MODE

Leelee, Betty, Milla, Atlanta, Nabilla...

LES ANTI-MUSES DE LA COUTURE

p. 174

EXCLUSIF

LA DISPARITION DE LIGONNÈS

par Marc Dugain

LA RÉSURRECTION DE STEVE JOBS

par Aurélien Bellanger

POURQUOI LES FRANÇAISES AGACENT LES AMÉRICAINS

par James Wolcott

ENQUÊTE

DELANOË CONTRE JEAN NOUVEL

Philharmonie de Paris, le chantier qui les rend tous fous

p. 128

RÉCIT

CHARLOTTE PERRIAND PARIS-TOKYO

L'odyssée d'une pionnière du design

p. 186

MICHAEL DOUGLAS

Le magnifique

SEXE, PAILLETTES ET CHIMIOTHÉRAPIE : CONFESSIONS D'UN GÉANT DU CINÉMA

p. 110

MICHAEL DOUGLAS PHOTOGRAPHIÉ PAR **PATRICK DEMARCHELIER** POUR VANITY FAIR FRANCE

NUMÉRO 3 SEPTEMBRE 2013

« L'homme est une création du désir, non pas une création du besoin. »

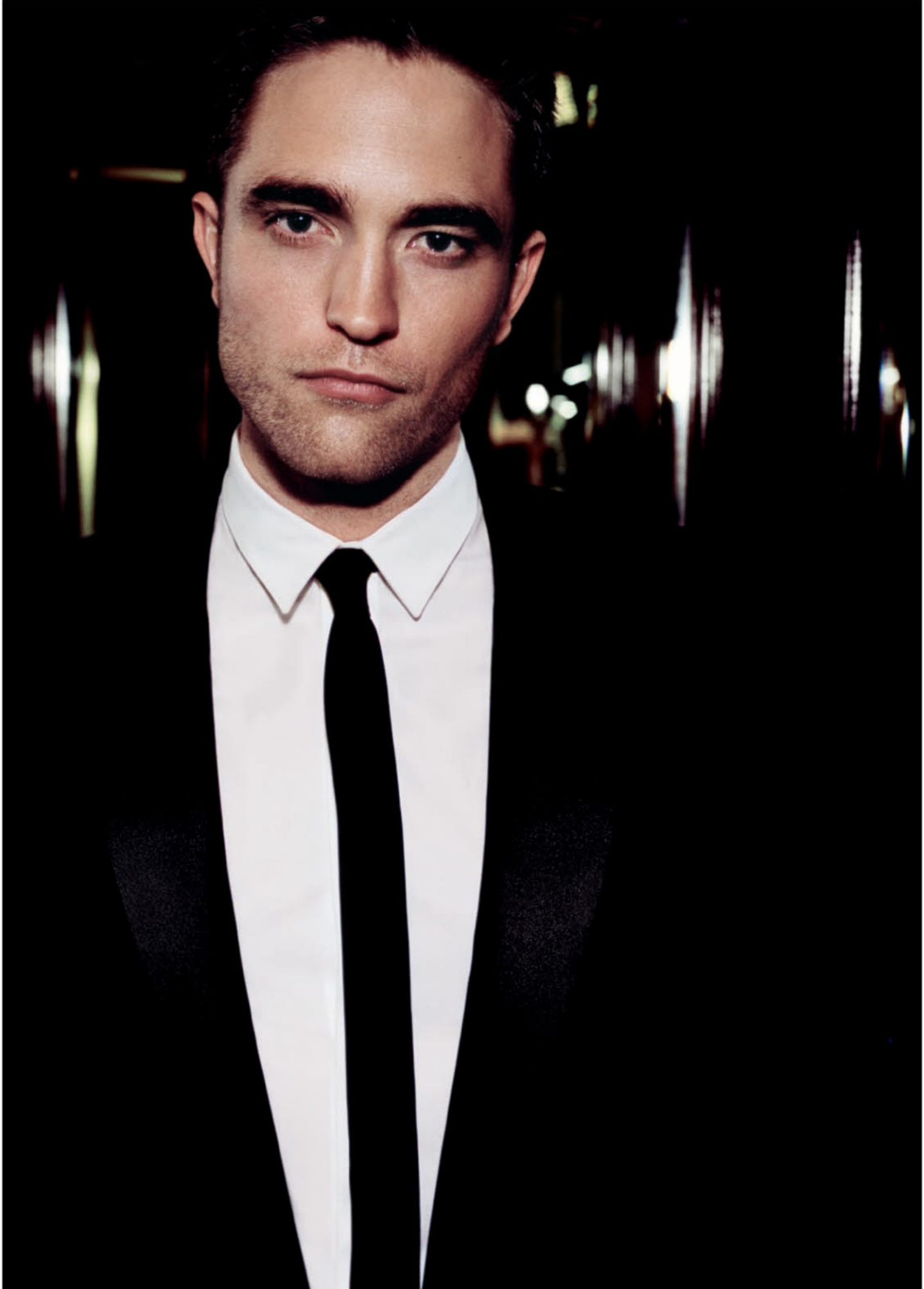
– GASTON BACHELARD

www.vanityfair.fr

M 04364 - 3 - F: 3,95 € - RD

DIOR HOMME

WWW.DIORHOMMEPARFUM.COM



www.chanel.com La Ligne de CHANEL - Tél. 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).

CHANEL

PARIS AVENUE MONTAIGNE • LE BON MARCHE • GALERIES LAFAYETTE • PRINTEMPS
CANNES • ST. TROPEZ FENDI.COM

FENDI

GUCCI
ACHETEZ SUR GUCCI.COM

DOLCEGABBANA.IT

DOLCE & GABBANA

GIORGIO ARMANI

GIORGIO ARMANI

WWW.VALENTINO.COM

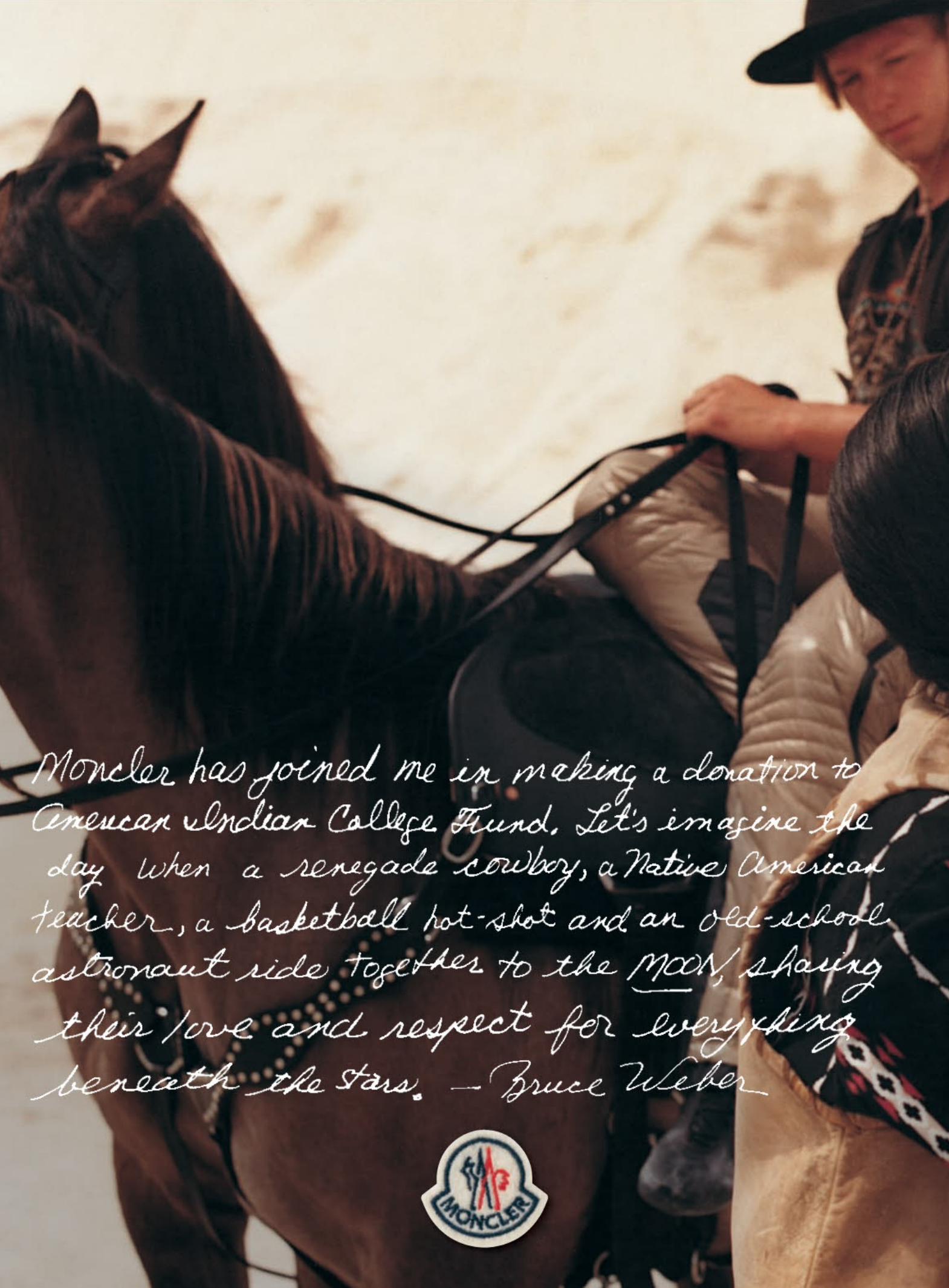
VALENTINO

BALEN
BALENCIAGA.COM

CIAGA

BOTTEGA VENETA
BOTTEGAVENETA.COM

MICHAELKORS.COM
MICHAEL KORS


Moncler has joined me in making a donation to
American Indian College Fund. Let's imagine the
day when a renegade cowboy, a Native American
teacher, a basketball hot-shot and an old-school
astronaut ride together to the MOON, sharing
their love and respect for everything
beneath the stars. — Bruce Weber
MONCLER

ACHAT EN LIGNE SUR MONCLER.COM

Moncler m'a rejoint en faisant un don au profit de l'*American Indian College Fund*. Imaginons le jour où un cowboy rebelle, un enseignant natif américain, une star du basketball et un astronaute de la vieille école iront ensemble sur la LUNE en partageant leur amour et leur respect pour tout ce qui est sous les étoiles.
Bruce Weber

VANITY FAIR

p. 58

Les recoins de la République des Lettres détaillés, analysés, illustrés.

Le royaume de la «Belle Hélène» Rochas est à vendre.

p. 106

FANFARE

Un mois dans la vie de la culture générale

LIVRES, CINÉMA, MUSIQUE, TÉLÉVISION…

p. 57

Survivre dans la jungle germanopratine pendant la **rentrée littéraire**. Enregistrer son prochain disque dans les studios de **La Fabrique.** À la façon d'**Arnaud Desplechin**, diriger **Benicio Del Toro** dans un film français. Devenir accro des **séries télévisées**. Lire le dernier roman de **Laura Kasischke** en ayant vu **Vanessa Seward** dans le premier rôle. Comme **Helena Noguerra**, envoyer une photo de ses fesses à **Jean-Luc Godard**. Écouter **Benjamin Biolay**, **Franz Ferdinand** ou **Jagwar Ma**. Et réviser un mois d'**info futile**.

FUMOIR

Un mois dans la vie des idées

OPINIONS, CONVERSATIONS, FICTIONS…

p. 81

S'emporter avec **Slavoj Zizek** contre les plaisirs sains. Éluder avec **James Wolcott** les bons conseils des Françaises. Apprendre avec **Aurélien Bellanger** que **Steve Jobs** n'est pas mort. Et pénétrer avec **Marc Dugain** dans la tête de **Xavier Dupont de Ligonnès**.

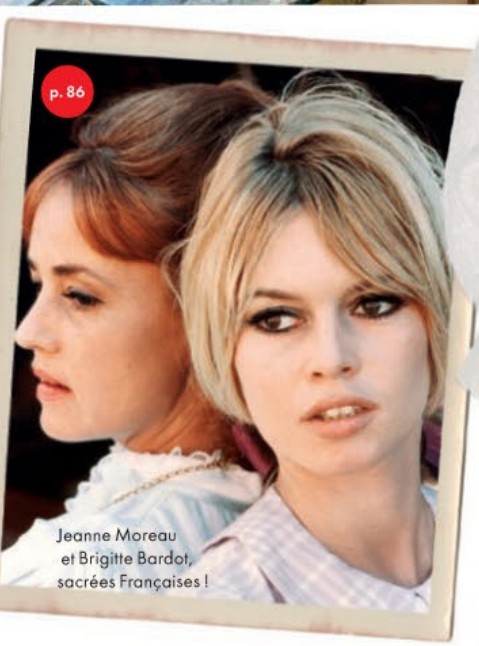
VANITY CASE

Un mois de luxe, calme et vanités

MODE, BEAUTÉ, STYLE, ART DE VIVRE…

p. 97

Ouvrir avec **Solène Hébert**. Découvrir le gang d'**Aurélie Bidermann**. Se lâcher avec **Diane Kruger** dans le Photomaton de Lagerferld. Rencontrer **Anthony Vaccarello** place de la Concorde. Revoir sa couleur avec **Christophe Robin.** Noter les **rendez-vous de septembre** sur son agenda. Admirer l'ambre du parfum **Youth Dew**. Visiter l'appartement parisien d'**Hélène Rochas**. Confesser **Anouk**, l'escarpin de la saison.



Jeanne Moreau et Brigitte Bardot, sacrées Françaises !

p. 86

Le livre coup de cœur de Diane Kruger, *Women Then* de Jerry Schatzberg.

p. 104

VESTE CHANEL COLLECTION PARIS-ÉDIMBOURG PANTALON ET CEINTURE AKRIS BOOTS BARBARA BUI

p. 97

Solène Hébert, pianiste et actrice chez Jean-Pierre Mocky.

ET CÆTERA

VANITY SHOW La fête de Dolce & Gabbana à Venise photographiée par **Roxanne Lowit**.

COUPS DE CHAPEAU **Amber Heard**, **Kate et Rooney Mara**.

AUTOPORTRAIT **Anne-Sophie Lapix** par elle-même.

(Suite page 28 →)

YANN KEBBI ; WARD IVAN RAFIK ; THE HOLLYWOOD ARCHIVE / PICTURELUX / VISUAL PRESS AGENCY ; EXCLUSIVE AFFILIATE OF CHRISTIE'S ; LOUISE GIAUME

RALPH LAUREN
Ralph Lauren Collection
RL

RALPH
RALPHLAURENCOLLECTION.COM
PARIS ST-BARTHÉLÉMY CANNES

LAUREN

Collection

p. 110

« Matt Damon et moi n'avons pas répété les scènes de sexe. C'est le premier baiser qui est compliqué. Après, on est à l'aise. »

— MICHAEL DOUGLAS
À PROPOS DE *MA VIE AVEC LIBERACE*

SOMMAIRE

VANITY FAIR

(↠ Suite de la page 24)

MAGAZINE

Brillant dehors, mordant dedans

RENCONTRES, ENQUÊTES, POUVOIR, AFFAIRES, RÉCITS, REPORTAGES, MODE, FLASHBACK…

À LA UNE MICHAEL DOUGLAS À CŒUR OUVERT p. 110
Avec **Liberace**, l'acteur explore une nouvelle facette de la virilité.

RENCONTRE FARIDA KHELFA, TRAJECTOIRE D'UNE INSOUMISE p. 120
Venue des Minguettes, rescapée des nuits parisiennes, elle se marie et devient ambassadrice pour Schiaparelli.

ENQUÊTE LA SYMPHONIE INACHEVÉE DE JEAN NOUVEL p. 128
La **philharmonie** de Paris sort enfin de terre mais son architecte demande de nouveaux crédits pour l'achever.

POUVOIR SENGHOR, LES PREMIERS DE LA CASTE p. 138
Le millésime 2004 de l'**ENA** occupe déjà des postes à responsabilités.

AFFAIRE LE CRU ÉTAIT PRESQUE PARFAIT p. 146
Comment le FBI et un vigneron de Bourgogne ont démasqué un faussaire de grands vins.

RÉCIT LES ÉGÉRIES D'ERWIN BLUMENFELD p. 154
De l'expérimentation Dada aux couvertures de *Vogue*, le photographe s'est toujours appuyé sur des femmes pour avancer.

PORTRAIT VF LES HOMMES DU PRÉSIDENT p. 164
Quarante ans après, **Robert Redford** a réuni les journalistes qui ont sorti l'affaire du Watergate.

REPORTAGE QUE RESTE-T-IL DE MANDELA ? p. 166
Le plus célèbre des prisonniers politiques raconté par ceux qui l'ont le mieux connu.

MODE LES MUSES p. 174
Les inspiratrices de onze créateurs photographiées par **Patrick Demarchelier** à la manière d'Irving Penn.

FLASHBACK CHARLOTTE PERRIAND PÉRIODE NIPPONE p. 186
Pendant la guerre, la designer a adapté le mobilier et l'habitat japonais à l'ère industrielle.

EN COUVERTURE

Michael Douglas, photographié par Patrick Demarchelier.
Stylisme **Virginie Mouzat**

Manteau, chemise et foulard **Hermès**. Cardigan **Ralph Lauren**.
Montre J12 **Chanel Horlogerie**.
Soin Men Expert hydra-energetic **L'Oréal**.
Hydra Mag C soin hydratant anti-fatigue **Vichy Homme**.

PATRICK DEMARCHELIER

« CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART 4 PAGES **ARMANI PARFUMS** AVEC ÉCHANTILLON COLLÉ DE 32 G BROCHÉ SUR LA DIFFUSION TOTALE ÎLE-DE-FRANCE, UN ENCART 2 PAGES **ARMANI PARFUMS** AVEC ÉCHANTILLON COLLÉ DE 18 G BROCHÉ SUR LA DIFFUSION TOTALE À L'EXPORT, UNE COUVERTURE À RABAT PARFUMS **CHRISTIAN DIOR** DE 3 PAGES SUR TOUTE LA DIFFUSION ET UN ENCART ABONNEMENT DE 2 PAGES JETÉ SUR LES VENTES FRANCE MÉTROPOLITAINE. »

En vente exclusivement dans les magasins Louis Vuitton et sur louisvuitton.com. Tél. 09 77 40 40 77

LOUIS VUITTON

CHANEL

JOAILLERIE

"PLUME DE CHANEL"

BAGUE ET BIJOU DE TÊTE OR BLANC ET DIAMANTS

VANITY FAIR.fr

L'esprit Vanity Fair *au quotidien*

CE JOUR-LÀ ADÈLE EXARCHOPOULOS 4
Comment la jeune actrice est devenue une star en deux heures, au festival de Cannes.

VF SÉRIES HOUSE OF CARDS 1
Intrigues au sommet du pouvoir américain : la série de la rentrée, avec **Kevin Spacey** et **Robin Wright**.

SAGA EDITH HEAD, LES CISEAUX D'OR DE HOLLYWOOD 2
Portfolio de l'artiste aux 8 Oscars qui a sublimé **Audrey Hepburn**, **Grace Kelly** ou **Paul Newman**.

DOLCE VITA LES NOUVEAUX GOUROUS DU BIEN-ÊTRE
Il paraît qu'ils ont le pouvoir de vous rendre la vie plus belle.

VANITÉS LES COULISSES DE LA FASHION WEEK 3
Instants volés de notre photographe, dès le 24 septembre ?

GASTRONOMIE VANITY FOOD
Les chefs du restaurant Roseval réinventent le sandwich très rock'n'roll d'Elvis Presley.

SAGA LES COLLECTIONNEUSES
Ces stars ont multiplié mariages et proies masculines. Grandes amoureuses ou mantes religieuses ?

CONCIERGE MASQUÉ À VOTRE SERVICE
Comment rabattre le caquet d'un serveur désagréable.

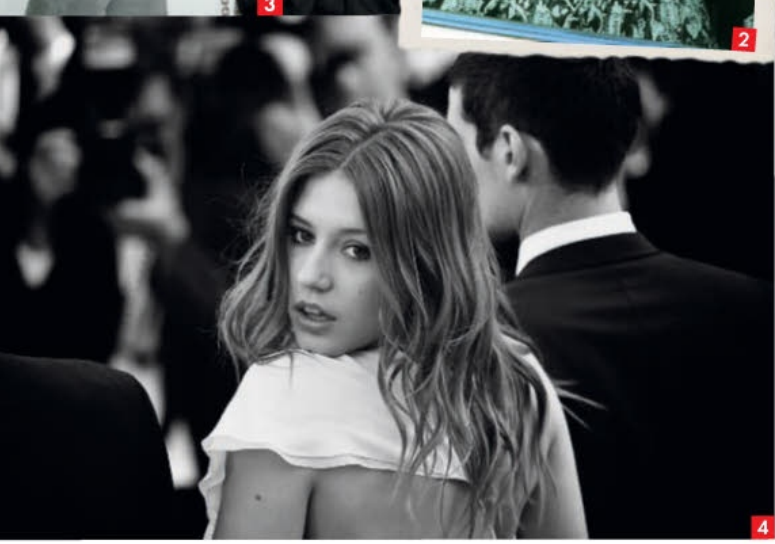
CHRONIQUE LE PARTI PRIS
Hervé Gattegno, rédacteur en chef enquêtes et investigation, décrypte chaque jour l'actualité politique.

REJOIGNEZ-NOUS

1

3

2


4

LE PARTI PRIS D'HERVE GATTEGNO
Chaque matin à 8h20 dans Bourdin & Co sur RMC, Hervé Gattegno, rédacteur en chef à Vanity Fair, décrypte les faits politiques.

RMC INFO TALK SPORT

2012 KNIGHT TAKES KING PRODUCTIONS, LLC. / SONY PICTURES TELEVISION / NETFLIX ; WIREIMAGE ; MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY IMAGES ; GETTY IMAGES / AFP

NUMÉRO 3
3,59 €

ABONNEZ-VOUS SUR IPAD
ET DÉCOUVREZ PLUS DE VANITY FAIR
VIDÉOS, ANIMATIONS, MUSIQUE
Tous les mois, une version enrichie

Disponible dans l'App Store

P R A D A
01 56 21 3070 prada.com

Regardez la video de Blake Lively au www.youtube.com/gucciparfums

GUCCI
Gucci
Première
DÉCOUVREZ LE NOUVEAU PARFUM POUR FEMME

VANITY FAIR

RÉDACTION EN CHEF

Directeur de la rédaction **Michel Denisot**
Rédactrice en chef **Anne Boulay**

International editors **Ingrid Sischy** *et* **Sandra Brant**

Rédactrice en chef mode/luxe/opinions **Virginie Mouzat**
Rédacteur en chef enquêtes/investigation **Hervé Gattegno**

Assistante, gestionnaire de la rédaction **Rebecca Benedittini**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directeur artistique **Yorgo Tloupas**
Directrice artistique adjointe **Genève Doherty**
Rédactrice graphiste **Joanna Behar**
Directeur photo/production **Raphaël Goubet**
Rédactrice photo **Marie Champenois**

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction **Vincent Truffy**
Secrétaire de rédaction, traductrice **Florence Boulin**
Secrétaire de rédaction **Jean Perrier**

MODE / ART DE VIVRE

Chef de service **Sibylle Grandchamp**
Assistante **Bénédicte Burguet**
Conseiller éditorial international **Risteard Keating**

ENQUÊTES

Chef de service **Olivier Bouchara**

CULTURE

Chef de service **Anne-Laure Sugier**
Conseillère éditoriale « Fumoir » **Aude Lancelin**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Claude Askolovitch, Aurélien Bellanger, Clélia Cohen, Matthias Debureaux, Marc Dugain, Adrien Gombeaud, Clémentine Goldszal, Lynn Hirschberg, Mathieu Larnaudie, Karim Lebhour, Élisabeth Philippe, Anna Topaloff, John Vinocur, James Wolcott, Slavoj Zizek.** *Traduction* **Émilie Notéris.**
Illustrations **Marcelo Cipis, Jean-Claude Götting, Jérôme Romain, Alessandro Sanna.** *Photos* **Cass Bird, Bertrand Bozon, Patrick Demarchelier, Costa Economides, Roxanne Lowit, Jean-Baptiste Mondino, Matteo Montanari, Matthieu Raffard, Ward Ivan Rafik, Sofia Sanchez & Mauro Mongiello, Matthieu Salvaing, Paul Schmidt, Sonia Sieff, Ellen von Unwerth, Cédric Viollet.** *Stagiaire maquette* **Mélisande Dupré-Renault.** *Stagiaire photo* **Florence Malle.**
Stagiaires vanityfair.fr **Camille Bordenet, Assia Labbas.** *Stagiaire publicité* **Hugo Tribhou.**

ÉDITIONS NUMÉRIQUES

Manager de projet tablette rédactrice graphiste **Laëtitia Caillet**
Rédactrices graphistes tablette **Karine Decorpas**
et **Géraldine Richard**

VANITYFAIR.FR

Directrice des activités digitales **Sarah Herz**
Éditeur des activités digitales **Louis Orlianges**
Rédactrice en chef **Anne Boulay** *Directeur éditorial* **Philippe Mathon**
Directrice éditoriale adjointe **Laurence Vély**
Directrice artistique **Chloé Maugard**
Rédaction **Léa Bastie, Constance Dovergne, Jean-Philippe Louis, Sophie Rosemont**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION

Directrice de publicité **Valérie Chavet** *Directrice de marque* **Amélie Cames** *Directeur de clientèle* **Simon Viot**
Coordinateur de la publicité et assistant de l'éditeur **Martin Basset** *Facturation* **Nathalie Coye du Castelet**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni** (+39 02 25 06 06 04)

PÔLE IMAGE

Chef de service **Amélie Airault De Andréis** *Documentaliste et gestionnaire du patrimoine Condé Nast* **Vanessa Bernard**
Responsable du service syndication et réutilisation photos de Condé Nast **Caroline Berton**

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST S.A.

Directeur de la publication **Xavier Romatet**
Directeur général adjoint **Arnaud Gervais de Lafond** *Secrétaire générale* **Sophie Maciera-Coelho**
Attachée de direction **Isabelle Duclos**

Directrice du marketing **Laurence Bernheim** *Chargées d'études* **Noémie Genest** *Directeur de la fabrication* **Fabrice Bernard** *Chef de fabrication* **Francis Dufour**
Directeur de la diffusion **James Caulkins** *Directeur adjoint des ventes au numéro* **Fabien Miont** *Directrice adjointe des abonnements* **Brigitte Junker**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directeur informatique* **Jean-Luc Bernard** *Chef comptable* **Andrée Videaud**

Les Publications Condé Nast S.A. 56 A, rue du Faubourg-Saint-Honoré 75008 Paris - Téléphone 01 53 43 60 00 - Télécopie 01 53 43 68 66

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président directeur général **Xavier Romatet**
Administrateur **Nicholas Coleridge** *Administrateur* **Giampaolo Grandi**
Condé Nast International Ltd.
Chairman **Jonathan Newhouse**

Vanity Fair France 26, rue Cambacérès 75008 Paris
Rédaction **01 53 43 61 66 – redactionvanityfair@condenast.fr – Twitter : @VanityFairFR**
Publicité **01 53 43 61 48 – mbasset@condenast.fr**
Abonnements **01 55 56 71 44 – vanityfair@condenast.fr**

ILLUSTRATIONS : PAOLA PARÈS ; VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT DESSINÉE PAR COMMERCIAL TYPE, ET VANITE DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

EN VENTE SUR FERRAGAMO.COM

Salvatore Ferragamo

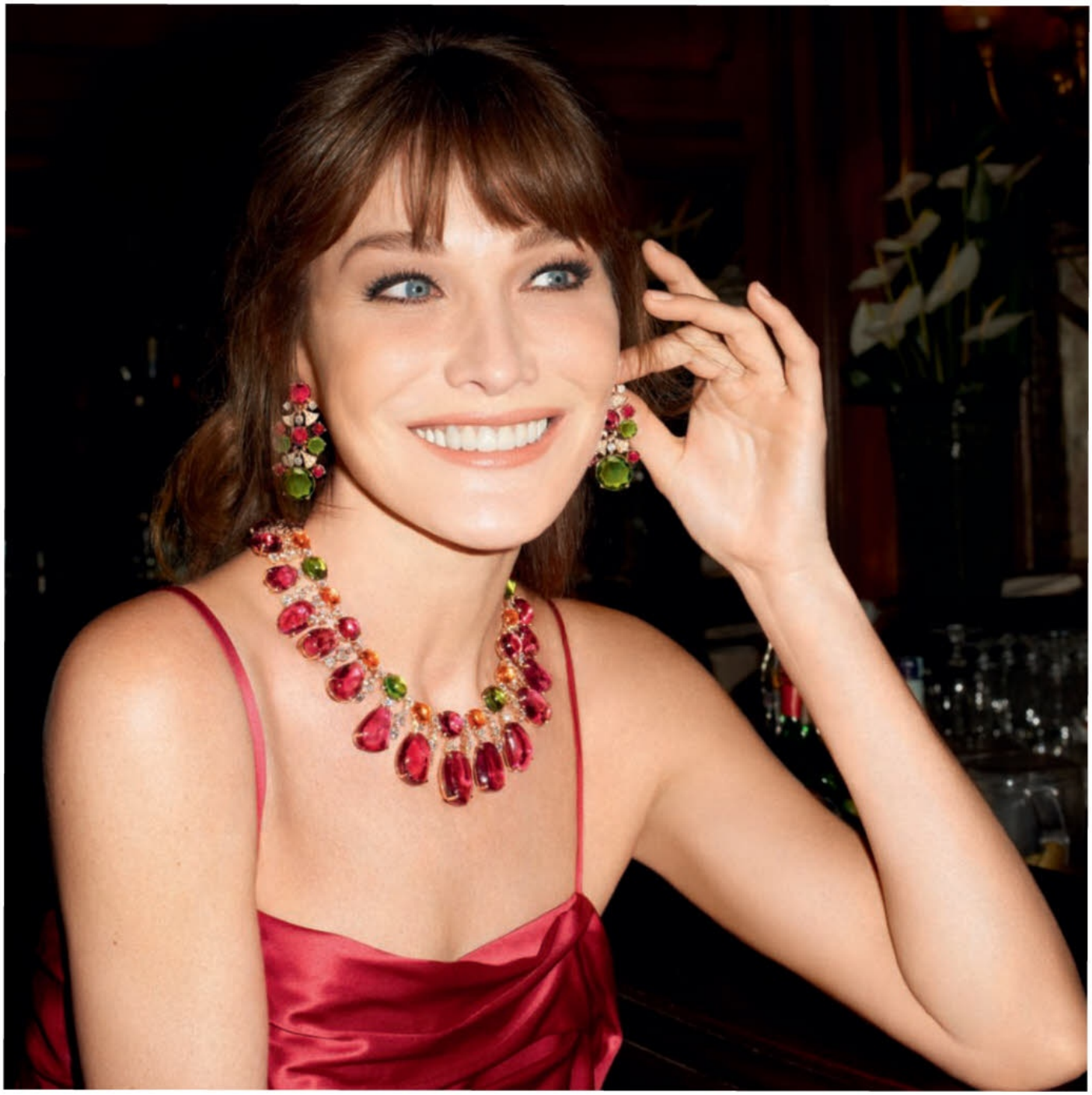
BVLG

BVLGARI.COM

GARI

BVLGARI

BVLGARI.COM



GARI

VANITY FAIR

ÉTATS-UNIS

The Condé Nast Publications Inc.

Chairman **S.I. Newhouse, Jr.**
CEO **Charles H. Townsend**
President **Robert A. Sauerberg, Jr.**
Editorial **Director Thomas J. Wallace**

AUTRES PAYS

Condé Nast International Ltd.
Chairman and Chief Executive **Jonathan Newhouse**
President **Nicholas Coleridge**
Vice Presidents **Giampaolo Grandi**, **James Woolhouse** *and* **Moritz von Laffert**
President, Asia-Pacific **James Woolhouse**
President, New Markets **Carol Cornuau**
Director of Licenses, New Markets **Natascha von Laffert**
President, Condé Nast International Digital **James Bilefield**
President and Editorial Director, Brand Development **Karina Dobrotvorskaya**
Vice President & Senior Editor, Brand Development **Anna Harvey**
Senior Editor, Brand Development **Alexandra Harnden**
Director of Planning **Jason Miles**
Director of Talent **Thomas Bucaille**

LES MAGAZINES DU GROUPE CONDÉ NAST

États-Unis *Vogue, AD, Glamour, Brides, Self, GQ, Vanity Fair, Bon Appétit, CN Traveler, Allure, Wired, Lucky, Teen Vogue, The New Yorker, W, Details, Golf Digest, Golf World*
Grande-Bretagne *Vogue, House & Garden, Brides & Setting up Home, Tatler, The World of Interiors, GQ, Vanity Fair, CN Traveller, Glamour, Condé Nast Johansens, GQ Style, Love, Wired*
France *Vogue, Vogue Hommes International, Vogue Collections, AD, AD Collector, Glamour, GQ, Vanity Fair*
Italie *Vogue, L'Uomo Vogue, Vogue Bambini, Glamour, Vogue Gioiello, Vogue Accessory, Vogue Sposa AD, Sposabella, CN Traveller, GQ, Vanity Fair, GQ Style, Wired, Myself*
Allemagne *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Myself, Wired*
Espagne *Vogue, GQ, Vogue Novias, Vogue Niños, Sposabella, CN Traveler, Vogue Colecciones, Vogue Belleza, Glamour, Vogue Joyas, Vogue Complementos, Sposabella Portugal, AD, Vanity Fair*
Japon *Vogue, GQ, Vogue Girl, Wired*
Taïwan *Vogue, GQ*
Russie *Vogue, GQ, AD, Glamour, GQ Style, Tatler, CN Traveller, Allure*
Mexique et Amérique latine *Vogue Mexico and Latin America, Glamour Mexico and Latin America, AD Mexico, GQ Mexico and Latin America*
Inde *Vogue, GQ, CN Traveller, AD*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil *Published by Edições Globo Condé Nast S.A.: GQ, Vogue, Casa Vogue, Vogue Passarelas, Vogue Noiva, Glamour*
Espagne *Published by Ediciones Conelpa, S.L. S Moda*

LES MAGAZINES PUBLIÉS SOUS LICENCE

Afrique du Sud *Published by Condé Nast Independent Magazines (Pty) Ltd.: House & Garden, GQ, Glamour*
Australie *Published by NewsLifeMedia: Vogue, Vogue Living, GQ*
Bulgarie *Published by Published by Klever Media AD. : Glamour*
Chine *Published under copyright cooperation by China Pictorial : Vogue, Vogue Collections. Published by IDG: Modern Bride. Published under copyright cooperation by Women of China: Self, AD. Published under copyright cooperation by China News Service: GQ and GQ Style*
Corée *Published by Doosan Magazine: Vogue, GQ, Vogue Girl, Allure, W, GQ Style*
Hongrie *Published by Axel Springer-Budapest Kiadói Kft: Glamour*
Pays-Bas *Published by G + J Nederland: Glamour, Vogue*
Pologne *Published by G + J Media Sp. z o. o.: Glamour*
Portugal *Published by Edirevistas Sociedade de Publicações S.A.: Vogue, GQ*
Roumanie *Published by Mediafax Group S.A.: Glamour, GQ*
Thaïlande *Published by Serendipity Media Co. Ltd.: Vogue*
Turquie *Published by Dogus Media Group Vogue, GQ*

Diffusion Presstalis – ISSN **2268-0659** *– Numéro de commission paritaire* **0718 K 91918** *– Photogravure Arciel et Bussière. Imprimé chez ROTOFRANCE, rue de la Maison-Rouge 77185 Lognes*
Dépôt légal septembre 2013. Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

Abonnements en France métropolitaine 1 an, 12 numéros : 25 euros

Vanity Fair est une publication mensuelle (12 numéros par an). Le service abonnements est à votre disposition par téléphone de 9 heures à 18 heures au 01 55 56 71 44
Par courrier *service Abonnements Vanity Fair – 17 Route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9.* **Par mail** *vanityfair@condenast.fr*
Éditeur *Les Publications Condé Nast, Société anonyme, 56 A, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris.* **Principal associé** *Condé Nast International LTD.*

Membre adhérent de l'OJD – Contrôle en cours

ILLUSTRATIONS : PAOLA PARÈS

01 5732 4276 - SHOP VERSACE.COM

VERSACE

TIMELESS IS NOW*

*L'ESSENTIEL EST INTEMPOREL

MAXMARA.COM

MaxMara

de GRISOGONO
GENEVE

PARIS BOUTIQUE - 358 BIS RUE ST HONORÉ - TEL. +33 (0)1 44 55 04 40

ABU DHABI • DUBAI • GENEVA • GSTAAD • KUWAIT • LONDON • MIAMI • MOSCOW • NEW YORK
PARIS • PORTO CERVO • ROME • ST BARTHELEMY • ST MORITZ

www.degrisogono.com

AFFAIRES *de famille*

Est-ce que tout est QUESTION D'IDENTITÉ *ou de naissance?*

MICHEL DENISOT
Directeur de la rédaction de *Vanity Fair*.

Le 6 mai 1992, Sharon Stone tourne sur elle-même sur une terrasse du Carlton à Cannes, face à Michael Douglas. « J'ai un gros cul, vous ne trouvez pas ? » Je suis là pour une interview radio et on est à vingt-quatre heures de la première projection de *Basic Instinct*. Personne ne sait à ce moment-là qu'on est à la veille d'un moment très marquant du festival.

Mai 2013. Michael Douglas monte à nouveau les marches, qu'il connaît une à une, au bras (ou presque) de Matt Damon qui joue son jeune amant dans *Ma Vie avec Liberace*. Cette fois, c'est lui la « femme ». En tout cas, c'est lui qui le dit.

Ce film de Steven Soderbergh, nous l'aimons. Dans ce troisième numéro de *Vanity Fair*, Michael, fils de Kirk qu'on n'aura pas l'outrecuidance de vous présenter, père de Cameron incarcéré pour trafic de drogue, se démaquille. Il ne triche pas, il ne joue plus : le cancer, l'alcool, le sexe, l'amour, Hollywood, le patrimoine génétique ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui : une icône moderne.

Xavier Dupont de Ligonnès est-il un psychopathe hors du commun ? Non, répond l'écrivain Marc Dugain qui a pénétré l'esprit de cet homme aux motivations les plus obscures, bourreau de sa femme, de ses quatre enfants et de ses deux chiens. Après enquête, il conclut qu'il s'agit d'un dépressif caché, écrasé par ses échecs, indignes de sa famille noble de Lozère. Le côté sombre de la génétique ? Encore une question de famille : Farida Khelfa a fui la banlieue lyonnaise, survécu aux nuits fauves des années 1990 pour se révéler dans la lumière : égérie de Goude, Alaïa ou Gaultier, elle progresse dans l'élite parisienne comme un poisson dans l'eau. Trajectoire imprévisible, échappant à tout déterminisme social. Au même titre que celle du fameux photographe allemand Erwin Blumenfeld que rien ne destinait à révolutionner l'histoire de la photo à Paris, puis à New York. Ou que Charlotte Perriand, sûrement l'une des plus grandes designers du XX^e siècle, petit bout de femme partie au Japon pendant la Seconde Guerre mondiale, qui n'aura jamais cessé de braver les éléments, les matériaux et le cours de l'histoire.

Rudy Kurniawan a, lui, construit son identité sur des faux-semblants. Ce nom d'emprunt, celui d'un Chinois d'Indonésie, cache le plus grand faussaire connu de tous les temps dans un domaine où les experts croient ne jamais se tromper, celui des grands crus, en particulier ceux de Bourgogne. Il était devenu une légende, claquant un million d'euros par mois en vins rares, reconnaissant les plus grands millésimes à l'aveugle. À la veille de son procès, *Vanity Fair* raconte comment il a dupé les experts les plus avertis. C'est un vigneron de la côte de Nuits et le FBI qui l'ont conduit au frais, en prison. Coupable ou victime de sa passion ?

Est-ce que tout est question de famille, d'identité, de naissance ? Bernard Tapie et Gilbert Collard ont-ils été séparés à la naissance comme Jean-Louis Borloo et Josée Dayan ? Ce numéro répondra à ces questions, et sans doute à bien d'autres. « Enjoy », comme on dit en Amérique. □

PHOTOGRAPHIE **PAUL SCHMIDT**

LES BEIGES

POUDRE BELLE MINE NATURELLE SPF 15

CHANEL

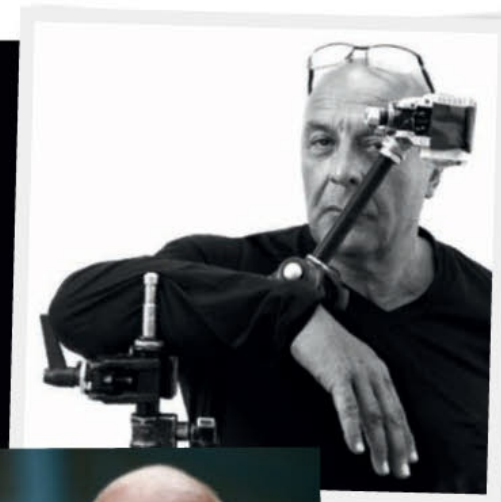
www.chanel.com La ligne de CHANEL - Tél. : 0 800 255 005 (appel gratuit d'un poste fixe).

JAMES WOLCOTT

Au début des années 1970, James Wolcott travaillait pour le *Village Voice*. Il s'occupait de la distribution de l'hebdomadaire. En moins de deux ans, il y écrivait aussi les tout premiers articles sur la scène proto-punk new-yorkaise. Il a participé à la refondation de *Vanity Fair* en 1983 avant d'être embauché par le *New Yorker* en 1992 et de revenir au bercail en 1997. Depuis, il couvre les médias, la politique et la culture populaire dans sa chronique mensuelle de *Vanity Fair*. Ce mois-ci, il nous envoie une **lettre d'Amérique** sur la vogue des livres de conseils pour vivre heureuse, mince et épanouie comme une femme française (p. 86). □

JEAN-BAPTISTE MONDINO

Jusqu'à Mondino, il n'y avait que des scopitones – des chansons filmées, diffusées sur des juke-box à écrans. On doit à ce publicitaire l'invention du clip vidéo en 1974 (*Les élucubrations d'Antoine*) et quelques-unes de ses plus grandes réalisations (*Cargo de nuit* d'Axel Bauer, *Un autre monde* de Téléphone, *Justify my love* de Madonna, *C'est comme ça* des Rita Mitsouko). Photographe de mode et de stars, il réalise de nombreux portraits. Pour ce numéro, celui de **Farida Khelfa** dans les salons de Schiaparelli, dont elle est devenue l'ambassadrice (p. 120). □



YANN KEBBI

Yann Kebbi est né à Paris en 1987. Après un diplôme d'illustration à l'école Estienne, il suit les cours des Arts décoratifs de Paris. Travaillant le dessin quotidiennement, entre gravures, monotypes et crayons de couleurs, il collabore aussi régulièrement avec la presse (*Le Tigre, XXI, The New Yorker, The New York Times*...) et, pour *Vanity Fair,* il croque Saint-Germain-des-Près de la **rentrée littéraire** (p. 58). Son premier ouvrage, *Américanin*, est sorti en 2012 aux éditions Michel Lagarde. L'histoire d'un chien qui, de retour en France après un voyage à New York, narre à ses congénères son périple et ses impressions. □

STEPHEN SMITH

Stephen Smith est le plus français des journalistes américains et le plus africain des journalistes occidentaux. Pour avoir longtemps sillonné le continent noir pour *Libération* puis *Le Monde*, il en est assurément l'un des meilleurs experts, au point de détenir aujourd'hui une chaire d'études africaines à l'université Duke (Caroline du Nord). Plusieurs de ses livres font référence, parmi lesquels *Ces messieurs Afrique* (Calmann-Lévy, 1994, avec Antoine Glaser), et *Négrologie, pourquoi l'Afrique meurt* (Calmann-Lévy, 2003). Auteur d'une biographie de Winnie Mandela (Calmann-Lévy, 2007, avec Sabine Cessou), il est retourné en Afrique du Sud ces derniers mois pour contribuer à l'écriture d'un documentaire consacré aux coulisses diplomatiques de la libération de Nelson Mandela, *Plot for peace* de Mandy Jacobson et Carlos Agullo. « L'agonie de **Nelson Mandela** n'est pas seulement celle d'un homme, dit-il, mais celle d'un pays – et d'un rêve. » (p. 166) □

GASPER TRINGALE ; JEAN-BAPTISTE MONDINO ; EDITIONS CALMANN-LÉVY/DR ; YANN KEBBI ; DESSINS PAOLA PARÉS

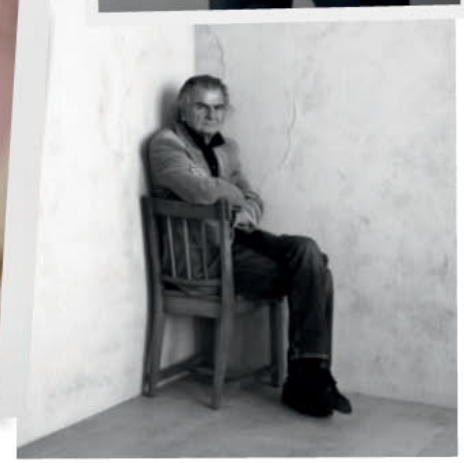
GUESS.COM ART DIR: PAUL MARCIANO PH: CLAUDIA & RALF PÜLMANNS GUESS®©2013
GUESS
Guess

MARC DUGAIN

Il a enseigné la finance en France, travaillé dans une banque japonaise, possédé une compagnie aérienne. Devenu écrivain à 35 ans, Marc Dugain a publié plusieurs best-sellers, notamment *La chambre des officiers* (Jean-Claude Lattès, 1999) et *La malédiction d'Edgar* (Gallimard, 2005), dont il vient de réaliser l'adaptation pour le cinéma. Son dernier roman, *Avenue des géants* (Gallimard, 2012), reconstitue la lente course vers l'horreur d'un tueur en série américain. Pour sonder l'âme de **Xavier Dupont de Ligonnès**, il a usé du même procédé, proche de la caméra subjective (p. 90). « Dans notre monde ultra-surveillé, celui du GPS, de Facebook et des puces électroniques, dit-il, il n'y a rien de plus fascinant qu'un homme qui réussit à disparaître. » □

CLAUDE ASKOLOVITCH

Claude Askolovitch est passé par le *Nouvel Observateur*, *Marianne*, Europe 1, RTL, I-télé et il contribue désormais à *Vanity Fair* pour qui il a découvert la tragédie de **la philharmonie de Paris** (p. 128) : « Un projet voulu par le plus grand musicien, Pierre Boulez, conçu par le plus grand architecte, Jean Nouvel, et qui détruit ses inventeurs : fabriquer du malheur avec du sublime, c'est l'exception française. » Auteur de livres sur Lionel Jospin et le Front national, il publie à la rentrée chez Grasset un ouvrage sur l'islamophobie, *Nos mal-aimés, ces musulmans dont la France ne veut pas.* □



MARCELO CIPIS

Né à São Paulo en 1959, où il vit et travaille, Marcelo Cipis, peintre, dessinateur et illustrateur, a étudié l'architecture avant de se consacrer à son travail artistique à partir de 1982. Il a participé à plusieurs foires internationales, dont la biennale internationale de São Paulo en 1991 et celle de La Havane en 1994. En l'an 2000, il a obtenu une bourse de la fondation Pollock-Krasner de New York pour financer son travail pendant un an. Plus de vingt livres illustrés de sa main ont été publiés. « Pour *Vanity Fair*, j'ai décidé d'user d'ironie en exagérant le concept des **zones fumeurs**, avec humour, comme toujours » (p. 82). □

PATRICK DEMARCHELIER

À la fin des années 1960, Patrick Demarchelier publie ses premières photos de mode dans *Elle* et *Marie-Claire*. En 1975, il s'installe à New York et signe un contrat d'exclusivité avec le magazine *Harper's Bazaar*. En 1989, la princesse Diana l'embauche comme photographe privé. Il tiendra également dans le cadre de son objectif de grandes vedettes du cinéma et de la chanson : Nicole Kidman, Liz Hurley, Elton John, Britney Spears, Scarlett Johansson, Demi Moore ou Julia Roberts. Pour *Vanity Fair*, il ajoute à cette longue liste **Michael Douglas** (p. 110) ainsi qu'une série de mode consacrée aux **muses** des créateurs (p. 174). □

RENATO STOCKLER ; JF PAGA ; VICTOR DEMARCHELIER ; AFP ; DESSINS PAOLA PARÈS

GIVENCHY
GENTLEMEN
ONLY
LE NOUVEAU PARFUM MASCULIN
GENTLEMEN
ONLY
GIVENCHY
SIMON BAKER
www.givenchy.com

calvinklein.com
INFORMATIONS +33 (0)1 55 07 18 50

Calvin Klein
underwear
nouveaux soutien-gorge iconiques. repensés pour toutes les femmes.

PRINTEMPS.COM
LONDON MANIA
PRINTEMPS

FANFARE

GRAND BOND EN AVANT

Au début des années 1960, la Chine de Mao invente les « ballets révolutionnaires » pour éduquer les masses laborieuses. Monument de propagande kitsch, *Le Détachement féminin rouge* chorégraphie de sveltes communistes, brandissant des grenades incendiaires, dressées sur leurs trois-quarts pointes. Pendant ce temps, l'Occident découvre le twist... — A. G.

Le Détachement féminin rouge
par le Ballet National de Chine du 1er au 3 octobre à 20 heures au théâtre du Châtelet.

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

En 2009, lors d'une précédente représentation, à Paris.

LAURENT PHILIPPE/OVERGENCE

RENTRÉE LITTÉRAIRE : RÉVISEZ VOS CLASSIQUES

Heure par heure, la journée-type du flâneur lettré. Qui croiser et à quel endroit ? Excursion dans la jungle germanopratine.

10 HEURES – Après avoir fait le plein de journaux au kiosque à l'angle du boulevard Saint-Germain et de la rue Bonaparte, pause lecture au Flore (1), où l'on pourra emprunter son *Figaro littéraire* à **Jean-Paul Enthoven** ou saluer **Marcela Iacub** et sa petite chienne Lola. Si la terrasse est bondée, monter au premier étage, plus calme le matin qu'en fin de soirée où il se transforme en repaire pour écrivains noctambules (**Frédéric Beigbeder**, **Nicolas Rey**, **Florian Zeller**). Pour un chocolat à l'ancienne et un revival existentialiste, préférer Les Deux Magots (2), à quelques mètres, où **Marc Dugain** a remplacé Jean-Paul Sartre. **11 HEURES** – Tournée des librairies du quartier, une espèce en voie de disparition. La Hune (3) a cédé la place à l'Espace littéraire Louis-Vuitton (4), mais il n'est pas rare de croiser **Alain Finkielkraut**, pestant devant l'entrée. Escorter alors le philosophe jusqu'à la nouvelle adresse de L'Écume des Pages, sa librairie préférée. **12 H 30** – Attention, piège ! Malgré son nom, éviter le café Les Éditeurs (5) : aucun éditeur ne le fréquente. **13 HEURES** – Le déjeuner, moment crucial de

ILLUSTRATION **YANN KEBBI**

vanityfair.fr
DÉCOUVREZ NOTRE SÉLECTION DES LIVRES DE LA RENTRÉE

la vie littéraire, celui où se rencontrent éditeurs et auteurs, journalistes et attaché(e)s de presse. Dilemme cornélien : cuisine asiatique ou méditerranéenne ? Pour une dolce vita gustative, jeter son dévolu sur un plat de pâtes en compagnie de **Teresa Cremisi** (patronne de Flammarion) au Marco Polo (6), ou sur les gnocchis « fatti in casa » de la Casa Bini que goûtent particulièrement **Patrick Modiano**, **Olivier Rolin** et **Olivier Cohen**, le fondateur des éditions de l'Olivier. **Antoine Gallimard** et **Olivier Orban** (PDG des éditions Plon) préfèrent La Méditerranée (7). En dessert, fondre pour un délicieux cannolo siciliano au Perron (8), l'adresse de prédilection des éditions Grasset. Le service de presse y a sa table au premier étage, non loin d'**Olivier Nora**, son PDG, souvent accompagné de l'un de ses auteurs, tel **Michel Onfray**, fin gourmet. Pour ceux qui manient les baguettes aussi habilement que le jeté d'étole, opter pour les tempuras de crevettes avec **Yasmina Reza** chez Yen (9), ou pour les sushis, assis entre **Laure Adler** et **Christine Angot**, à L'Orient-Extrême (10). Les amateurs irréductibles de gastronomie française pourront se rabattre sur la brasserie Lipp (11), comme **Charles Dantzig**, un habitué des lieux. **17 HEURES** – S'accorder un thé et une pâtisserie à l'hôtel Montalembert (12), et tendre l'oreille pour écouter les conversations de **Philippe Sollers** et **Josyane Savigneau**, l'ex-patronne du « Monde des livres » (désormais dirigé par **Jean Birnbaum**). S'accorder une glace chez Rouquet, en terrasse, à côté de **Yann Moix**. Pour un teatime à l'heure anglaise, s'installer dans les cours ombragées des hôtels du quartier : à l'hôtel de l'Abbaye (13) où descendent **Richard Powers**, **Joyce Carol Oates** et **Colum McCann** ou à l'hôtel d'Aubusson (14), point de chute de **James Ellroy**, **Paul Auster**, **Russell Banks** et **Harlan Coben**, la star du polar. **19 HEURES** – Commencer la soirée par un punch blanc à La Rhumerie (15) et trinquer avec **François Cérésa**, **Dominique Noguez** ou **Yves Simon** qui, pour l'occasion, aura peut-être troqué son légendaire diabolo-menthe pour un rhum arrangé. **20 HEURES** – Tenter de marcher droit jusqu'à L'Étoile Saint-Germain-des-Prés (16), le cinéma auquel est associé **BHL**, qui offre une sélection pointue de films d'auteurs et une salle de réception dissimulée derrière l'écran. Chaque année, un jury composé d'écrivains (**Yann Moix**, **Christine Angot**, **Jean-Paul Enthoven**, **Catherine Millet**...) remet le prix Saint-Germain à un réalisateur. **22 HEURES** – Monter dans un taxi direction Montparnasse où l'on dîne tard, pour s'inspirer des dernières trouvailles mode d'**Amélie Nothomb** à La Coupole (17) ou pour twitter avec **Bernard Pivot** au Select (18). À La Rotonde (19), piquer dans la viande de Salers de **Patrick Besson**, **Dan Franck** ou **Raphaël Enthoven**. Au Dôme, saluer d'un geste discret les grands patrons d'Albin Michel (**Francis Esmenard**, **Richard Ducousset**) ou se réfugier au Rosebud (20) pour un Irish coffee à deux tables de **Scarlett Johansson** (on a beau être intello, on n'en est pas moins homme). **MINUIT** – Si l'on tient encore debout, s'offrir une coupe de champagne rosé à La Closerie des Lilas (21) avec **Philippe Djian**, **Régis** →

↠ **Jauffret**, **François Meyronnis** ou **Tatiana de Rosnay**. Se trouver une petite place près de l'éditrice **Héloïse d'Ormesson** et de son compagnon **Gilles Cohen-Solal**. **2 HEURES** – Embrasser le videur du Montana (22) et boire une piscine (champagne avec glaçons) avec **Frédéric Beigbeder**, **Mathieu Terence** et **Lolita Pille**. Regarder **Simon Liberati** s'endormir sur l'épaule d'**Olivier Zahm** (le rédacteur en chef du magazine *Purple*) et se dire qu'il est peut-être l'heure de rentrer. Et d'ouvrir un livre. — ÉLISABETH PHILIPPE

LES STÉRÉOTYPES

Éditeur, écrivain, critique... Les grandes figures du milieu littéraire (très légèrement) caricaturées.

L'ÉDITEUR « HISTORIQUE »

SON PEDIGREE: **Antoine Gallimard**, **Olivier Nora** (Grasset et Fayard), **Olivier Bétourné** (Seuil), **Teresa Cremisi** (Flammarion) et **Manuel Carcassonne** (Stock). Ils se partagent les écrivains stars et les grands prix littéraires. **SA RENTRÉE:** **Amanda Sthers**, **Pierre Mérot**, **Laurent Seksik** (Flammarion). **Tristan Garcia**, **Yannick Haenel**, **Christophe Ono-dit-Biot** (Gallimard). **Laure Adler**, **Yann Moix**, **Karine Tuil** (Grasset). **Chantal Thomas**, **Cloé Korman** (Seuil). **Jean-Louis Fournier** (Stock). **SON ÉCOSYSTÈME:** Les taxis et les avions pour aller à la foire de Francfort, où se négocient en octobre contrats, enchères et droits d'auteurs. **SA PHRASE-TYPE:** Parlant de sa dernière découverte : « C'est le nouveau Proust. » Variante : « C'est le nouveau Céline. »

L'ÉDITEUR « EXIGEANT »

SON PEDIGREE: Un îlot d'irréductibles qui résistent aux diktats marketing. **Paul Otchakovsky-Laurens** (P.O.L), **Irène Lindon** (Minuit) ou **Dominique Bourgois** (Christian Bourgois) publient des textes pointus, du théâtre et de la poésie, avec parfois un Goncourt ou un Nobel à la clé. **SA RENTRÉE:** **Laura Kasischke**, **Alan Pauls** (Bourgois). **Jean-Philippe Toussaint** (Minuit). **Marie Darrieussecq**, **Jean Rolin** (P.O.L). **SON ÉCOSYSTÈME:** Son bureau, en haut d'un escalier tortueux (celui, légendaire, des éditions de Minuit). **SA PHRASE-TYPE:** « Je cherche dans les livres une certaine forme de trouble. » (P.OL).

LE FAISEUR DE BEST-SELLERS

SON PEDIGREE: **Isabelle Laffont**, patronne des éditions Lattès, a déjà à son actif les deux millions d'exemplaires du *Da Vinci Code*, le million de *Cinquante nuances de Grey*, les 400 000 de *Rien ne s'oppose à la nuit* de **Delphine de Vigan**. 80 % de la production estampillée **Bernard Fixot** (XO éditions), de **Guillaume Musso** à **Christian Jacq**, figurent dans la liste des meilleures ventes. **SA RENTRÉE:** **Anouk Marcovitz**, **Delphine Bertholon** (Lattès). **Max Gallo**, **Muriel Robin** (XO). **SON ÉCOSYSTÈME:** Les supermarchés... pour vérifier que ses livres figurent bien en tête des gondoles. **SA PHRASE-TYPE:** « En France, on méprise la littérature populaire. »

L'ÉDITEUR « PROVINCIAL »

SON PEDIGREE: Prouver qu'il y a une vie en dehors de Saint-Germain. Installée à Arles, **Françoise Nyssen** (Actes Sud) affiche deux prix Goncourt à son palmarès (**Laurent Gaudé** et **Jérôme Ferrari**). **Marion Mazauric** a fait du village gardois de Vauvert la terre d'accueil de la littérature pop (**David Foster Wallace**, **Irvine Welsh**). **SA RENTRÉE:** **Valentine Goby**, **Nancy Huston** (Actes Sud). **Douglas Coupland**, **Nicolas Rey** (Au Diable Vauvert). **SON ÉCOSYSTÈME:** Nature et découvertes, place ensoleillée ou rizières camarguaises. **SA PHRASE-TYPE:** « Les gens sont tellement over-stressés à Paris... »

L'AGENT « INTRAITABLE »

SON PEDIGREE: Négociateur de contrats, nounou et conseiller éditorial bis, il est le compagnon idéal de l'écrivain star. Et le cauchemar de son éditeur. Très répandu aux États-Unis, il n'y a que deux modèles ↠

LONGCHAMP
PARIS
LONGCHAMP.COM

↠ en France : version intello avec **François Samuelson** (**Emmanuel Carrère**, **Michel Houellebecq**, **Michel Onfray**...). Version grand public avec **Susanna Lea** (**Marc Levy**, **Michèle Fitoussi**, **Marcel Rufo**...). SA RENTRÉE : Néant. « La rentrée, ça excite les journalistes mais un bon papier fait moins vendre qu'une bonne mise en place dans les librairies », assure Samuelson.

L'ÉCRIVAIN « GROSSE POINTURE »

SON PEDIGREE : C'est le champion du terrain littéraire. Comme Nadal à Roland-Garros, il remet son titre en jeu à chaque rentrée et espère gagner quelques places dans les classements. Voire, évidemment, un prix. SA RENTRÉE : En l'absence du tiercé gagnant (**Adam-Angot-Réza** en 2012), **Yann Moix**, **Philippe Djian**, **Christophe Ono-dit-Biot**, **Karine Tuil** et **Véronique Ovaldé** seront concurrencés par les poids lourds anglo-saxons : **Richard Ford**, **Joyce Carol Oates**, **Douglas Kennedy**, **Colum McCann**, **J.M. Coetzee**... SON ÉCOSYSTÈME : Le bureau de son éditeur, d'où il orchestre son plan média et scrute fébrilement critiques et courbe des ventes.

L'AUTEUR « JEUNE PREMIER »

SON PEDIGREE : Atteint du syndrome « Minou Drouet », il a écrit des poèmes à 5 ans, des nouvelles à 12 et un premier roman alors qu'il n'avait pas encore le bac. SON RÊVE : Recevoir le prix de Flore des mains de son maître, **Frédéric Beigbeder**, et éclipser ses prédécesseurs, déjà vieux du haut de leurs 25 ans. SA RENTRÉE : Calme cette année, à signaler : **Arthur Loustalot** (24 ans) et **Alizé Meurisse** (27 ans), deux jeunes gens talentueux qui n'en sont pas à leur coup d'essai. SON ÉCOSYSTÈME : Sa chambre aux murs recouverts de posters de **Bret Easton Ellis** et **Jay McInerney**. SA PHRASE-TYPE : « Je porte ce projet en moi depuis des années... »

L'ÉCRIVAIN « BUZZIFICATEUR »

SON PEDIGREE : Scandaleux, politiquement incorrect ou revenu d'entre les morts, il sait se faire remarquer. Pour émerger au milieu des 555 romans qui paraissent à l'automne, quelques ingrédients s'avèrent imparables : le sexe (un peu en berne cette année), la provoc' ou le témoignage poignant. SA RENTRÉE : **Boris Razon**, avec *Palladium* (Stock), récit de la maladie qui l'a paralysé, est annoncé depuis mai comme « la » révélation de 2013. **Pierre Mérot**, dont le livre *Toute la noirceur du monde*, jugé trop dérangeant, a été refusé par Gallimard et Stock avant d'être repêché par Flammarion. **Marc Weitzmann**, enfin, avec sa *Matière inflammable* (Stock), pour qui le buzz tient en deux mots : « **Anne Sinclair** ». SON ÉCOSYSTÈME : Les colonnes des journaux et les plateaux de télévision qu'il devrait squatter pour faire monter l'audimat... SA PHRASE-TYPE : « J'aimerais qu'on oublie la polémique et qu'on se concentre sur mon livre... »

LE NOTHOMB

SON PEDIGREE : Comme le rhume des foins, **Amélie Nothomb** revient chaque année à la même période et incarne une balise rassurante (ou angoissante, c'est selon). SA RENTRÉE : *La Nostalgie heureuse* (Albin Michel). SA PHRASE-TYPE (DEPUIS 21 ANS) : « Je suis enceinte de mes livres. »

L'ATTACHÉE DE PRESSE ET LE CRITIQUE

SON PEDIGREE : Entre eux, c'est « je t'aime, moi non plus. » L'attaché(e) de presse – une femme à 97 % – doit savoir attirer l'attention des journalistes sans se montrer trop insistant(e). SON ARME SECRÈTE : Les épreuves, (textes avant correction) envoyées très tôt aux critiques les plus prescripteurs : **Jérôme Garcin** (*Nouvel Observateur*), **Jean Birnbaum** (« Le Monde des livres »), **Nelly Kaprièlian** (*Les Inrockuptibles*), **Augustin Trapenard** (Canal+) et **Valérie Trierweiler** (*Paris Match*). SA RENTRÉE : Un enchaînement inhumain de déjeuners et de dîners. Aucun cas de dopage signalé, le champagne n'étant pas répertorié parmi les produits dopants. SA PHRASE-TYPE : « Fall is the new summer » (Augustin Trapenard). — ANNA TOPALOFF

SONIA RYKIEL

soniarykiel.com

La « control room » du studio qui a accueilli, entre autres, Nick Cave & The Bad Seeds en 2012 (ci-dessous).

LA FABRIQUE, PARADIS SONORE

Au pied des Alpilles, en Provence, se situe un studio d'enregistrement où défilent Mika, Nick Cave, Kanye West et Chimène Badi.

Depuis l'enregistrement de son dernier album, *Push the Sky Away*, au studio de la Fabrique, **Nick Cave** ne tarit plus d'éloges sur ce lieu dont l'atmosphère l'a littéralement « submergé ». Quant à **Jacques Higelin**, l'endroit lui manque tellement qu'il y revient juste pour ses vacances. Moins chanceux, **Jay-Z**, **Beyoncé** et **Johnny Hallyday** ont été refusés parce que le planning du studio était tout simplement trop chargé. Plus coriace, **Kanye West** vient de renouveler une énième demande de séjour au pied des Alpilles. L'arrivée dans le domaine, avec son splendide corps de bâtiments, donne l'impression de débarquer dans une féérie signée Jacques Demy. Il y a un siècle, ce moulin de Saint-Rémy-de-Provence broyait encore des racines de garance pour la teinture des pantalons rouges de l'infanterie au début de la guerre de 1914-1918. **Hervé Le Guil**, qui fut entre autres l'ingénieur du son de *Tombé pour la France* d'Étienne Daho, dirige à présent l'écoulement des sons de la Fabrique. Dans le stupéfiant décor de la « control room » garnie d'opulentes bibliothèques en chêne, l'immense console d'enregistrement semble s'être perdue dans le bureau d'un académicien. Les rayonnages bourgeois abritent l'une des plus fabuleuses collections au monde de 78-tours, celle du critique musical de l'ORTF Armand Panigel, ancien locataire des lieux disparu en 1995. L'écoute totale du fonds demanderait environ soixante-seize ans. Ces dizaines de milliers de soleils noir et or cassants comme du verre sont accessibles aux chercheurs et aux artistes de passage. Ici, pas de livre d'or, les chanteurs dédicacent des bouteilles de vin de la région. Comme cette étiquette signée le même jour par **Patrick Bruel** et **Jean-Louis Aubert**. Ou encore cette énigmatique dédicace de **Mika** accompagnée d'un dessin sur une bouteille de Trevallon : « Where is the dog ? ». **Chimène Badi**, qui ne boit pas d'alcool, a signé une bouteille de Contrex, « mais la femme de ménage l'a jetée », déplore le maître des lieux. Cette grande maison familiale ouvre même parfois quelques chambres d'hôtes aux touristes. C'est un peu la loterie : on peut tomber sur **Charles Aznavour**, un groupe de R'n'B de Dubaï ou une belliqueuse rappeuse marseillaise qui ne supporte pas que l'on croise son regard au petit-déjeuner. Ou côtoyer ces musiciens scandinaves exigeant deux caisses de châteauneuf-du-pape à chaque repas. Isa, l'épouse d'Hervé, se souvient : « Quand je les ai vus le matin de leur départ, hagards, boiteux et couverts de bandages, je n'ai surtout pas cherché à savoir ce qui s'était passé la veille au village. » — MATTHIAS DEBUREAUX

LIEU DE CULTE

L'ancien moulin provençal, vu du jardin.

CAT STEVENS ; VICTOR LÉVY-LASNE ; JULIEN DAGUET

STUARTWEITZMAN.COM

Benicio Del Toro. À gauche, en pleine discussion avec Arnaud Desplechin sur le tournage de *Jimmy P.*

« AVEC BENICIO, LES RAPPORTS SONT TRÈS VIRILS »

Comment Arnaud Desplechin a travaillé, pour son premier film américain, avec Benicio Del Toro dont les méthodes ont beaucoup impressionné le réalisateur.

« Je ne lui ai jamais dit car je ne voulais pas faire de chantage affectif, mais j'ai écrit le scénario de *Jimmy P.* pour **Benicio Del Toro**. S'il avait refusé le rôle, j'aurais probablement abandonné ce projet. Sa performance hallucinée en Indien schizophrène dans *The Pledge* de **Sean Penn** (2001) m'avait beaucoup marqué. J'avais aussi en tête le contraste des silhouettes entre lui et **Mathieu Amalric**, entre l'Indien Blackfoot immense et le petit psychanalyste juif roumain. La phase de préparation a été un moment de créativité assez miraculeux. Benicio est un travailleur fou : je ne connais que 10 % de sa méthode et cette partie émergée de l'iceberg est déjà très impressionnante ! Il a chez lui, à Los Angeles, une salle de travail où je n'ai jamais été convié et où il se filme pour préparer ses scènes, avec différents coachs (le plus souvent des amis acteurs). Il les emmène aussi sur le tournage, mais cela reste une cuisine interne assez mystérieuse. Des blagues circulaient d'ailleurs sur le plateau à propos de ces fameux coachs, plus ou moins invisibles... Nous avons commencé par des séances de lecture à New York, en amont du tournage, avec Benicio et Mathieu. Je frimais, pensant que j'étais celui qui connaissait le mieux le livre original du psychanalyste **Georges Devereux** dont le film est l'adaptation (*Psychothérapie d'un Indien des Plaines*, Fayard). Mais je me suis vite rendu compte que Benicio connaissait par cœur ce pavé scientifique de plus de 600 pages, retranscription méticuleuse de séances de psychanalyse, du premier bonjour au dernier au revoir, bourré de termes d'ethnopsychiatrie obscurs. Son exemplaire était noirci de notes ! En France, j'ai toujours peur d'embêter les acteurs pendant la préparation du film, de les assommer de documentation : il y a le risque que cela tue en eux l'envie, la spontanéité. J'ai donné à Mathieu quelques interventions filmées de Devereux, ainsi que des épisodes de la série "En analyse" car j'aimais beaucoup le jeu de la psy du héros. Je ne suis pas sûr qu'il y ait jeté un œil. À l'opposé, Benicio demandait à être constamment nourri, stimulé : je lui faisais passer livres, poèmes, films... Comme *The Exiles* de Kent MacKenzie (1961), un documentaire sur des Indiens qui s'ennuient dans une banlieue de Los Angeles, qui a beaucoup compté dans sa préparation. Il y a peut-être vu un lien entre ses origines portoricaines, son expérience de déplacé et le fait de jouer un *Native American*. Au tournage, les choses s'inversent : les acteurs français me sollicitent beaucoup pour construire leur personnage. Au contraire, pour Benicio comme pour les autres Américains du film, je deviens intrusif si je m'immisce trop. Leur culture, c'est : "Le personnage, c'est moi ! Pousse-toi maintenant." Ces questions se cristallisent autour de la mise en place (le réglage des déplacements au cours d'une scène). Il faut prendre des pincettes : "Si ça ne t'embête pas, tu arrives par la porte de droite et tu viens t'asseoir là." Et si l'acteur répond : "Je ne le sens pas, je préfère la porte de gauche et m'asseoir ici", il faut s'adapter, changer la mise en scène. Ce sont deux vitesses, deux musiques différentes. Mais cette liberté de mouvement est peut-être ce qui leur donne l'intensité physique dont ils ont le secret. Cette fameuse présence. Plus tard, Benicio est venu à Paris pour voir un premier montage. Il a simplement dit : "Ça va." Eh oui, ce sont des rapports très virils ! Un peu comme dans un western. » — PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉLIA COHEN

SECRET DE FABRICATION

Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines) d'Arnaud Desplechin. Sortie le 11 septembre.

GÉRARD GIAUME ; NICOLE RIVELLI

LE GRAND DÉBARQUEMENT

Les accros des fictions télé vont retrouver leur dose hebdomadaire avec de nouvelles addictions importées du monde entier.

TÉLÉVISION

C'est une tradition : septembre est synonyme de marathon pour les sériephiles. Une activité plus chic que jamais puisque cette rentrée est dominée par l'arrivée de « House of Cards » (Canal+, à partir du 29 août), drame sophistiqué et vénéneux dans les coulisses de la Maison Blanche. **David Fincher**, initiateur du projet et producteur, réalise les deux premiers épisodes. **Kevin Spacey** et **Robin Wright Penn** mènent la distribution. **Jane Campion** (Palme d'or 1993 pour *La Leçon de piano*) délaisse, elle aussi, le cinéma pour la télévision avec « Top of the Lake » (sur Arte en novembre), une fable morale hantée par les paysages oppressants de Nouvelle-Zélande, avec **Elisabeth Moss** (la Peggy de « Mad Men ») en enquêtrice butée. Le lancement de la chaîne spécialisée Canal+ Séries, le 21 septembre, risque d'engendrer de nouvelles dépendances, en particulier lorsqu'elle diffusera en ouverture « Hannibal ». **Mads Mikkelsen**, dans le rôle-titre, enfile le costume du célèbre cannibale dandy. On y découvrira aussi « The Americans », où **Keri Russell** incarne une belle espionne du KGB infiltrée dans l'*American way of life* des années 1980. Aux États-Unis, alors que l'immense « Breaking Bad » tire sa révérence le 29 septembre (AMC), une flopée de nouveautés débarque, dont un show avec **Michael J. Fox** dans son propre rôle, et une adaptation d'*About A Boy*, le roman de **Nick Hornby** (les deux sur NBC). Le 29 septembre, la chaîne Showtime dégaine un « Masters of Sex » au pitch intrigant : le quotidien de deux chercheurs spécialisés dans l'étude des comportements sexuels. Côté français : **Éric Judor** livre mi-septembre la deuxième saison de « Platane » (Canal+) avec **Jean Dujardin** en guest-star. — CLÉLIA COHEN

Kevin Spacey (Frank Underwood) dans « House of Cards ».

FILLES EN SÉRIE

Exit les femmes au foyer désespérées : les nouvelles héroïnes des séries télévisées sont espionne, gestionnaire de crise, douairière, premier ministre ou impératrice barbare. Présentation des archétypes.

« LA FEMME SERA L'ÉGALE DE L'HOMME LE JOUR OÙ, À UN POSTE IMPORTANT, ON DÉSIGNERA UNE FEMME INCOMPÉTENTE. » Françoise Giroud

LE PERSONNAGE ET L'ACTRICE	CARRIE MATHISON *par* CLAIRE DANES	OLIVIA POPE *par* KERRY WASHINGTON	VIOLET CRAWLEY *par* MAGGIE SMITH	DAENERYS TARGARYEN *par* EMILIA CLARKE	BIRGITTE NYBORG *par* SIDSE BABETT KNUDSEN
LA SÉRIE	**Homeland** saison 2 (Canal+ séries).	**Scandal** saison 3 (Canal+ séries).	**Downton Abbey** saison 3 (TMC).	**Game of Thrones** saison 2 (sur Canal+).	**Borgen** saison 3 (Arte).
RÉCOMPENSES	5 Golden Globes, 4 Emmy Awards.	Nominée aux prochains Emmy Awards.	2 Golden Globes, 6 Emmy Awards.	1 Emmy Award, 1 Golden Globe.	2 Fipa d'or, Bafta award, prix Italia.
L'ANCÊTRE	**24 Heures chrono.**	**Grey's Anatomy.**	**Gosford Park** (le film de Robert Altman).	**Xena, la guerrière.**	**À la Maison Blanche.**
LE FAN CÉLÈBRE	Barack Obama.	Le « pope » François.	Marc Jacobs.	Passe-Partout de « Fort Boyard ».	Le couple Trierweiler-Hollande.
PÉCHÉ MIGNON	Le cocktail pilule-vin blanc.	Le vin rouge, directement à la bouteille.	Les roses.	Le feu.	Les viennoiseries.
LA BLESSURE SECRÈTE	Le 11-Septembre.	Sa liaison impossible avec le président des État-Unis.	Le naufrage du *Titanic*.	La perte du royaume par son père.	Son mari veut divorcer, sa fille est dépressive.
LA PHRASE CULTE	« J'ai raté quelque chose ce jour-là, je ne veux pas refaire la même erreur. »	« Je fais confiance à mes tripes. »	« Ne sois pas si défaitiste, chérie, c'est tellement petit-bourgeois. »	« Esclaves, vous êtes libres. De vous battre pour moi. »	À son mari : « Prends la liste de mes ministres et coche celles que tu as sautées. »
LE FASHION STATEMENT	L'accréditation de la CIA au revers de la veste.	Le décolleté bénitier.	La bouche à l'envers.	De belles nattes blondes et un dragon sur l'épaule.	Le vélo.
UNE MUSIQUE	Chet Baker, *My funny Valentine*.	Sam Cooke, *Nothing can change this love*.	*If you were the only girl (in the world)*.	Le générique de Ramin Djawadi.	3ème sexe, *Let's pretend*.

2012 KNIGHT TAKES KING PRODUCTIONS, LLC. / SONY PICTURES TELEVISION / NETFLIX. THE PICTURE DESK ; COLLECTION CHRISTOPHEL ; NBC / UNIVERSAL ; THE KOBAL COLLECTION ; THE PICTURE DESK ; BROOKS KRAFT / CORBIS ; GETTY IMAGES EUROPE ; GETTY IMAGES ; MICHAEL OCHS ARCHIVES ; 123RF

ROMAN

« ESPRIT D'HIVER » DE LAURA KASISCHKE

Incarné par
VANESSA SEWARD

Robe **Maje**
Chaîne et croix en or jaune **Tiffany & Co**
Chaussettes **Falke**

LE LIVRE – *Esprit d'Hiver* de Laura Kasischke, publié en France pour la rentrée littéraire 2013 aux éditions Christian Bourgois.

L'HÉROÏNE – Tatiana, adolescente russe adoptée par une famille américaine, se retrouve le jour de Noël à huis clos avec sa mère Holly, dans leur maison encerclée par la neige. Brune, le teint pâle, cette enfant venue du froid porte en elle un "esprit d'hiver", glacial et inquiétant.

L'EXTRAIT – « À l'orphelinat Pokrovka n°2, les infirmières l'avaient surnommée Raiponce Noir de Jais. N'importe qui à la vue de cette photo encadrée et clouée dans le couloir aurait pu imaginer celle qu'elle était aujourd'hui – une belle adolescente aux longues jambes, arborant toujours ces cheveux soyeux qui couvraient ses épaules, et ces yeux noirs. »

VANESSA SEWARD – D'origine argentine, fille d'une mère mondaine épouse de diplomate dans les années 1960, Vanessa Seward, brune à la peau diaphane, vit dans la nostalgie du glamour des années 1970. D'abord styliste chez Chanel, elle dessine ensuite des robes du soir, réminiscences des tenues maternelles, chez Azzaro jusqu'en 2011. Aujourd'hui mariée au compositeur et producteur Bertrand Burgalat, dandy vintage, elle signe pour l'hiver 2013-2014 sa troisième collection en collaboration avec A.P.C. — BÉNÉDICTE BURGUET

CARVEN
www.carven.fr

« GODARD, C'EST JOYEUX, PUNK, COLORÉ ! »

*Helena Noguerra ne place rien ni personne au-dessus du réalisateur d'*À bout de souffle *à qui elle a envoyé, adolescente, des lettres exaltées et une photo de ses fesses. À 44 ans, la chanteuse pop s'est assagie mais sa passion pour Godard reste intacte.*

« C'est mon père qui a fait entrer le cinéma de **Jean-Luc Godard** dans ma vie. Je me souviens de lui, au réveil, nous décrivant, avec passion, la scène d'un film qu'il avait regardé pendant la nuit. Dès mes huit ans, il me montrait des films de **Bergman**, de **Pasolini**... Mais le seul qui passait le cap, c'était Godard. *Une femme est une femme, À bout de souffle, Pierrot le fou*... Anna Karina m'amusait, et même si je ne comprenais pas tout, c'était léger, frais... Insidieusement, ces films ont pris de l'importance dans ma vie. J'en connaissais des passages entiers, je copiais les attitudes, j'étais fascinée par **Bardot**, **Karina**, **Belmondo**. **Jean-Pierre Léaud** aussi, mais j'aurais aimé le voir chez Godard plutôt que chez Truffaut, qui m'a toujours paru classique quand Godard était joyeux et explosif. Truffaut s'intéresse à la vie conjugale, à des sentiments un peu bourgeois, alors que Godard, c'est joyeux, punk, coloré. Ça explose tout. Adolescente, je lui ai envoyé des lettres enflammées. Il n'a jamais répondu !

LE FÉTICHE

Un peu plus tard, lors de mes premiers castings, je répétais : "Je suis une fille de pellicule, je suis Camille", le personnage de Bardot dans *Le Mépris*. Et puis un jour, j'ai appris que Godard allait réaliser une série de pubs pour **Marithé et François Girbaud** et qu'il cherchait des fesses. Ça tombait bien, j'étais aussi mannequin. J'ai envoyé un polaroïd. Il a trouvé, paraît-il, que j'avais "un cul glorieux". Je n'ai pas décroché la campagne. Et j'ai arrêté de lui écrire. Ensuite, quand j'ai commencé la musique, vers 26 ans, j'ai rencontré la bande de **Marc Collin**, **Olivier Libaux**, **Philippe Katerine**... Nous vivions comme dans un film de la Nouvelle vague. Je portais des trenchs, des robes trapèze et de l'eye-liner. Les garçons avaient de vieux costards **Pierre Cardin** et des écharpes à la Léaud. Ça nous faisait rêver ; on aurait voulu vivre à cette époque, les années 1960, inventer ça, ce truc frais et insoumis. J'ai mis du temps à comprendre que le cinéma de Godard ne se résumait pas à une esthétique séduisante et nouvelle. Mais qu'il était question de sentiments, de politique, de philosophie... Je suis d'ailleurs en train de lire son *Dictionnaire des passions* et je me dis que j'ai encore beaucoup à apprendre sur lui. C'est comme être mariée à un homme et s'apercevoir au bout de vingt ans qu'on ne l'a pas bien regardé, qu'on n'a vu de lui que la surface. En revanche, j'ai très vite repéré que Godard entretenait un rapport très libre à la citation, alors je le copie sans complexe dès que je réalise des petits films. J'aime les cartons, les mauvais raccords, les voix qui se mélangent, le tempo des dialogues... Ça ne parle pas comme dans la vie et ça me plaît beaucoup. Très jeune, j'avais fait mienne cette réplique célèbre d'*Une femme est une femme* : "Angela, tu es infâme. – Je ne suis pas infâme, je suis une femme", et j'ai récemment pris en note un monologue bouleversant de *Deux ou trois choses que je sais d'elle*. Je le lis à mes amis de temps en temps.

Aujourd'hui, j'ai 44 ans, je ne porte plus de robes trapèze et je ne veux plus être Anna Karina quand je serai grande, mais Godard est toujours dans ma vie. Je crois d'ailleurs que j'ai élevé mon fils Tanel comme dans un de ses films, en collage : très sérieux tout en s'amusant. On peut fumer des joints, mais pas le mercredi ! Il y a du plaisir mais de la rigueur, de la couleur, de la danse, de la folie, on parle des langues qui n'existent pas et on se comprend, mais il faut en même temps savoir parler correctement. Bien sûr, ma passion pour le cinéma de Godard n'est plus la même, les responsabilités, une autre forme de conscience s'en sont mêlées, et avec elles les voix off de **Terrence Malick**, la lenteur de **Gus Van Sant**, la violence de **Tarantino**. Mais Godard... Peut-être que je lui enverrai cet article, tiens, avec une lettre et mon disque ! » — PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

Helena Noguerra n'est pas infâme, c'est une femme.

Année Zéro d'Helena Noguerra (Naïve)
Jean-Luc Godard, dictionnaire des passions de Jean-Luc Douin (Stock)

Trois affiches pour trois films de Godard.

© RICHARD DUMAS - ARGOS / PARC FILM / THE KOBAL COLLECTION - RUE DES ARCHIVES / COLLECTION CSFF - GEORGES PIERRE / RUE DES ARCHIVES

Société Air France - 420 495 178 RCS Bobigny - 45 rue de Paris - 95747 Roissy CDG CEDEX

Délice à la française.

Carte de chefs étoilés en classes La Première et Business,
menus gourmands en classes Premium Economy et Economy...
Nous vous faisons voyager au cœur de la gastronomie française.

AIRFRANCE KLM

AIRFRANCE

FAIRE DU CIEL LE PLUS BEL ENDROIT DE LA TERRE

maje

www.maje.com

Les toujours jeunes Franz Ferdinand. À droite, la nouvelle perle française Alka.

MUSIQUE

Nobody Knows, affirme **Willis Earl Beal**. Un poil péremptoire, l'extraordinaire musicien américain ? Ce que l'on sait, nous, c'est qu'il a commencé à enregistrer de la musique alors qu'il vivait dans la rue à Albuquerque, et qu'il y a dans ses morceaux l'urgence des miraculés... On a envie de croire à tout ce qu'il raconte, de sa belle voix habitée, sur ce deuxième album de blues un peu plus sophistiqué, mais non moins sincère, que le bouleversant premier disque qui l'avait révélé en 2012. Dans la même veine, l'Anglais **Keaton Henson** et son album *Birthdays* achève de nous renverser : sa voix est fragile et presque chevrotante, ses tourments plus intimes, son assurance plus incertaine, mais quelle grâce... Pour se requinquer, après ces deux âmes tristes, rien de tel qu'une bonne dose de **Franz Ferdinand**. Éternellement juvénile, la bande d'**Alex Kapranos** trace sa route sans changer de recette. *Right Thoughts, Right Words, Right Action*, leur cinquième album, est une petite bombe en forme de variation sur le thème qui leur est cher : un rock à guitares joyeux, décomplexé et sautillant. Côté expérimentation, les Australiens de **Jagwar Ma** créent l'événement avec *Howlin'*, onze chansons étranges et psychédéliques, de la pop sous MDMA qui dynamite les genres. Fraîcheur toujours, mais féminine et hexagonale cette fois : deux jeunes Parisiennes font leur rentrée avec classe. **Alka**, actrice vue sur scène au côté d'Édouard Baer, débarque fin septembre avec *Bâtards suprêmes*, un album produit, écrit et arrangé par **Benjamin Biolay**, forcément séduit par son filet de voix à la Adjani et son charme délicat. À côté d'elle, **HollySiz** fait figure de bulldozer rock. Cachée sous ce pseudo, **Cécile Cassel** réalise son rêve d'adolescente et lève le voile sur un disque qu'elle bichonne en toute discrétion depuis les débuts du groupe en 2008. Ça valait le coup d'attendre : *My Name Is* fournit une belle raison de continuer à danser jusqu'au lever du soleil. Et même jusqu'à l'été prochain. Pour redescendre, on compte sur la folk toujours merveilleusement ouvragée des Américains de **Midlake**, et sur le nouvel album de l'un des musiciens les plus secrets de Californie : le barbu chevelu **Jonathan Wilson** qui se pose en gardien du temple de l'esprit Laurel Canyon, guitares virtuoses et chemises à carreaux. L'occasion de découvrir sa protégée **Jenny O.**, qui a accompagné de sa voix cristalline la tournée difficile de Sixto Rodriguez en assurant ses premières parties. Son album, *Automechanic*, est encore inédit en France mais disponible en téléchargement. Ah, et **Bob Dylan**, que devient-il ? Eh bien, il sera au Grand Rex mi-novembre, et le dixième et ultime volet des fantastiques *Bootleg Series* vient de sortir. La seule bonne raison d'oublier toutes ces nouveautés et de passer ses journées à réécouter *Blood on the Tracks*.

— CLÉMENTINE GOLDSZAL

ÉCOUTEZ UNE SÉLECTION *sur l'iPad*

GALAXIE MUSICALE

LA BANDE-SON DE THOMAS MARS

Le chanteur de Phoenix nous dévoile sa liste de morceaux...

POUR PLEURER

Ceremony **Joy Division**

« Ça me rappelle mon adolescence. »

À ÉCOUTER EN TOURNÉE

Ignition (Remix) **R.Kelly**

« Je n'arrive toujours pas à croire en son existence. »

POUR SE MOTIVER

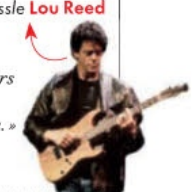
Koyaanisqatsi : Resource **Philip Glass**

« La beauté et la bête... »

À ÉCOUTER EN BOUCLE

Street Hassle **Lou Reed**

« Toujours aussi futuriste. »



ET LE TITRE QU'IL AURAIT AIMÉ ÉCRIRE...

Be My Baby **The Ronettes**

« Elle est à la fois simple et remplie de secrets. »

LE RETOUR DES TITANS

Début 2000 : Andrew VanWyngarden et Benjamin Goldwasser fondent MGMT à l'université de Wesleyan, Connecticut, quand Alex Turner et ses potes répètent dans une cave de Sheffield, au nord de l'Angleterre. En 2006, MGMT et Arctic Monkeys explosent avec leur premier album respectif. Sept ans plus tard, le troisième album éponyme des premiers ancre le duo dans un psychédélisme de guérilla, génial et déroutant. Le cinquième album des seconds poursuit une épopée rock exigeante et entêtée. *MGMT* et *AM* : deux disques capitaux. □

ANDY KNOWLES ; PARTEL OLIVA / NATIVE ; RUE DES ARCHIVES / BCA ; GETTY IMAGES / AFP ; JEAN-CHRISTIAN BOURCART / GETTY IMAGES NORTH AMERICA / AFP ; AFP ; REDFERNS ; NEAL PRESTON / CORBIS ; GENIN NICOLAS/ABACA ; 123 RF ; DR

VOUS NE RÊVEZ PAS, VOUS ÊTES AU CLUB MED

CLUB MEDITERRANEE S.A., au capital de 127 290 236 €. - 572 183 684 RCS Paris - Licence IM075100307 - RCP n° AA 992 497 - GENERALI ASSURANCES IARD - Garantie Financière APS, 15 avenue Carnot - F-75017 Paris. Date d'édition : 29/07/13.

GUILIN, NOUVEAU VILLAGE D'EXCEPTION

Au sud de la Chine, découvrez Guilin, notre nouveau Village au design moderne, niché au cœur d'un site classé au patrimoine mondial. Hésitez entre balade dans le parc aux cent sculptures d'art contemporain, initiation au yoga ou excursion le long de la majestueuse rivière Li. Un voyage inoubliable entre Chine moderne et Chine traditionnelle.

Non, vous ne rêvez pas, vous êtes au Club Med.

Continuez le voyage sur clubmed.fr,
en agences Club Med et agréées, ou au 0810 810 810

Club Med

ET VOUS, LE BONHEUR, VOUS L'IMAGINEZ COMMENT?

POP-UP

LES MINUTES DE L'INFO FUTILE

Un mois dans la vie de la culture pop.

LES FILMS DE JOBS

Le gourou d'Apple inspire les biopics, deux ans après sa mort (supposée, voir p. 88). Verdict: des trognons tout au plus.

JOBS *avec* ASHTON KUTCHER

Scénario : une hagiographie sans relief dont l'argument commercial majeur est l'acteur, roi de Twitter sous le nom d'@aplusk.

STEVE JOBS *avec* INCONNU...

Scénario : signé Aaron Sorkin (qui épuise le filon après *The Social Network* sur Mark Zuckerberg) d'après la biographie de Walter Isaacson.

iSTEVE *avec* JUSTIN LONG

Scénario : la page Wikipedia de Steve Jobs, avoue le réalisateur Ryan Perez : « On a pris des libertés avec l'histoire, mais pas autant qu'Argo. »

WINNIE SOUS CAMISOLE

La Forêt des rêves bleus revisitée par le tout nouveau Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-5).

WINNIE
Addiction sévère, boulimie.

BOURRIQUET
Dépression, angoisse d'abandon.

PORCINET
Troubles de la personnalité évitante, anxiété sociale.

TIGROU
Hyperactivité, troubles déficitaires de l'attention.

MAÎTRE HIBOU
Troubles obsessionnels compulsifs.

COCO LAPIN
Troubles bipolaires.

HISTOIRES DE L'ART

LES RAVAGES DU CARAVAGE

Narcisse était désespéré d'avoir laissé tomber son iPhone dans la cuvette.

Narcisse par Le Caravage, 1597-1599, galerie d'art ancien, Rome.

LE CHIFFRE

30

Si vous avez moins de 30 ans (1983), vous n'avez jamais connu un monde sans...

Le *moonwalk* (de *Billie Jean*)
« Les Mystérieuses Cités d'or »
Les montres Swatch
Microsoft Word
Les chicken McNuggets
Flashdance (Ah ! Jennifer Beals)
Mario Bros.

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

GILBERT COLLARD
Ténor des procès perdus.

ET

BERNARD TAPIE
Stentor à arbitrages favorables.

JEAN-LOUIS BORLOO
Columbo de la politique.

ET

JOSÉE DAYAN
Marguerite Duras de la fiction télé.

CHAUD À LA RÉCRÉ

PRÉNOM, C'EST NON !

Des célébrités, craignant que leurs rejetons aient une vie trop facile, ont jugé plus équitable de les affubler de prénoms handicapants.

DEGRÉ DE HANDICAP

100 °C
90 °C
80 °C
70 °C
60 °C
50 °C
40 °C
30 °C
20 °C
10 °C
0 °C

NORTH (WEST)
Kanye West et Kim Kardashian

BUDDY BEAR (OLIVER)
Jamie Oliver et Juliette Norton

CHASTITY* (BONO)
Sony Bono et Cher

MOON UNIT (ZAPPA)
Frank Zappa et Gail Zappa

SPARROW JAMES MIDNIGHT (MADDEN)
Joel Madden et Nicole Richie

LITTLE PIXIE (GELDOF)
Bob Geldof et Paula Yates

ZOWIE** (BOWIE)
David Bowie et Angela Bowie

MOSES AMADEUS (ALLEN)
Woody Allen et Mia Farrow

LOURDES MARIA CICCONE (LEON)
Carlos Leon et Madonna

MARCEL (CANET)
Guillaume Canet et Marion Cotillard

* Devenue un homme sous le nom de Chaz Bono.
** Devenu cinéaste sous le nom de Duncan Jones.

123RF ; COLLECTION CHRISTOPHEL ; ERIC FOUGERE / VIP IMAGES / CORBIS ; BERNARD BISSON / SYGMA / CORBIS ; IEEMAGE.COM ; SYLVAIN SONNET / HEMIS / CORBIS ; THE PICTURE DESK

SKY FERREIRA, CHANTEUSE
UNITED COLORS
OF BENETTON.
FABRICA benetton.com

AUJOURD'HUI JE VAIS
GRIGNOTER (...)
STRESSER (un peu trop?)
RIRE (beaucoup)
PEAUX SENSIBLES
SANS PARABEN
EAU THERMALE DE VICHY

L'IDÉALISEUR DE PEAU À L'ÉPREUVE DE VOTRE VIE. TRANSFORMATION SPECTACULAIRE DE LA QUALITÉ DE PEAU.

NOUVEAU

IDÉALIA
LIFE SERUM

- **COULEUR PLUS FRAÎCHE**
- **TEINT HOMOGÈNE**
- **TRAITS REPOSÉS**
- **PORES RESSERRÉS**

ASSOCIATION D'ACTIFS BREVETÉS [LR2412+LHA] CORRIGE ET PRÉVIENT TOUS LES EFFETS DES PETITS EXCÈS DE VOTRE VIE SUR LA QUALITÉ DE VOTRE PEAU.

EFFICACITÉ CLINIQUEMENT PROUVÉE QUEL QUE SOIT VOTRE STYLE DE VIE, MÊME SUR PEAUX SURMENÉES, POLLUÉES, SUREXPOSÉES, MAL ALIMENTÉES.

EN PHARMACIE ET PARAPHARMACIE
WWW.VICHY.FR

VOTRE PEAU IDÉALE
VICHY
LABORATOIRES

SOYEZ LES SEULS À SAVOIR

VISA INFINITE LE CLUB

Grâce à votre carte Visa Infinite, accédez à tout moment à une conciergerie d'excellence qui répond, sur-mesure, à toutes vos demandes. Votre temps est précieux? Laissez-vous guider par votre concierge, il connaît vos exigences et vous fera découvrir des lieux inattendus pour vivre des moments inoubliables.

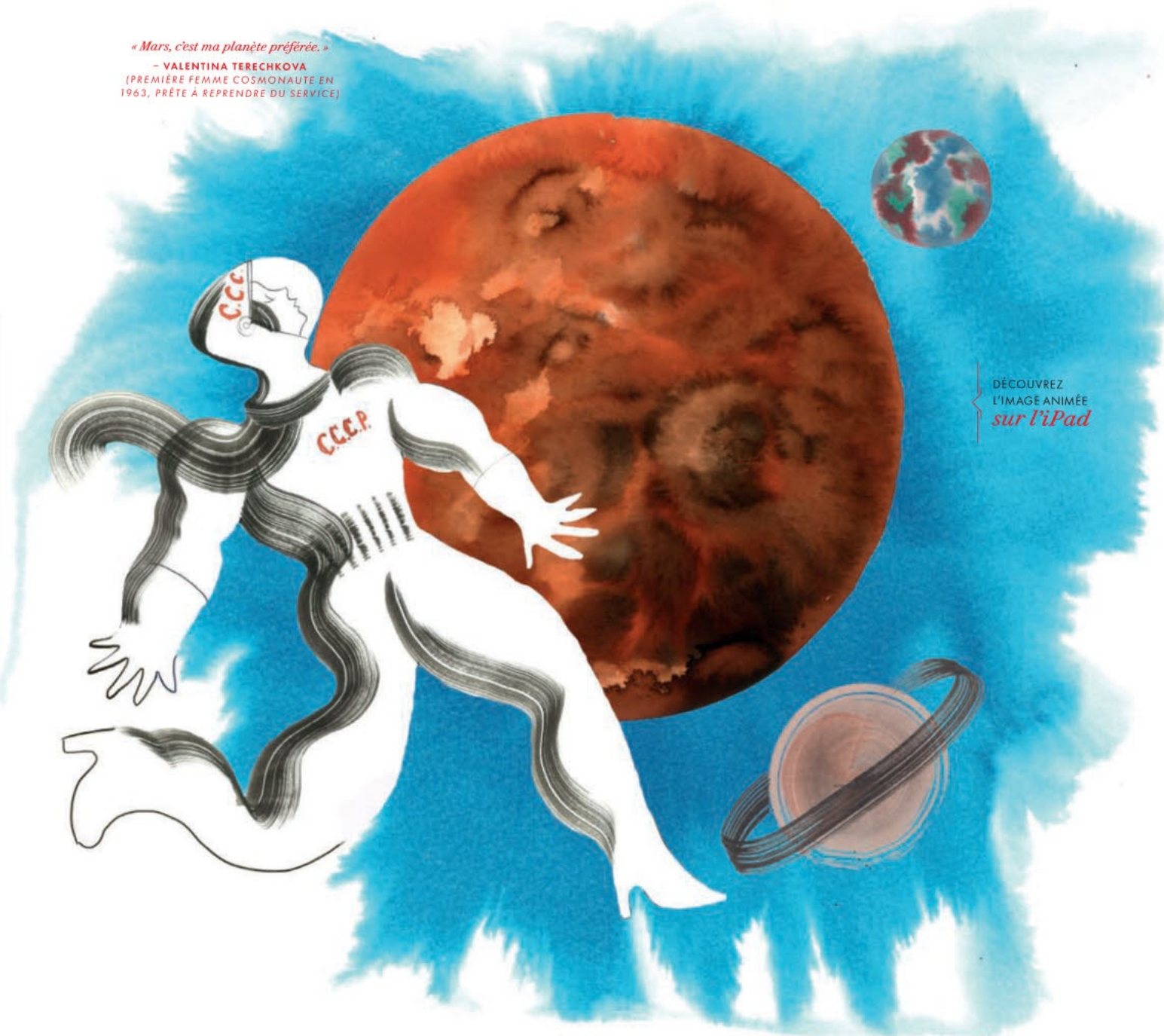
Pour être les seuls à savoir ce que le Club Visa Infinite peut faire pour vous, prolongez la découverte sur visainfinite.fr

C'est tellement mieux avec Visa | VISA

Visa Europe Limited. Société de droit anglais, immatriculée au R.C.S. de Paris sous le n° 509 930 699 - SAATCHI & SAATCHI + duke

FUMOIR

« Mars, c'est ma planète préférée. »
– **VALENTINA TERECHKOVA**
(PREMIÈRE FEMME COSMONAUTE EN 1963, PRÊTE À REPRENDRE DU SERVICE)



DÉCOUVREZ L'IMAGE ANIMÉE *sur l'iPad*

ILLUSTRATION **ALESSANDRO SANNA**

DU TABAGISME CONSIDÉRÉ COMME UN DES BEAUX-ARTS

En mai 1968, il fallait « jouir sans entrave ». Aujourd'hui, il faudrait plutôt « jouir tant que ce n'est pas trop grave ». Cigarette électronique, chocolat sans graisse, safe sexe... Le philosophe SLAVOJ ZIZEK se demande pourquoi le plaisir de chacun est devenu une transgression pour tous.

Les impasses du consumérisme contemporain nous fournissent une analyse claire de la distinction lacanienne entre plaisir et jouissance. D'un côté, nous avons le consumériste faisant le compte de ses plaisirs, parfaitement à l'abri de tous types de harcèlements et autres menaces portant atteinte à sa santé et, de l'autre, le toxicomane jouisseur (fumeur ou autre...) voué à l'autodestruction. La stratégie fondamentale de l'hédonisme consumériste éclairé consiste à priver la jouissance de sa dimension excessive, de son surplus inquiétant, de son inutilité. Le plaisir est toléré, voire même encouragé, mais à condition qu'il soit bon pour la santé, qu'il ne menace pas notre stabilité psychique ni physiologique : le chocolat, oui, mais sans graisse, le Coca oui, mais *light*, le café oui, mais décaféiné, la bière oui, mais sans alcool, la mayonnaise, oui, mais sans cholestérol, le sexe oui, mais *safe*.

> La jouissance décaféinée est une illusion de la jouissance, non une réalité.

Avec les plaisirs consuméristes, nous sommes aux antipodes de ce que Lacan appelle « le discours du Maître » : le Maître va jusqu'au bout de sa consommation, il n'est pas limité par d'insignifiantes considérations utilitaires, alors que la jouissance décaféinée est une illusion de la jouissance, non une réalité. Le prototype même de cette imitation de jouissance se retrouve dans une multitude de reportages publiés dans les magazines populaires qui prônent le sexe comme une activité saine : l'acte sexuel, comme le jogging, renforce le cœur, relâche la tension, le baiser est lui aussi bon pour notre santé.

« CLINTONITE » AIGUË

Il semble cependant exister une exception majeure dans ce monde heureux de jouissance saine : les cigarettes. Le tabagisme est de plus en plus traité comme une dépendance mortelle, et cette caractéristique efface toutes les autres (la détente, la convivialité...). Le renforcement de cette interdiction est facilement perceptible dans l'évolution progressive de l'avertissement obligatoire apposé sur les paquets. Il y a quelques années, nous avions généralement droit à une déclaration neutre d'expert, telle la mise en garde du médecin-chef : « Fumer nuit gravement à votre santé. » Récemment, le ton est devenu de plus en plus agressif, passant à : « Fumer tue » – un avertissement clair du caractère létal de l'excès de jouissance, par ailleurs plus visible et accompagné de photos *hardcore* de poumons autopsiés et noirs de goudron, etc.

Pas étonnant, dès lors, que la défense de fumer croisse de manière quasi exponentielle. Dans un premier temps, tous les bureaux ont été déclarés « non-fumeurs », ont ensuite suivi les avions, les restaurants, les aéroports, puis les bars, les clubs privés, ensuite certains campus, 50 mètres autour des entrées des bâtiments. Pour terminer, ce qui relève d'un exemple exceptionnel de censure pédagogique – rappelant la fameuse pratique stalinienne de retouche photographique de la *nomenklatura* –, l'US Postal Service a retiré la cigarette des timbres ornés du portrait-photo du guitariste de blues Robert Johnson et de Jackson Pollock. Ces interdictions ciblent le plaisir excessif et dangereux d'autrui, incarné dans l'acte « irresponsable » d'allumer une cigarette et de l'inhaler profondément avec un plaisir flagrant (contrairement aux yuppies atteints de « clintonite » qui n'aspirent pas la fumée, qui ont des rapports sexuels sans pénétration réelle ou qui ingurgitent de la nourriture sans matière grasse) – en effet, ainsi que Lacan l'a exprimé : « Dieu est mort, donc rien n'est possible. »

DÉCOUVREZ L'ILLUSTRATION ANIMÉE *sur l'iPad*

Comme d'habitude, on trouve le meilleur indicateur de ce nouveau statut du tabagisme à Hollywood. Après la dissolution progressive du code Hays, à partir de la fin des années 1950, lorsque tous les tabous (homosexualité, sexe explicite, drogue, etc.) ont été abandonnés, le seul à avoir non seulement survécu mais ayant récemment fait l'objet d'une nouvelle prohibition, sorte de substitut à la multiplicité des vieilles interdictions du code Hays, est le tabagisme. Si l'on regarde en arrière dans le Hollywood classique des années 1930 et

ILLUSTRATION **MARCELO CIPIS**

THANK YOU FOR E-SMOKING

Selon Slavoj Zizek, le philosophe slovène, l'interdiction de fumer dans la cité en dit long sur l'inconscient collectif. Et plus encore le nouvel usage des cigarettes électroniques, parfois autorisées, parfois bannies. Et si le vrai problème était en fait cette drôle de personne que l'on nomme Autre ?

1940, fumer à l'écran n'était pas seulement quelque chose de tout à fait normal, cela agissait également comme une technique majeure de séduction (souvenons-nous de Lauren Bacall demandant du feu à Humphrey Bogart dans *Le Port de l'angoisse*). Aujourd'hui, les rares personnes que l'on peut voir fumer à l'écran sont des terroristes arabes, des criminels ou autres anti-héros. On envisage même sérieusement la possibilité d'effacer numériquement les cigarettes des vieux classiques cinématographiques.

NOTRE PIRE ENNEMI : LE VOISIN

Le rôle ambigu de la cigarette électronique (e-cigarette), qui fonctionne comme le sucre sans sucre, est ici symptomatique. Il s'agit d'un appareil électrique qui simule l'acte de fumer du tabac en produisant une brume dont l'inhalation soutient la comparaison avec la sensation physique, l'apparence et souvent la saveur et la teneur en nicotine de la fumée de tabac, mais sans son odeur et avec l'intention d'ôter les risques sanitaires. La plupart des e-cigarettes sont des appareils cylindriques portables et autonomes de la taille d'un stylo à bille, conçus de telle sorte qu'ils ressemblent à de véritables cigarettes ou cigares. Elles sont parfois interdites dans les avions, puisqu'elles relèvent d'un comportement addictif, ou sont parfois au contraire vendues à bord. L'e-cigarette est difficile à classer et à réglementer : s'agit-il d'une drogue ? D'un médicament ?

Mais qui est donc cet Autre qui, en un mot, affiche son excès de jouissance et dont la « conduite addictive » nous dérange tant ? Il n'est personne d'autre que celui que l'on nomme, dans la tradition judéo-chrétienne, le voisin. Le voisin, par →

définition, harcèle, et « harcèlement » est un autre de ces mots qui, même s'ils semblent se référer à une réalité clairement définie, opèrent de manière profondément ambiguë et encouragent une mystification idéologique. Au sens le plus élémentaire, ce terme désigne la brutalité factuelle du viol, du passage à tabac, et d'autres modes de violence sociale qui doivent, bien sûr, être condamnés de manière impitoyable. Cependant, avec l'utilisation prédominante du terme « harcèlement », ce sens élémentaire glisse imperceptiblement vers la condamnation de toute proximité excessive avec un autre être humain réel, avec ses désirs, ses peurs et ses plaisirs. L'autre est supportable dans la mesure où sa présence n'est pas intrusive, dans la mesure où l'autre n'est pas véritablement autre. La tolérance coïncide ici avec son contraire : mon devoir de tolérance envers l'autre signifie effectivement que je ne devrais pas m'approcher trop près de lui, ni m'immiscer dans son espace.

> Aujourd'hui, l'ultime politiquement correct du sexe, c'est le cybersexe : il n'y a pas de harcèlement.

Les tribunaux de la plupart des pays occidentaux imposent à présent une injonction restrictive lorsqu'une personne en poursuit une autre pour harcèlement (traque ou avances sexuelles déplacées). Le harceleur peut être légalement interdit d'approcher sciemment la victime et a pour obligation de se tenir à une distance de plus de 100 mètres. Aussi nécessaire que cette mesure puisse être, il y a néanmoins en elle quelque chose de l'ordre de la défense contre le Réel traumatique du désir de l'autre : n'est-il pas évident qu'il y a quelque chose de terriblement *violent* à afficher ouvertement sa passion pour et envers un autre être humain ? La passion blesse par définition son objet, même si le destinataire accepte volontiers d'occuper cette place.

RESSUSCITER LA ROMANCE

Nous devrions nous concentrer sur le type de subjectivité impliquée dans l'obsession pour les différents modes de harcèlement : la subjectivité « narcissique » appliquée aux autres (adresse-toi à moi, regarde-moi...) est une menace potentielle, ainsi que Sartre l'avait exprimé il y a longtemps : « L'enfer, c'est les autres. » En ce qui concerne la femme comme objet de perturbation, plus elle est couverte, plus notre attention (mâle) se porte sur elle et sur ce que cache le voile. Les talibans ont non seulement forcé les femmes à marcher en public entièrement voilées, mais ils leur ont également interdit de porter des chaussures avec des talons trop solides (métal ou bois), et leur ont ordonné de marcher sans faire trop de bruit, ce cliquetis pouvant distraire les hommes, troubler leur paix intérieure et leur dévouement. C'est le paradoxe du « plus-de-jouir » à l'état pur : plus l'objet est voilé, plus la trace minimale résiduelle est intensément troublante. C'est pourquoi l'ultime politiquement correct du sexe est le cybersexe – l'attrait pour le cybersexe réside dans le fait que, puisque nous traitons uniquement avec des partenaires virtuels, il n'y a pas harcèlement.

Une autre manière d'éviter le harcèlement consiste à limiter notre sexualité aux plaisirs procurés par les objets partiels : nous sommes de plus en plus bombardés d'objets-gadgets qui nous promettent un excès de plaisir, mais sans effort. La dernière mode est au *Stamina Training Unit* [ce produit est commercialisé sous l'appellation Fleshlight en référence au terme « flashlight » qui désigne une lampe torche], l'alter-ego du bon vieux vibromasseur, un dispositif masturbatoire s'apparentant à une lampe torche (pour éviter la honte de le transporter). Vous glissez votre pénis en érection dans l'ouverture du haut, vous enclenchez le bouton, et l'objet vibre jusqu'à satisfaction. Le produit est disponible en différentes couleurs, différents niveaux de serrage ou formes (avec ou sans poils, etc.) qui imitent les trois principales ouvertures dédiées à la pénétration sexuelle (orale, vaginale, anale). Il est ici question de s'offrir un objet partiel, une zone érogène privée de la charge supplémentaire embarrassante consistant à traiter avec une autre personne dans son entier.

Comment allons-nous faire face au *meilleur des mondes* qui sape les fondements de notre vie intime ? La solution ultime serait, bien évidemment, que chacun de nous apporte au rendez-vous le gadget approprié (l'un un vibromasseur, l'autre un *Stamina Training Unit*), et si, après avoir salué poliment l'autre, nous enfoncions un vibromasseur dans le *Stamina Training Unit*, les mettions en route et laissions jouir à sa guise ce couple idéal, tandis que nous, partenaires humains réels, serions assis à une table voisine, buvant du thé et, profitant sereinement du fait qu'alors que les deux machines bourdonnent et s'agitent derrière, nous avons sans trop d'effort accompli notre devoir de jouir, alors peut-être que si nos mains s'effleuraient tout en versant le thé dans nos tasses, et que nous glissions lentement dans l'intimité, nous pourrions finir au lit en ayant des rapports sexuels réels et intenses, débarrassés de toute pression surmoïque – et ainsi ressusciter la romance...

Une chose est sûre, si Thomas de Quincey devait aujourd'hui réécrire les premières lignes de son célèbre ouvrage *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, il aurait sans doute modifié (par procrastination) le dernier mot : « En effet, pour peu qu'un homme se laisse aller à l'assassinat, il en viendra bientôt à boire et à enfreindre le sabbat, et de là il tombera dans l'impolitesse et *fumera en public.* » □

EN SAVOIR PLUS

La pensée psycho-pop de Slavoj Zizek en trois livres

BIENVENUE DANS LE DÉSERT DU RÉEL *Flammarion*	2005	Analyse du « concept d'événement » à partir du 11-Septembre et de *Matrix* : Zizek envisage une sortie de l'impasse démocratico-libérale.
JACQUES LACAN À HOLLYWOOD, *et ailleurs, éditions Jacqueline Chambon*	2010	Comment comprendre Lacan à travers le cinéma ? Grand cinéphile, Zizek y explore notamment des classiques tel *Vertigo* d'Hitchcock.
VIOLENCE *Au Diable Vauvert*	2012	Une réflexion sur les nouvelles violences produites par le monde ultra-capitaliste. Érudit, pop et transgressif, comme toujours chez Zizek.

Berenice
www.berenice.net

C'EST LA MOUE À LA PAGE
Catherine Deneuve et Françoise Dorléac dans *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy (1967).

MADEMOISELLE JE-SAIS-TOUT

Rester mince, avoir de l'allure, élever les enfants, faire l'amour ou faire ceinture : plus un instant du quotidien des femmes américaines qui ne soit régenté par le savoir-vivre des Françaises. Mais de quoi se mêlent-elles ? s'indigne JAMES WOLCOTT à qui ce phénomène d'édition n'a pas échappé.

Ah, les femmes françaises, tellement soignées, tellement « c'est si bon », le clic-clac de leurs talons quand elles marchent. Tout en elles – leur élégance, leur raffinement, leur froideur, leur visage savamment apprêté, leurs foulards grands comme des voiles de bateau, leurs manières précises, leurs regards appuyés, leurs silences pleins de sous-entendus, la caresse invisible de leur lingerie, leur refus des tatouages grotesques et du henné... – inspire l'émerveillement et la jalousie.

Bien des villes de classe mondiale, de Rome à Barcelone, de Buenos Aires à Singapour, de New York à Dubaï, peuvent se vanter d'être des bastions d'une féminité exaltée, mais c'est toujours la femme française – et surtout la Parisienne – que l'on étudie et à qui l'on rend hommage. Dans l'imaginaire historique, elle détient le monopole du goût, depuis qu'au XVII[e] siècle, Louis XIV a fait de Paris la capitale de la mode et de la coiffure. Elle incarne un ethos où l'expression de soi se présente comme un idéal ambitieux, une vocation exigeante. Et pourtant, la femme française fait plus qu'entretenir une façade énigmatique ; elle nourrit une intelligence sensuelle, un truc existentiel sur la vie qui suinte des pages de Colette et de Françoise Sagan et fait la moue à l'écran (et personne ne fait la moue aussi bien qu'une actrice française, dont les lèvres boudeuses semblent toujours appeler un trombone).

Si les films et les romans français ne suscitent plus l'engouement des années 1950 ou 1960, un autre type de littérature a occupé le créneau pendant la dernière décennie. Le genre « la femme française sait comment faire » a inondé les rayons en un déluge de titres consacrés à tous les aspects de l'art de vivre bourgeois et des manigances amoureuses.

Que cela concerne leur subtil panache (*Lessons from Madame Chic: 20 Stylish Secrets I Learned While Living in Paris* de Jennifer L. Scott), le plaisir intime (*Joie de Vivre: Secrets of Wining, Dining and Romancing Like The French* de Harriet Welty Rochefort ; *Two Lipsticks and a Lover* d'Helena Frith Powell), l'éducation frappée au coin du bon sens (*Bringing up Bébé: One American Mother Discovers the Wisdom of French Parenting* de Pamela Druckerman ; *French Twist: An American Mom's Experiment in Parisian Parenting* de Catherine Crawford), ou vieillir en beauté (*Chic & Slim Toujours: Aging Beautifully Like Those Chic French Women* d'Anne Barone), les femmes françaises semblent avoir tout prévu. « Les Françaises ne travaillent pas volontiers, écrit Helena Frith Powell. Elles ont mieux à faire, comme se faire épiler les jambes et séduire les maris des autres. » Contrairement à ses sœurs américaines forcément

HOLLYWOOD ARCHIVE / PICTURELUX / BUREAU233

névrosées, aucune célibataire française ne se fera jamais surprendre en train de noyer son chagrin affalée sur le canapé en se vengeant sur un pot de glace Häagen-Dazs parce qu'un crétin ne l'a pas rappelée, et elle préférera toujours mourir plutôt que sortir attifée comme un panier de linge sale. À la différence de ses cousines anglaises, elle ne considère pas qu'une fête qui se termine en vomissant à quatre pattes dans le caniveau est une soirée réussie. Elle reste maîtresse d'elle-même en toutes circonstances, évitant cette terrible malédiction des temps modernes qui touche les deux sexes : la transformation en sac de tristesse.

French Women Don't Get Fat, constatait, dans son best-seller de 2004, Mireille Guiliano, et, d'après Jamie Cat Callan, *French Women don't Sleep Alone*. Mais, hé, pas si vite. Voici que Sophie Fontanel (dont la traduction du best-seller *L'Envie* vient de sortir aux États-Unis sous le titre *The Art of Sleeping Alone*) se fait fort de nous apprendre à dormir tous seuls. Vous pouvez faire confiance à une Française : elle parviendra à transformer l'abstinence en posture élégante. « Pendant une longue période, qu'au fond je n'ai à cœur ni de situer dans le temps, ni d'estimer ici en nombre d'années, j'ai vécu dans peut-être la pire insubordination de notre époque, qui est l'absence de vie sexuelle », écrit la journaliste du magazine *Elle*. Qui, dans une interview au quotidien britannique *The Telegraph,* lève le voile du secret sur la longueur de cette période de célibat de douze ans.

Le premier pas sur la route du renoncement est franchi dans une station de ski, où la perspective de retrouver un certain Jonas pour un pittoresque rendez-vous galant fait qu'en elle « tout se ferme ». Alors que son corps baisse le rideau sur la possibilité d'une nouvelle tournée de halètements exaspérants, son esprit s'évade. Devant la vue des pentes immaculées fournissant un décor idéal à une révélation personnelle, Fontanel se jure de renoncer à la corvée conjugale et de se réincarner en pure laine vierge : « Floconneuse et ouatée allait être ma vie. On ne m'aurait plus. »

L'abstinence s'avère aussi revigorante qu'une visite au spa. Elle semble illuminée de l'intérieur. Après seulement quelques semaines d'absence de vie sexuelle, son visage s'éclaire, sa peau rayonne, sa colonne vertébrale se redresse. Elle s'immerge dans des bains de lait de lavande (« mes seins surgissaient, ressemblaient aux bouées qui signalent, le long des côtes en mer, la présence humaine »), câline son oreiller la nuit comme si c'était son mec, radote sur Robert Redford comme une gamine, un béguin platonique qui compense le besoin d'un homme ou de tout autre fac-similé jouable. Ce qui, faut-il le préciser, porte sur les nerfs de son entourage, amis et couples toujours très investis, eux, dans ce jeu français de l'amour qui a permis à Yves Montand et Catherine Deneuve de gagner leur vie pendant des décennies.

Dans une société saturée de sexe, l'abstinence adulte marque le degré ultime de l'anticonformisme. Fontanel soupire, « Sabine et William, mornes échangistes, devaient absolument rester ensemble pour avoir quelque chose à échanger. Eh bien ceux-là aussi ils me trouvaient spéciale. » Il y a là tous les ingrédients d'une bonne comédie de boulevard (un cercle libertin affligé de découvrir une vierge en son sein, comme un affront aux valeurs tordues qui leur sont chères), mais rapidement le roman devient caricaturalement français, comme égaré dans des prairies de rêveries et de pensées. Ce n'est pas la faute de l'auteur si, en matière d'abstinence, la référence, pour les Américains, reste l'épisode de « Seinfeld » (laissons les Français se soigner avec leurs philosophes, et contentons-nous des sitcoms) où George Costanza, renonçant involontairement à la fornication, se met à parler portugais, enseigne l'art d'attraper une balle aux joueurs de baseball des Yankees, etc. Ainsi que l'explique Jerry Seinfeld, avant cela son ami George essayait de tirer le meilleur parti de la mince feuille de laitue qui, dans son cerveau, n'était pas monopolisée par le sexe, et soudain il avait accès à toute la salade. Il se produit l'inverse pour Elaine, qui boycotte le sexe et devient totalement idiote, les déchets s'amoncelant dans sa tête l'empêchant de penser. Fontanel devient elle-même un peu confuse à mesure que son roman avance, comme si elle subissait un jet-lag spirituel. Mais c'est ça, la France !

> On invite la lectrice dans un boudoir plein de possibilités romantiques.

Bien que l'ode à l'abstinence puisse sembler à contre-courant des trucs et astuces de toutes ces bibles françaises où les stratagèmes de la séduction nécessitent une précision d'horloge, où les effluves mêlés de l'adultère (parfum, after-shave et odeurs animales) émanent de n'importe quels draps froissés, elle s'enracine dans le même esprit de renoncement. Il s'agit de tracer des lignes de démarcation claires. « La culture (de la femme française) célèbre l'iconoclaste, l'anticonformiste, l'artiste et la penseuse originale – tout ce qui la conduit à dire naturellement "non" à la pression dominante », écrit Debra Ollivier dans *Entre Nous: A Woman's Guide to Finding Her Inner French Girl.* « Cette capacité à dire "non" – courtoisement et intelligemment – renforce son pouvoir de s'en remettre à son libre arbitre : ce qu'elle finit par accepter dans sa vie ressemble avant tout à un reflet d'elle-même – et est, par défaut, plus authentique. »

Du côté américain, un « oui » foireux l'emporte encore sur un « non » sec, et la confiance en soi a subi le même sort que les dinosaures, ce qui explique le manque que ces bouquins viennent combler. Bien que le genre « Les Françaises ont réponse à tout » soit plein de conseils utiles, de maximes qui remontent le moral et de tous les « fais pas ci, fais pas ça » propres à ce genre de littérature, j'ai l'impression que son charme irrésistible tient surtout au rêve qu'il vend. Il invite la lectrice dans un boudoir plein de possibilités romantiques où on peut incarner un nouveau soi. C'est une balade à Paris où l'on ne perd pas la tête.

LISEZ L'ARTICLE DE PAMELA DRUCKERMAN SUR VANITYFAIR.FR ET UN EXTRAIT DU LIVRE DE SOPHIE FONTANEL *sur l'iPad*

Quel dommage néanmoins que, pendant que les femmes américaines suivent les leçons des Françaises pour s'améliorer, il n'existe pas le moindre ouvrage susceptible d'aider le mâle américain à s'inspirer des stratagèmes sophistiqués des hommes français. Ils ont, dans leur sac, plus d'un tour rusé dont nous, pauvres limaces yankees, serions bien malins de nous inspirer. Hélas, il est à craindre que la plupart des Américains soient incapables de tousser le nom d'un Français un peu connu, à l'exception notable de Gérard Depardieu que personne ne songe à imiter. □

Bébé made in France, de Pamela Druckerman, Flammarion, 2013.
Ces Françaises qui ne grossissent pas... de Mireille Guiliano, J'ai Lu, 2007.
L'Envie, de Sophie Fontanel, J'ai Lu, 2013.

« L'HOMME AVAIT UNE MAIN, J'Y AI MIS L'iPHONE »

Au détour d'un déjeuner imaginaire avec Steve Jobs, l'auteur de *La Théorie de l'information*, AURÉLIEN BELLANGER, livre une poignée de scoops mondiaux : le gourou d'Apple n'est pas mort, il dirige aujourd'hui Samsung, il a fourni la bombe à Pyongyang et inventé le Gangnam Style.

UNE DERNIÈRE CHOSE...
À la fin de ses célèbres keynotes, l'inspecteur Columbo de l'informatique concluait invariablement par la révélation de dernière minute : « Oh, I forgot, one last thing... » Aurélien Bellanger présente sa propre apostille à la biographie de Steve Jobs.

Je me disais que s'il était en enfer, ce serait du tofu grillé, et des mousses de légumes à cuisson cryonique s'il était au paradis. J'avais rendez-vous avec Steve Jobs, un an et demi après sa mort. Un vrai rendez-vous, pas un dialogue sur Facetime ni un entretien posthume en utilisant Siri. Il avait choisi un restaurant biologique dans la Silicon Valley. Celui qu'avait tenu son père – biologique lui aussi – dans les années 1980 et qu'il avait fréquenté sans que ni l'un ni l'autre n'en aient rien su.

Steve avait l'air tendu. « OK, vous m'avez retrouvé. J'avoue : je ne suis pas mort. Je dirige Samsung depuis novembre 2011. J'ai plein d'emmerdes avec le design mais les ventes sont bonnes.

– Vous avez été viré d'Apple ?

– Pas exactement. J'avais tous ces problèmes avec mon pancréas. Samsung avait un stock de pancréas qu'ils avaient rachetés aux Chinois ou à leurs voisins de Corée du Nord. Ils m'ont fait une proposition que je ne pouvais pas refuser.

– La greffe s'est bien passée ?

– Ça a été dur. Je vous l'ai dit, leur service design est nul. Et leur machin tourne sur Android. L'enfer. Mais je crois qu'ils ajoutent des sédatifs à mon médicament anti-rejet. Je ne me suis pas mis une seule fois en colère depuis que j'ai pris le poste. Même quand ils ont sorti leur stupide écran géant de 5 pouces.

– Vous préférez celui de l'iPhone 5 ?

– Je ne peux pas évoquer ce sujet pour des raisons contractuelles. »

Steve sortit cependant l'appareil de sa poche après avoir vérifié que personne ne le regardait. Il le caressa, sourit discrètement et le fit disparaître aussitôt. « Mais quelles responsabilités exercez-vous ?

ILLUSTRATION JEAN-CLAUDE GÖTTING

– Gourou zombie, PDG esclave, père spirituel... Difficile à dire. J'occupe un peu la position qui était celle du cofondateur, Steve Wozniak, chez Apple : je suis une icône problématique. Enfin, une icône... Seules trois personnes connaissent mon existence.

– Mais vous êtes derrière le succès du Galaxy ?

– Bien sûr. Je reste le génie que j'ai toujours été. Le slogan « Designed for humans », c'était moi. Vendre le Galaxy comme un produit extraterrestre fabriqué mystérieusement pour conquérir la race humaine. Lui rendre une part du sacré réservé jusque-là à l'iPhone. L'espoir et la peur sont des vertus marketing de premier ordre. J'ai fait apparaître le Galaxy comme une machine universelle et ultime. Le problème, c'est qu'aucune main humaine n'est assez grande pour un écran de 5 pouces.

– D'autres réalisations ?

– J'ai inventé le Gangnam Style, pour élever la culture coréenne au rang de son terminal mobile fétiche.

– C'est vrai ?

– Bien sûr. Le plus dur a été de trouver une star locale suffisamment trapue pour épouser les contours de l'écran 5 pouces.

– Et sur quoi travaillez-vous aujourd'hui ? Une montre ? Des lunettes ? Autre chose ?

– Je ne suis ni joaillier ni opticien. Je suis l'inventeur du smartphone. Ça n'existait pas avant le premier iPhone. J'avais lu quelque part qu'un homme découvrirait peut-être un jour un objet aussi évident que la chaise et que l'humanité aurait jusque-là oublié d'inventer. J'ai été cet homme. Longtemps, les constructeurs de high-tech ont fabriqué les objets du futur. Mais le futur, on s'en lasse très vite. J'ai été le premier à vendre des expériences plutôt que des promesses, à parler de plaisir plutôt que de puissance. L'invention de la bicyclette est contemporaine de celle de l'automobile. Techniquement, on aurait pu pourtant en fabriquer dès la Renaissance, et même avant. On n'y avait simplement pas pensé. Vous vous souvenez de ce que j'avais dit du premier Macintosh ? Une bicyclette pour l'esprit, de la pure ergonomie. Celui qui s'installait devant comprenait aussitôt et devenait un homme meilleur, plus rapide. Je ne crois pas au transhumanisme façon Google, à cet être bionique, augmenté, transformé peu à peu en androïde. C'est quelque chose de profondément kitsch. On a pu dire de l'iPhone 4 qu'il n'était pas une technologie de rupture par rapport à son prédécesseur et on a refait le coup avec l'iPhone 5. Mais ce n'est pas un gadget, l'iPhone, ce n'est pas un accessoire de mode : c'est un classique indémodable. Ce n'est pas une étape dans l'évolution des techniques : c'est une technologie nouvelle que j'ai offerte aux hommes, achevée et parfaite. Il y a eu l'invention de la pierre taillée, la découverte du feu, la domestication des bêtes, et il y a eu l'iPhone. C'est aussi simple que cela. L'homme avait une main et j'ai mis dedans la meilleure chose qui pouvait y tenir.

– Vous vivez à Séoul ?

– Je suis reclus dans un étage de la tour Samsung.

– Quelqu'un sait, chez Apple, que vous êtes encore en vie ?

– J'ai servi un temps de monnaie d'échange pendant la guerre des brevets. Si Apple avait abandonné ses poursuites, j'aurais été libéré. Tim Cook, mon successeur, n'avait visiblement pas envie de me voir revenir – je suis très fort, quand je reviens, rappelez-vous mon come-back en 1997. Samsung a changé de stratégie et menacé de me tuer si la guerre des brevets continuait. Cela a un peu calmé les choses. Pauvre Tim. Je lui ai laissé une marque dont la capitalisation boursière représentait le PIB de la Suisse et cet imbécile s'est dit : mais oui, voilà l'idée, fabriquons une montre.

« Pauvre Tim. Je lui ai laissé une marque dont la capitalisation boursière représentait le PIB de la Suisse, il a fabriqué une montre. »

– Samsung réalise en fait une opération magnifique en vous gardant comme otage : vous travaillez pour eux, vous ne nuisez plus à leurs intérêts comme quand vous dirigiez Apple, et en plus, vous leur servez d'élément de négociation dans des tractations à plusieurs milliards...

– ... tout ça pour le prix d'un pancréas.

– Vous savez comment leur est venue l'idée de ce complot parfait ?

– Oui. De moi. J'ai en tout cas précipité les choses. Quand Google s'est lancé sur le marché des terminaux mobiles avec Android – alors que nous nous étions toujours retenus d'empiéter sur leur cœur de marché, celui des moteurs de recherche –, j'ai promis de les détruire en lançant contre eux « une guerre thermonucléaire ». Tout le monde avait trouvé l'expression assez excessive. Seul Samsung, qui était déjà le principal exploitant d'Android, a compris le message. Quel était-il ? J'avais deux options sur la table pour affaiblir Google. J'avais commencé, depuis un certain temps, à nouer des contacts officieux avec Pyongyang. L'idée originelle – je suis un pacifiste – était d'obtenir la réunification des deux Corées. Il se serait passé ce qui est arrivé en Allemagne en 1990 : le Nord se serait mis à ponctionner l'économie du Sud et il y aurait eu une crise économique. Samsung aurait naturellement souffert et j'aurais remporté paisiblement la guerre. Il s'est trouvé, cependant, que la Corée du Nord était politiquement inerte. La solution pacifique est rapidement devenue injouable. Le plan B – j'ai un peu honte aujourd'hui d'en parler, mais j'ai suffisamment payé pour cela, je crois – consistait à fournir du matériel aux Coréens pour qu'ils achèvent, le plus rapidement possible, leur programme nucléaire. Je leur ai fait cadeau de toute la puissance de calcul nécessaire à l'élaboration de leur bombe. J'avais bon espoir de voir le bras armé de mon concurrent se transformer, dans la décennie suivante, en poussière radioactive. Mais voilà, j'étais trop gentil, au fond, pour exceller longtemps dans la carrière de génie du mal. Un an après avoir promis la guerre nucléaire, je disparaissais : c'est le temps qu'il leur a fallu pour se constituer un stock d'organes satisfaisant.

– Impressionnant. Vous bluffez ? »

Il se mit alors à rire de façon étrange. Les déformations mécaniques de son visage me permirent d'entrevoir, j'en suis sûr, des morceaux de chair pourrie sous une couche de maquillage. Je le laissais se remettre, et lui posais alors une dernière question. « Ils ont prévu quelque chose pour Sergueï Brin, le cofondateur de Google ?

– Vous voulez parler d'un traitement miracle contre la maladie de Parkinson qu'il devrait bientôt déclarer ? Oui, bien sûr. Ils rachètent des laboratoires spécialisés partout dans le monde.

– Que faites-vous à San Francisco ? Vous vous êtes enfui ?

– Pas du tout. J'ai justement rendez-vous tout à l'heure avec Sergueï Brin. Je vais lui faire une proposition qui ne se refuse pas. » □

INTÉRIEUR NUIT
Le 14 avril, Ligonnès réserve une chambre d'hôtel à Roquebrune-sur-Argens, dans le Var. C'est là que s'arrête son triste périple.

L'HOMME SANS HORIZON

Au printemps 2011, Xavier Dupont de Ligonnès disparaît. Les cadavres de sa femme et de leurs quatre enfants seront retrouvés dans le jardin. L'écrivain MARC DUGAIN a étudié le dossier judiciaire, rencontré des enquêteurs et tenté de pénétrer l'esprit de cet homme indéchiffrable.

Le 10 avril 2011, au 55 boulevard Robert-Schuman à Nantes, il charge sa Citroën C5. Sans difficulté. Le coffre est bien assez large pour contenir un sac de voyage et une housse de costume dans laquelle se balade un objet encombrant. Il les pousse tout de même sur le côté en prévision d'autres affaires à charger. Quel volume ? Il n'en sait rien. Il espère que tout va rentrer. Sinon, il faudra jeter. Mais jeter n'est pas son idée. Il préfère éviter.

Quand il s'assied au volant, il lance un dernier regard à la maison. Ce pourrait être celui d'un nostalgique des temps heureux mais là n'est pas la question. Il s'agit plutôt de vérifier que tout est en ordre, paisible, que rien n'attire ostensiblement l'œil. Et puis, ce n'est pas le moment d'être sentimental, d'obscurcir le soulagement qu'il sent poindre en lui. Il s'allège, il le devine. Dans quelques heures, il pourra respirer pour de bon, il le croit. Mais avant cela, deux haltes qui le contrarient un peu. Il doit vider les chambres d'étudiant d'Arthur et de Thomas, ses fils. De petites chambres mais il faut tout de même le faire. Saint-Laurent-sur-Sèvres, puis Angers. Un voisin de Thomas, que certainement tout inquiète

dans l'existence, se présente, intrigué. Ligonnès lui lance, essoufflé : « Ah, bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on ferait pas pour ses enfants ! » Les jeunes n'avaient sans doute pas grand-chose dans leur piaule, quelques allers et retours jusqu'à la voiture ont suffi. Il se fait tard, il vaudrait mieux ne pas traîner pour arriver dans un hôtel à une heure décente. Il prend la direction de La Rochelle. Il ouvre sa fenêtre, allume une cigarette. Tous les fumeurs se sont demandés un jour ou l'autre s'ils n'abrégeaient pas leur vie en tirant sur ce tube de paille et souvent leur plaisir s'en est trouvé gâché. S'il y pense, il en sourit forcément. Ce que l'idée de vouloir durer peut rendre mesquin, parfois ! S'il la connaît, la citation de Nietzsche doit lui revenir à l'esprit : « Je hais les gens étriqués, chez eux rien de bon et pire encore, pas grand-chose de mauvais. » Les autres... tous ces autres, avec leurs petites constructions intellectuelles, leurs ambitions à courte vue, il a le sentiment profond de valoir tellement mieux qu'eux. C'est leur médiocrité qui l'a empêché de réussir comme il l'aurait souhaité, comme il l'aurait mérité. Car tout en lui, pense-t-il, le classe dans la partie la plus élevée de la société. Ce n'est pas un jugement, c'est un fait. Qu'importe. Alors que le rail d'autoroute défile sur les côtés, il se sent dans un *road movie*, comme seuls les Américains savent les écrire et les filmer. Cet amoureux de l'Amérique effleure probablement le souvenir de *Thelma et Louise* (Ridley Scott, 1991), de *La Route* (Cormac McCarthy, 2006), de *Point limite zéro* (Richard Sarafian, 1971) et de tous ces héros qui ont en commun d'être poussés dans le dos par une force irrépressible qui leur interdit pour toujours de se retourner. Nantes-La Rochelle en C5, ce n'est pas la Route 66 en Harley mais c'est le même mouvement en avant. Pas la fuite, car il ne fuit rien ni personne et il sait où il va. Mais il a le temps et juste assez d'argent.

Il est un peu plus de 20 heures, une heure honorable pour s'arrêter à l'hôtel Beaulieu de Puilboreau, dans la proche banlieue de La Rochelle. Un établissement moderne, lumineux, propre et bon marché. Il n'y fait rien de remarquable si ce n'est dîner seul en observant les autres clients avec, on l'imagine, un léger sourire aux lèvres, mélange habile de bienveillance et de supériorité. Dort-il ensuite du sommeil du juste après avoir fumé sa dernière cigarette, fenêtre grande ouverte pour ne pas incommoder ses successeurs ? Certainement. L'anxiété, cette fragilité consubstantielle à l'être humain qui s'épanouit dès l'instant où il prend conscience de sa fin inévitable et se met à la redouter, l'a quitté. Presque miraculeusement. Il n'a plus aucun souci, ni spirituel ni matériel. Quelques sombres pensées doivent traverser son esprit, fugaces et inconsistantes. Des météorites dans un ciel clair qui ne croisent jamais la planète d'où elles sont observées. Il s'endort ensuite, peut-être plus facilement que d'habitude.

À l'aube, il prend son petit-déjeuner inclus dans le prix de la nuitée. Beaucoup d'hommes mastiquent, seuls autour de lui, penchés sur le journal local. Il les connaît. Il a vécu cette vie de voyageur de commerce chargé de famille, de petit entrepreneur jeté sur les chemins une grande partie de l'année. Il avait même fondé jadis la Route des commerciaux, un annuaire en ligne des bonnes adresses pour VRP. Une idée lucrative qui, selon sa propre appréciation, devait le classer dans le club des véritables entrepreneurs. À travers un site Internet, cette nouvelle magie de la communication, il mettait en relation des hôtels et restaurants bon marché et des représentants. Référencement pour les uns, réductions pour les autres. L'entreprise s'est développée jusqu'à l'embauche de six commerciaux. Mais dès qu'on fait travailler quelqu'un en France, on réveille l'appétit des prédateurs sociaux de toutes sortes et ce qui coûtait 100 finit par coûter le double. Il n'a pas vu venir le coup et les dettes se sont accumulées au point que la faillite menace. Il n'a pas les nerfs pour cela. Ni l'éducation. Il descend d'une famille noble de Lozère. Quand l'aristocratie se mêle de commerce, c'est un peu tout ou rien. Le panache ne fait pas forcément prospérer, il en a subi la cruelle expérience.

Le panache ne fait pas forcément prospérer, il en a subi la cruelle expérience.

Nécessité faisant loi, il a perdu de sa superbe – il le reconnaîtrait peut-être –, en empruntant un peu malhonnêtement ici et là, à sa maîtresse, à son père, en pompant exagérément le petit héritage de sa femme. Mais il n'y a pas mort d'homme. À l'échelle de l'univers, qu'est-ce qu'une cinquantaine de milliers d'euros ? Beaucoup, visiblement. Assez pour jeter l'opprobre sur un être, sur sa famille, la déclasser. Le déclassement, c'est quelque chose qu'il s'est interdit d'imposer à sa femme, à ses enfants. Tout au fond de son esprit, dans un recoin sombre et poussiéreux se cache l'idée ancienne et sans doute inconsciente que par le simple fait de travailler, il est l'héritier d'une aristocratie déclassée. Mais déchoir de là où l'a mené le travail, son travail né de sa créativité sociale prometteuse, comment l'accepter ? Cette société ne respecte donc rien. Une moitié de planqués repus d'avantages regarde l'autre moitié – celle qui entreprend – se faire étriller à l'aune de la mondialisation, en attendant de porter l'estocade par huissiers interposés. Elle est donc là cette France qu'ont bâtie ses ancêtres et leurs pairs ? Qu'importe maintenant ? Qu'importe ? Il sourit. Ses yeux se plissent derrière ses lunettes métalliques et rectangulaires. Il reprend la route vers le Sud. De La Rochelle, il file en direction de Bordeaux puis de Toulouse par l'autoroute. Ce n'est pas l'empressement qui le fait flasher pour excès de vitesse, mais sûrement l'inattention. Une journée entière pour rallier Toulouse laisse plutôt penser qu'il a pris son temps et multiplié les pauses.

Il fait étape dans un hôtel de Blagnac, dans la zone aéroportuaire. Est-ce là qu'il doit quitter la route pour prendre les airs ? Se pose-t-il seulement la question alors que la réponse est évidente ? Il n'a pas l'argent pour un billet qui le conduirait vers l'une des deux destinations qui l'ont fait rêver, l'Australie ou les États-Unis. Il a pourtant annoncé son départ pour l'Australie. Un pays plus conforme à ce qu'il est, à son goût pour les grands espaces, où l'entrepreneur est regardé avec bienveillance. Le connaissant, nul ne devrait s'en étonner. Ni sa famille ni ses proches ni les amis des enfants. Ils savent aussi qu'il n'est pas un genre de voyageur immobile. →

→ En 2003, il a passé plusieurs semaines aux États-Unis. Il y a noué des contacts en vue d'une installation possible : des gens propres, d'autres moins reluisants dont un type qui offre de drôles de services comme des cartes de crédit anonymes qui permettent de se déplacer en toute transparence. Pourquoi ? Comme ça. Pour s'enrichir de ce que les Américains appellent le vrai argent, il faut parfois être capable de s'asseoir sur ses principes. Mais ce n'est alors qu'une option, un frémissement sans lendemain. De son hôtel, il voyait sans doute les avions décoller vers des destinations excitantes car le voyage a cette magie de suspendre les réponses aux vraies questions. Un dernier coup d'œil aux gros-porteurs qui prennent leur envol. Mais ce n'est pas pour lui. Il reprend sa route, cap au Sud-Est, à son rythme. Quand il pénètre dans le Vaucluse, c'est avec l'idée de s'offrir une soirée royale dans un hôtel haut de gamme. Il choisit un cinq-étoiles, l'auberge de Cassagne, au Pontet. Le personnel stylé l'attire. Il se montre charmeur et même séducteur. Il en a les moyens, son physique ne le dessert pas, tout au contraire.

> Les cadavres, toujours en vêtements de nuit, étaient emballés dans des sacs-poubelles. Il a posé un objet religieux sur chacun puis les a recouverts de chaux et de ciment.

Après le dîner, il consulte sur Internet le site cite-catholique.org et y suit des discussions sur l'Opus Dei, cette prélature personnelle du pape, qui compte des soutiens dans les milieux les plus influents mais aussi des détracteurs qui lui reprochent de se comporter en société secrète. Il est entré en religion avec sa mère, qui vit avec et dans la foi. Le groupe de prières qu'elle anime à Versailles n'est plus loin des débordements sectaires. Il a évité tous les travers de l'adolescence en se reposant sur la foi qu'elle lui a transmise. Ni drogue ni sexe, pas de débordements notables et toujours ce sentiment de supériorité de l'esprit sain sur la cohorte des jeunes sans principe ni volonté. S'il dit avoir pris une certaine distance avec le dogme, la religion est au croisement des chemins qu'il a suivis. Il croit à l'amour fou. Il l'expérimente avant son mariage avec une jeune Allemande du nom de Claudia. Il aurait pu l'épouser plutôt qu'Agnès, la mère de ses enfants, mais elle était protestante alors qu'Agnès est une bonne catholique traditionnelle. Il a aimé Agnès mais souffert de son amour conditionné à sa réussite sociale. Leur couple s'est délité jusqu'à la séparation provisoire avant de renouer. Il n'est pas loin de penser qu'Agnès l'a déshonoré en le décrivant, sur des forums Internet, comme une espèce de despote donneur de leçons incapable de la satisfaire sexuellement. L'a-t-elle fait aussi violemment pour justifier ses amants ? Car Agnès, entre groupe de prières et enseignement du catéchisme, viole délibérément les liens sacrés du mariage. Lui s'est contenté de lui rendre la pareille. Une maîtresse en particulier à qui il a emprunté de l'argent. Se souvient-il seulement d'elle à ce moment-là ? Une relation d'utilité, comme il en a eu peu. Alors l'Opus Dei ? La fascination pour une organisation huilée dans laquelle il pourrait se fondre ?

Le lendemain matin, soulagé de 250 euros, il reprend la route. Il repense peut-être à cette accusation de despotisme. Lui se voit plutôt comme un type cool qui écoute de la musique country. Il se considère comme un homme fondamentalement structuré, même s'il lui arrive de se laisser aller à quelques escapades qui écornent la morale. Mais, pour reprendre l'expression d'Antoine Blondin, il est peut-être celui qui « s'est habitué à vivre au seuil de lui-même, parce qu'à l'intérieur il faisait trop sombre ». Il se prétend d'une intelligence exceptionnelle, clame son quotient intellectuel qui le classe dans une frange minime de la population mais ses introspections sont superficielles, complaisantes.

Sans doute est-il plus affûté intellectuellement que la majorité de ses contemporains. Peut-être cette intelligence le condamne-t-elle à une grande solitude. Mais le profit qu'il en tire sur le plan social et personnel semble dérisoire. Car quelque chose, à l'évidence, bloque sa psyché, le rabaisse. On entrevoit d'étranges calcifications venues d'une enfance entourée de femmes conduites par une mère qui, à travers la religion, s'est coupée du réel. Son père, un aventurier dont on découvre subitement la double vie, s'est éloigné de cette femme qui se voulait prophète. Et si rien n'est exagéré jusqu'à l'insupportable dans le comportement de l'un et de l'autre, les ferments du désespoir qui couvent en lui y ont puisé leur matière, ce qu'il reconnaît parfois sans réaliser la profondeur de la faille. L'assujettissement à l'enfance, qui est la règle de l'espèce humaine, n'est pas chez lui une donnée culturelle et ne mérite pas d'investigation particulière. À l'image des gens qui se pensent moins atteints dans leurs fondements qu'ils ne le sont en réalité, il surestime l'influence de sa volonté, alors qu'une sombre force le mène. La mort récente de son père et la perspective de n'avoir jamais de réponse à des questions qu'il n'a pas eu le courage de poser l'ont-elles décisivement déstabilisé ?

Plus il avance vers le Var, plus il semble retourner sur ses pas, comme si son trajet le conduisait vers un recommencement. Au soir, lucide sur sa situation pécuniaire, il opte pour des hôtels de basse catégorie. Le Première classe de la Seyne-sur-Mer fera l'affaire. Il connaît bien la ville, il y a habité un temps, quand il était encore célibataire. Une femme qu'il fréquentait alors réside dans les environs. Il l'a contactée pour lui proposer de reprendre leur relation mais elle se souvient à peine de lui. Le souhait de renouer avec un amour de jeunesse est caractéristique d'un homme qui cherche à boucler la boucle. Et si tout recommençait au début ? Il voudrait écrire l'uchronie de sa propre histoire. À quoi aurait ressemblé sa vie si au lieu d'avoir quitté cette femme, il était resté avec elle. Il ne se contente pas de l'imaginer, de pousser la simulation dans son esprit, il voudrait l'expérimenter, comme si ce retour pouvait lui donner la réponse à une question formulée par son inconscient qui, à ce moment-là, cherche à se soustraire du poids de la réalité. Dans une logique similaire, a-t-il tenté de joindre Claudia, son grand amour, cette Allemande de Hanovre dont

tout le monde sauf lui a perdu la trace ? En toute logique, il a dû l'appeler d'une cabine à carte. On imagine la conversation. « Je suis dans le Midi. Je fais un break. J'en avais besoin. J'ai quitté Agnès et les enfants. La vie de famille me pesait. Les enfants sont grands, tu comprends ? Je les ai menés jusqu'où on doit les mener. Maintenant, je vais leur laisser leur liberté. Ça leur évitera d'avoir besoin de tuer le père, tu connais l'expression... (rire puis silence).
– Tu vas recommencer ta vie, c'est ça ?
– En quelque sorte. Mais je voudrais reprendre là où je me suis arrêté quand j'ai bifurqué. J'aimerais bien te revoir, Claudia. »

Le 14 avril après-midi, il approche Roquebrune-sur-Argens. Il a vécu heureux à plusieurs reprises dans cette région magnifique dont il connaît parfaitement la topographie. C'est là que s'arrête son *road movie* à la française. Il est au bout de la course. Il tire avec sa carte tout ce que la banque lui permet désormais : 30 euros. Il réserve une chambre à l'hôtel Formule 1 pour deux nuitées, passe des heures à effacer des fichiers sur son ordinateur. Le lendemain, il s'absente une première fois.

Une promenade autour de Roquebrune ? Pour quoi faire ? Repérer des anfractuosités, des failles géologiques aussi profondes que celles qui affectent sa psychologie, des grottes, des caches dans cette nature superbe et hostile qui en regorge. Quatre heures pour déterminer un lieu, une tombe, une sépulture introuvable, condition à la réussite de l'intégralité du plan initial. Ou quatre heures pour décider de prolonger sa route. Quatre heures face à lui-même, à la réalité de ce qu'il est, de ce qu'il est devenu. Il peut encore mentir à la terre entière et – avec un peu de chance – pour longtemps. Continue-t-il à s'abuser lui-même ou des sentiments humains reprennent-ils forme dans son âme perdue ? A-t-il enfin une pensée pour sa femme et leurs enfants ? Réalise-t-il qu'il les a bel et bien effacés de l'existence avec cette carabine .22 Long Rifle qu'il trimballe avec lui, en les tuant dans leur sommeil ? Pense-t-il aux crimes qu'il croit parfaits ou à l'immonde raisonnement qui les a justifiés ? Voilà la vérité.

L'homme qui voulait faire croire à sa famille et au monde entier à un personnage qu'il n'était pas, à une réussite qui n'était pas la sienne, à des principes moraux qu'il était incapable d'observer, cet homme-là a voulu maquiller son inconsistance. Pour cela, il aurait dû user de cette intelligence hors norme qu'il revendiquait pour en tirer des leçons positives, montrer son vrai courage à rétablir une situation comme en ont traversé des milliers de ses contemporains. Mais du courage, il n'en a pas. Il n'en a peut-être jamais eu, d'ailleurs. À la différence de ces individus qui ont connu la banqueroute et fui en laissant tout derrière eux, son narcissisme infecté par l'orgueil lui interdit l'idée que sa femme, comme ses enfants, puisse assister à sa déchéance. Alors, dans son esprit pervers, a germé le projet d'organiser une disparition à la face du monde. Non, il n'a pas failli, il a quitté un pays fini pour des horizons nouveaux. C'est ce qu'il a dit à tous ceux qui auraient pu s'étonner de ce départ brutal. En apparence, c'était la suite logique de son parcours professionnel. La famille Dupont de Ligonnès, emmenée par le père, défie les grands espaces et leurs magnifiques opportunités.

La réalité est autrement plus glauque. Elle a été préparée, préméditée dans le moindre détail. En deux nuits, celles du 3 au 4 puis celle du 5 au 6 avril 2011, la famille a été décimée. Sa femme s'abrutissait de somnifères, c'était une aubaine. Pour les quatre enfants, la chose s'est compliquée. Il a dû les endormir. Quand toute la maisonnée n'a plus résonné que du bruit de ses pas, il a saisi sa.22 et les a abattus méthodiquement d'une balle dans la tête, à bout portant – plus une autre dans le cœur pour deux des enfants. Dans cette maison bourgeoise illuminée en pleine nuit, il restait encore deux êtres vivants : des chiens. Ce ne fut pas le volet le plus difficile de son ouvrage, les chiens n'ont pas d'âme. De difficultés d'ailleurs, tout laisse penser qu'il n'en connut que de matérielles à cet instant précis. Il fallait faire disparaître les cadavres. Cinq corps humains et deux animaux. Il creusa une fosse dans le jardin de la maison, sous la terrasse. Un lieu recouvert de tous les objets et gravats abandonnés ou stockés là, paresseusement. Les cadavres, toujours en vêtements de nuit, étaient emballés dans des sacs-poubelles. Il a posé un objet religieux sur chacun puis les a recouverts de chaux et de ciment.

On l'imagine exténué à la fin de cette tâche. Il a dû s'enorgueillir – l'orgueil chez lui est une seconde nature. On le devine en nage, assis sur la première marche des escaliers, essuyant son visage trempé de sueur. « C'est fait et bien fait », s'est-il dit sans doute. On ne les retrouverait pas. Restait la dernière partie du plan : sa propre disparition. En continuant à vivre après s'être dissocié de l'être immonde qu'il laisserait derrière lui. Ou en organisant sa mort de sorte qu'on ne retrouve pas »

↠ sa dépouille. Dans un cas comme dans l'autre, « en route ». Mais là, on s'interroge. Comment cet homme qui clamait son intelligence a-t-il pu croire un seul instant que le subterfuge du départ pour les antipodes fonctionnerait sans aspérité ? Quelqu'un finirait forcément par trouver cette fuite suspecte. On interrogerait les aéroports pour s'apercevoir qu'aucun vol pour l'Australie n'a jamais transporté sa grande famille. Certes, a-t-il dû penser, le scénario australien pourrait s'effondrer, mais pas celui de l'évaporation totale. Tout son esprit tendait vers ce dernier objectif : faire disparaître les siens sans que jamais personne ne puisse savoir ce qu'ils sont devenus.

Plus l'ambition est grande, plus elle est fragile. La position inhabituelle d'une gamelle de chien coincée sous une planche a attiré l'attention d'une enquêtrice. On découvre la couche de ciment frais, puis une jambe, puis le charnier. Mais ce sera bien plus tard, le 21 avril. Pour l'heure, nous ne sommes que le 15. En milieu de matinée, la caméra de l'hôtel Formule 1 filme son parking désolé. Xavier Dupont de Ligonnès passe devant elle, un sac sur le dos et, à la main, ce qui fait penser à un étui de carabine camouflé. Il a garé sa voiture plus loin. Plus personne ne le reverra jamais, ni vivant ni mort. Il a gagné la moitié de son pari. L'autre moitié, celle qui consistait à dissimuler ses crimes, a échoué. Toute la police et même l'armée d'un pays se sont lancées à ses trousses. Une chasse à l'homme dans les recoins de la montagne de Roquebrune-sur-Argens et de ses environs, loin, très loin. L'homme demeure introuvable et l'énigme de son évanouissement prend bientôt le pas sur les causes profondes qui ont conduit à cette tuerie. Pourtant, elles sont indissociables. Alors naissent les hypothèses. La fiction prend le relais de la réalité. Où est-il ? Vivant ? Mort ? S'il est vivant, où se cache-t-il ?

Sa personnalité narcissique laisse penser qu'il aurait persévéré dans son être après s'être dissocié de ses actes, comme le font nombre de criminels. N'étant plus l'homme qu'il a été, il pourrait vivre pleinement cette renaissance, comme une libération. C'est bel et bien la vie après la mort, telle que la promettent toutes les religions. Sauf que dans ce cas particulier, c'est la vie après la mort *des autres.* Quand on a éliminé ses proches avec tant de méthode, on a fait le plus dur. Les effacer de sa mémoire en se convainquant que celui qui a commis l'irréparable n'était pas soi-même, c'est finalement assez simple pour un esprit manipulateur.

A-t-il décidé de renoncer à celui qu'il était pour se transformer en nouveau-né de 50 ans ? Ce que l'on sait de sa psychologie rend la thèse plausible. À ceci près que Dupont de Ligonnès a dépensé ses derniers trente euros. Même s'il les a encore en poche, ils ne vont pas le mener loin. Pour persévérer dans cette hypothèse, on n'entrevoit que deux directions acceptables. La première est celle d'un sauveur. Une femme. Claudia, qui a cru à l'histoire qu'il lui a racontée et qui a fait la route depuis Hanovre pour le récupérer ? On ne sait comment il lui a présenté la situation mais sans avouer ses crimes, bien sûr, il aurait pu lui faire penser qu'elle était son ultime recours. Poussée par la crainte de porter une trop grande culpabilité, elle serait venue le chercher et l'aurait emmené chez elle. Ensuite ? Ils seraient partis loin pour refaire leur vie. Une seule chose est certaine : Claudia n'a pas été identifiée et rien ne prouve que les amants de jeunesse se soient retrouvés.

Dans l'hypothèse de la survie, le scénario d'une exfiltration par d'obscurs services secrets ne convainc personne, sinon sa mère et sa sœur. Une seule piste paraît tentante et réaliste. Dupont de Ligonnès serait entré dans une communauté religieuse qui l'aurait accueilli sans rien savoir de ses crimes et l'aurait gardé après en avoir été informée, au motif que la justice de Dieu vaut mieux que celle des hommes. Les monastères sont nombreux alentour. Les sectes aussi. Même s'il a rompu depuis quinze ans avec l'Église de Philadelphie, une création de sa mère qui attend l'apocalypse libératrice dans d'étranges prédications, rien ne dit que l'exterminateur de sa propre lignée, sous la pression de ses démons, n'ait pas renoué avec les artifices de la foi pour expier ses crimes. Mais la solution qui reste la plus crédible est celle de la mort. Dissimuler des cadavres n'est pas une mince affaire. Éliminer le sien est une gageure à laquelle se sont confrontés en vain bien des suicidés, car la mer, comme la terre, finit par restituer les corps ou assez de leurs restes pour qu'on puisse les identifier. La topologie des lieux qui entourent Roquebrune regorge de grottes et cavernes, pour la plupart inexplorées. Le sac qu'il porte sur le dos quand la caméra de l'hôtel le saisit une dernière fois est-il plein de cordes et de pitons ? Quand on ne craint plus la mort, quoi de plus simple que de la défier par une descente abyssale qu'aucun spéléologue sensé n'oserait envisager ? Mais l'attraction des entrailles de la Terre, là où règne le diable, était sans doute irrépressible et il est envisageable qu'il ait atteint des profondeurs inexplorables, poussé par la volonté de disparaître dans un inaccessible mausolée.

> Xavier Dupont de Ligonnès était certes narcissique, manipulateur et orgueilleux, mais cela n'en fait pas un psychopathe hors du commun. Au bout de la route, on imagine plutôt un dépressif caché.

Xavier Dupont de Ligonnès était narcissique, manipulateur et orgueilleux, mais cela n'en fait pas un psychopathe hors du commun. Au bout de la route, on imagine plutôt un dépressif caché, aux blessures complexes et invisibles, qui s'est pris pour Dieu en emportant les siens dans sa pulsion suicidaire, mais qui, tellement attaché au regard porté sur lui, a monté une fiction grossière qui se sera effondrée en quelques jours. Il ne se révèle pas comme un monstre, qui est une figure mythologique, mais bien comme un membre de la communauté humaine qui ne laissera pas le souvenir d'un être d'une intelligence exceptionnelle, comme il le prétendait, mais d'un minable enfermé en lui-même. □

BETC 542 680 128 RCS Troyes

ALEXANDRE, 480 MOIS

PETIT BATEAU®

JAMAIS VIEUX POUR TOUJOURS

Vous voulez nous aider à vous offrir chaque mois le meilleur de Vanity Fair

REJOIGNEZ NOTRE PANEL DE LECTEURS

VANITY FAIR

Vous aimez réagir, donner votre avis
Soyez les premiers à répondre à des enquêtes en ligne

Pour vous inscrire, connectez-vous sur le site
www.clubcondenast.fr

VANITY CASE

SOLÈNE HÉBERT
en si majeur

Si sa présence ne se limite pas qu'à sa grande beauté, si elle confirme ses talents de comédienne après un premier rôle principal dans le dernier **Jean-Pierre Mocky** (*Le Mentor*, 2012), et si elle ne laisse pas en friche ses dons de pianiste et de chanteuse, affûtés pendant huit ans de conservatoire, Solène Hébert, 22 ans, pourrait bien tenir ses promesses. Les paris sont ouverts. — V. M.

DÉCOUVREZ PLUS DE LOOKS *sur l'iPad*

Robe **Versace**
Créole **Helene Zubeldia** au Bon Marché Rive Gauche

MAQUILLAGE KATHY LE SANT POUR CHANEL : TEINT PERFECTION LUMIÈRE 22 BEIGE ROSÉ, LES BEIGES N° 30 ; SUR LES YEUX OMBRE ESSENTIEL GRIS GEL, MASCARA LE VOLUME DE CHANEL NOIR ; SUR LES LÈVRES ROUGE ALLURE PASSION ; SUR LES ONGLES VERNIS ACCESSOIRE.

PHOTOGRAPHIE **WARD IVAN RAFIK**
STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

Le GANG

d'Aurélie Bidermann

Sur la photo, elle semble se cacher. Mais qu'on ne s'y trompe pas, **Aurélie Bidermann**, sous ses airs de blonde Renaissance mène ses affaires comme une *golden girl*. Les bijoux qu'elle a lancés en 2000 sont portés par toutes les filles qui comptent, dont Beyoncé. Aurélie a ouvert sa première boutique parisienne en 2012 et prépare celle de New York pour 2014. À Manhattan, elle a réuni son gang dans l'appartement de son amie **Laure Hériard Dubreuil**, fondatrice du *concept store* de Miami, The Webster. Cette dernière y vit avec l'artiste **Aaron Young**, nouvelle égérie de Zilli. Un autre artiste, **Nate Lowman**, a déclenché un

PHOTOGRAPHIE **CASS BIRD**

coup de foudre amical et artistique pour Aurélie, également très proche de **Paul Renwick**, décorateur d'intérieur, un Écossais au goût aussi sûr que son humour. Côté cœur, **Capucine Safyurtlu**, *fashion and market editor* au magazine *Vogue Paris*, les supplante tous en ancienneté et en proximité. Côté mode, **Gilles Bensimon**, photographe français et figure new-yorkaise, sait la faire rire comme personne. La photographe **Pamela Hanson** est une autre de ses fidèles. La très belle **Sofia Sanchez Barrenechea**, directrice artistique et fondatrice d'Underoursky.com fait partie de ses nouveaux coups de cœur, tout comme **Sophie Auster**, comédienne et compositeur-interprète, fille des écrivains Siri Hustvedt et Paul Auster. **Shala Monroque**, directrice de la création du magazine *Garage*, compte parmi les coqueluches fashion, sans parler de **Garance Doré**, über-bloggeuse, avec qui elle partage ses vacances en Corse.

— VIRGINIE MOUZAT

L'AGENDA

SEPTEMBRE SELON VANITY FAIR

L'aide-mémoire des rendez-vous et happenings dans le monde des vanités urbi et orbi.

LES INDISPENSABLES

Lunettes **Montblanc**

Sac **Hermès.** Le sellier ouvre à Beverly Hills le 4 septembre.

Agenda et étui à stylos **Louis Vuitton.**

DIM. 1ER

Robert Pattinson, égérie du parfum **Dior** homme, crève l'écran dans un film de **Romain Gavras** diffusé sur le Net, la télévision et au cinéma.

LUN. 2

· Lancement de Sí, parfum **Armani** incarné par **Cate Blanchett.**
· **Moncler** ouvre un flagship à Paris.

MAR. 3

Un parfum de rock émane du nouveau jus masculin **Burberry** Brit Rhythm. Au Printemps, un corner Burberry célèbre le trench maison.

MER. 4

Fendi imagine une nouvelle fragrance : l'Acquarossa, avec pour égérie **Chiara Mastroianni.**

JEU. 5

C'est la fashion week de New York ! **Francisco Costa** fête ses dix ans à la direction de la création de la ligne femme **Calvin Klein Collection.**

VEN. 6

Vente « sauvage » d'œuvres pour le bénéfice de l'association Aides à la galerie **Yvon Lambert** : la liste des artistes sera diffusée le jour même.

DIM. 8

Pressions, étirements, pochons aux plantes médicinales... Rituel tibétain au spa Six Senses, rue de Castiglione à Paris.

LUN. 9

Jusqu'au 22 septembre, l'expo **AD Intérieurs 2013** : quinze stars de la déco métamorphosent un hôtel particulier du XVIIe siècle.

MER. 11

Trois ans après la création de Shang Xia, à Shanghaï, **Jiang Qiong Er** ouvre une boutique design à Saint-Germain-des-Prés dessinée par **Kengo Kuma.**

JEU. 12

Sponsor officiel de la **biennale d'Art** de Lyon, la maison **Zilli** y est pour la première fois mécène d'une œuvre, celle du collectif chinois MadeIn Company.

VEN. 13

Londres se met à l'heure de la fashion week. À Paris, **Giambattista Valli** est l'invité de l'année des Galeries Lafayette.

SAM. 14

Journées du patrimoine au parc Jean-Jacques Rousseau d'Ermenonville, avec la visite commentée de danseurs, artistes et acteurs.

DIM. 15

Le gâteau de la rentrée s'appelle Babylone, que l'on déguste rue du Bac, dans la première boutique du mythique salon de thé Angelina.

LUN. 16

Arrivée du sac Soft Ricky dans six nouveaux coloris dans les boutiques **Ralph Lauren.**

MAR. 17

Pour ses 25 ans, la galerie **Emmanuel Perrotin** s'offre un nouvel espace à New York qui ouvre en fanfare aujourd'hui.

MER. 18

C'est la fashion week de Milan.

Gucci collection automne-hiver 2013-2014

JEU. 19

«Dans la ligne de mire, scène du bijou contemporain» au musée des Arts décoratifs : **Chanel** expose le collier «Franges Swing » en diamants de la collection «1932».

VEN. 20

La collection capsule de Laurence Dacade pour **Zadig & Voltaire** est en boutique.

SAM. 21

La fondation d'entreprise **Ricard** réunit huit artistes. L'un d'eux recevra le 15e prix de la fondation en octobre.

DIM. 22

C'est le premier jour de l'automne, on s'achète un manteau **Max Mara.**

LUN. 23

Michael Riedel, avec «Jacques comité [Giacometti]», scénographie **Le Point Perché,** le nouvel espace du Palais de Tokyo, créé à l'initiative de The Absolut Company.

MAR. 24

C'est la fashion week de Paris.

Miu Miu collection automne-hiver 2013-2014

MER. 25

Le collectionneur **Gert Elfering** met en vente sa collection de photos de **Kate Moss** lors d'une vente aux enchères chez Christie's.

VEN. 27

Tout est blanc dans la nouvelle boutique **Maje** de 65 m², au 22 rue des Francs-Bourgeois, dessinée par **Franklin Azzi.**

SAM. 28

Le musée **Galliera** rouvre ses portes au public après quatre ans de travaux, avec une exposition **Azzedine Alaïa.**

DIM. 29

Le centre Pompidou célèbre l'œuvre de **Pierre Huyghe,** figure majeure de la scène artistique contemporaine depuis plus de vingt ans.

LUN. 30

«I have a dream» ! Exposition de photographies autour des 50 ans du fameux discours de **Martin Luther King** à La Maison des Etats-Unis.

— SIBYLLE GRANDCHAMP ET BÉNÉDICTE BURGUET

AGENDAS : STYLO : SPIRALES : BEVERLY HILLS : 123RF ; CHRISTIAN DIOR PARFUMS ; VICENTE SAHUC POUR HERMÈS ; PAOLA PIVI ; R+, 2013 ; PHOTO : GUILLAUME ZICCARELLI ; GALERIE PERROTIN ; GIORGIO ARMANI PARFUMS / DANIEL JACKSON ; FENDI PARFUMS.

5

13

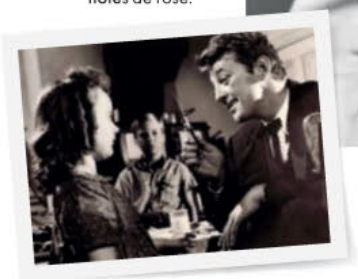
INSPIRATIONS

MA COLORATION PRÉFÉRÉE Le roux[1]. **DES FRAGRANCES QUI ME TRANSPORTENT** Cologne pour le matin de Francis Kurkdjian, Géranium pour monsieur de Frédéric Malle[2] et First de Van Cleef & Arpels[3]. **MON ÉVASION** Fakarava, en Polynésie française. **MES RACINES** La Champagne et la vigne. **MA BANDE SON** Melody Gardot, toute la journée. **MES FILMS PRÉFÉRÉS** *La Nuit du chasseur* de Charles Laughton[4], *Little Miss Sunshine* de Jonathan Dayton, *Le Festin de Babette* de Gabriel Axel. **MA TABLE FAVORITE** Le room-service de la Gazelle d'Or à Taroudant, au Maroc[5]. **MES FLEURS DE PRÉDILECTION** Les roses anciennes et parfumées[6] chez moi, le magnolia grandiflora[7] dans la nature. **LE LIVRE QUI M'A FAIT GRANDIR** *La Preuve du paradis* d'Eben Alexander. **MES LIVRES DE CHEVET** Tous les Donald Westlake.

12

10

2 Une base de géranium, un fond musqué, une menthe présente et des notes de rose.



4 Sally Jane Bruce et Robert Mitchum dans *La Nuit du chasseur*.

9

INTÉRIEUR

OÙ JE VIS LE MIEUX Dans ma cuisine, en Bretagne. **CE QUE JE VOIS EN ME LEVANT** La lumière de l'aube. C'est un réveil Philips qui imite le lever du jour. **MON PLAT RÉGIONAL** La choucroute. J'ai un peu honte mais j'en suis dingue. **MON VIN FAVORI** Un côte-rôtie[8]. **MON DESSERT DE CHOIX** Le Salambo de la pâtisserie la Briacine à Saint-Briac[9]. **MA PIÈCE PRÉFÉRÉE** Le salon allongé sur mon canapé. **MA MAUVAISE HABITUDE** Fumer. **MON SNACK** Une pomme.

8

6

Les mots & LES CHOSES

de Christophe Robin

Le blond de **Catherine Deneuve** ? C'est lui. Ses premières clientes ? Les tops des années 1990, **Karen Mulder**, **Elle Macpherson** ou **Stephanie Seymour**, prêtes à monter sept étages à pieds jusqu'à sa chambre de bonne quand il avait 17 ans pour peaufiner leurs mèches. Aujourd'hui, **Christophe Robin** a installé son « atelier de couleurs » dans une suite de l'hôtel Meurice à Paris et le Who's Who comme Hollywood défile entre ses mains, avec en tête **Kristin Scott Thomas** et **Kylie Minogue**, ses meilleures copines. Élitiste ? Pas seulement. En 2004, L'Oréal s'est à son tour entiché de cette grande gueule accro aux clopes. Nommé coloriste-créateur du groupe, il crée des teintures maison (gamme Préférence) de grande qualité. Un savoir-faire qu'on retrouve aussi dans sa propre ligne de soins pour cheveux distribuée de Tokyo à Los Angeles en passant par le Qatar. Un beau succès pour ce coiffeur formé dès 14 ans, venu d'un village de Champagne de 164 habitants. — BÉNÉDICTE BURGUET

ASPIRATIONS

MON REGRET Avoir refusé de partir à Los Angeles il y a dix-sept ans. **MA DEVISE** Fais de ton mieux. **CE QUE JE NE SOUHAITE À PERSONNE** Perdre ceux qu'on aime. **MA FIERTÉ** Avoir participé à revaloriser le métier de coloriste. **MA CLIENTE LA PLUS IMPRESSIONNANTE** Catherine Deneuve. **MON AMBITION** Être en paix. **MON JURON** Fumier.

11 Montre Longines Heritage Military réédition 2013.

3 First de Van Cleef & Arpels.

MODE ET BEAUTÉ

MON SHAMPOOING Mon scrub au sel marin. **MON SOIN POUR CHEVEUX** Mon huile à la lavande[10]. **MON INGRÉDIENT MAGIQUE** L'huile de pépins de figue de barbarie. **MON PARFUM** Eau de Cologne Melograno de Santa Maria di Novella. **MA MONTRE** Une Longines de 1963[11]. **MES COSTUMES** Martin Margiela, Lanvin[12], John Galliano. **MES CHAUSSURES** Nike Air Max. Je suis debout douze heures par jour. **MON CRÉATEUR DE PRÉDILECTION** Alber Elbaz[13]. **MON SAC DE VOYAGE** Un week-end bag noir en toile de Prada[14].

1

14 Sac Prada en nylon noir, pour le week-end et la semaine.

TECHNICOLOR

Catherine DENEUVE

Pour André Téchiné, elle s'est teinte en super blonde.

Kristin SCOTT THOMAS

Le châtain foncé chaud donne du relief à ses cheveux courts.

Kylie MINOGUE

Des mèches dorées sur sa base naturelle pour donner du relief.

Adele ADKINS

Un cendré doré pour une peau diaphane.

MICHAEL WIRTH ; THE PICTURE DESK ; FREDERIC NEBINGER / ABACAPRESS.COM ; 123RF / DR ; DPA / ABACA ; RUNE HELLESTAD / CORBIS ; GETTY IMAGES / AFP ; ADRIAN SANCHEZ-GONZALEZ / ZUMA PRESS / CORBIS ; STEPHAN GLADIEU / FIGAROPHOTO.COM ; UNITED ARTISTS / THE

PARIS *by* NIGHT

Rencontre avec Anthony Vaccarello place de la Concorde.

Place de la Concorde, mercredi 20 mars, 21 heures. Ce soir-là, quand **Anthony Vaccarello**, créateur italo-belge de 33 ans, s'installe aux pieds de l'obélisque pour y être photographié, le contraste est saisissant : monument disproportionné *versus* designer modèle réduit. Si ce passionné d'Art déco, fondateur en 2009 de la ligne de prêt-à-porter éponyme, a choisi ce lieu, c'est justement pour sa démesure. Car le couturier, ami de **Lou Doillon**, voit les choses en grand. Après une enfance en Belgique au parcours exemplaire (étudiant à l'école des arts visuels de La Cambre et lauréat du festival de Hyères en 2006), il travaille pour Fendi à Rome pendant deux ans auprès de **Karl Lagerfeld** puis rafle le prix de l'Association nationale pour le développement des arts de la mode (Andam) en 2011. Son fantasme parisien, c'est cette place bordée par l'hôtel Crillon, les Tuileries et l'hôtel de la Marine, son bâtiment préféré, « sombre, mystérieux et donc fascinant ». À l'instar de la femme qu'il imagine dans ses collections, une amazone urbaine, à la féminité ostentatoire, (dés-)habillée ultracourt. On l'imagine issue de la clique de **Kanye West** (toujours assis *frontrow* – au premier rang – chez Vaccarello), arpentant cette rive droite où il nous a conviés. Pourtant, lorsqu'on demande à Anthony quel est son quartier coup de cœur dans la capitale, il répond : « La rive gauche. Plus belle, plus calme, plus propre, plus chic. » On se demande, du coup : « Qu'est-ce qu'on fait là ? » Un antidote, sans doute. — BÉNÉDICTE BURGUET

PHOTOGRAPHIE **MATTEO MONTANARI**

BAIN *d'épices*

Le parfum mythique imaginé par Estée Lauder en 1953 fête cette année ses 60 ans.

L'ÉQUATION

L'esprit du parfum Youth Dew en une formule:

Couleur soda — La silhouette 50's — Ambre et vanille — Youth Dew

Quand **Estée Lauder**, avec le nez **Joséphine Catapano**, crée en 1953 le premier parfum maison, Youth Dew (littéralement « rosée de jeunesse »), le pari est risqué. Comment imposer une fragrance made in USA dans un monde de la parfumerie alors dominé par l'Europe, et particulièrement par Paris ? Comment séduire avec un thème oriental quand la tendance est aux délicates notes florales ? Pourtant, c'est bien ce jus liquoreux, couleur Coca-Cola, qui va révolutionner l'univers du parfum et sensibiliser les femmes aux effluves épicés.

Estée Lauder a voulu Youth Dew profond et riche et l'a d'abord proposé en huile de bain, aussi gourmande qu'un caramel brun. En note de tête, la rose de Bulgarie et la jonquille. Pour le cœur, le jasmin, le muguet et l'ylang-ylang. Enfin, les touches de patchouli et de bois de santal, mais aussi d'encens, d'ambre et de vanille, portent la tension érotique à son comble. Une sensualité fardée, qui monte à la tête, dans un flacon de verre cannelé étranglé à la taille par un nœud doré inspiré de l'allure New-Look des années 1950.

Succès retentissant aux États-Unis dès sa sortie, Youth Dew s'imposa plus difficilement en France. On raconte que pour contraindre l'assemblée à humer cette fragrance que personne n'osait sentir, Estée Lauder brisait « accidentellement » un flacon sur le sol lors des présentations afin d'en répandre les arômes. Une stratégie marketing qui a manifestement porté ses fruits puisque soixante ans plus tard, en 2013, rien n'a changé.

Malgré l'intervention de **Tom Ford** en 2005 et sa création temporaire, Youth Dew Amber Nude, la formule princeps est restée intacte. Heureusement. Aujourd'hui, seul le packaging s'est transformé, mais uniquement jusqu'à fin 2013 : pour célébrer l'anniversaire de ce parfum mythique, le flacon affiche un nœud pavé de cristaux Swarovski. Fascinant mélange de kitsch et de sensualité torride. — BÉNÉDICTE BURGUET

123RF; WWD; CLIFFORD COFFIN, PHOTO12; DR

RENCONTRE

UN MOMENT AVEC...

Gwyneth Paltrow

L'égérie du nouveau parfum Boss Nuit pour Femme parle de sa vie nocturne.

BOUCHE NUDE OU INCENDIAIRE?

« Naturelles et hydratées avec un baume **Kiehl's**. »

SUR LES YEUX JE METS...

« ... du mascara pour agrandir mon regard. Je trouve mes yeux un peu petits. »

CORPS CRÉMÉ OU HUILÉ?

« Les deux, avec des produits bio **Tammy Fender**. »

MON MOMENT PRÉFÉRÉ LE SOIR

« Mon bain chaud de 20 minutes, parfumé à l'huile essentielle de lavande. »

MON ENDROIT POUR SORTIR

« Le Mark's Club à Londres, un club privé très cosy. Mes copines de L.A. ont adoré y dîner. »

MA NOURRITURE JUNK-FOOD

« De vraies frites bien croustillantes, passées deux fois dans l'huile. »

MA « PARTY FRIEND » DE TOUJOURS

« Stella McCartney, ma meilleure amie. »

ROBE OU SMOKING?

« Une petite robe noire, ou parfois une combinaison en soie, noire aussi, bien sûr. »

L'ANNIVERSAIRE QUI M'A LE PLUS ÉMUE

« Mes 40 ans. Avec les huit surprises les plus incroyables de ma vie. Mais je ne rentrerai pas dans les détails. »

JUSTE AVANT DE SORTIR, JE...

« ... me parfume avec **Boss Nuit** pour Femmes et j'écoute du hip-hop. »

— B. B.

PHOTOCALL

Diane Kruger se lâche dans le Photomaton de Karl Lagerfeld.

C'est la plus parisienne des actrices étrangères. Diane Kruger, amoureuse de la Rive gauche, toujours fourrée au Flore (son appartement est à deux pas de la place Saint-Germain-des-Prés), a pourtant le cœur qui bat outre-Atlantique où vit **Joshua Jackson**, son boyfriend – et héros de la série « Fringe » – depuis sept ans. Coup de bol, elle tourne jusqu'à fin septembre à Los Angeles la nouvelle saison de la série « The Bridge ». De quoi faire le plein de soleil californien avant de revenir à Paris pour interpréter un nouveau rôle : celui d'égérie Chanel beauté. Être une femme *made in* rue Cambon, ça, elle connaît. Le jour de son passage dans le Photomaton, planté au milieu du studio au 7 rue de Lille, elle pose pour le dernier livre *La Petite Veste noire* (Chanel, bien sûr), devant l'objectif de celui qui, au fil des années, est devenu un ami : **Karl Lagerfeld**. Pour l'occasion, elle s'est lookée Hollywood années 1940, façon **Ginger Rogers** dans *Pension d'artistes* (1937). À l'intérieur de la cabine, rideau tiré, Diane grimace et rit. Pour la première fois, ce sera elle la *new-face* de l'univers beauté Chanel. Normal, elle est splendide. Mais pas que. Brillante aussi, en lumineuse maîtresse de cérémonie au Festival de Cannes en 2007, ouvrant et clôturant les festivités en trois langues qu'on aurait crues maternelles. Cultivée, enfin, quand elle évoque, en feuilletant *Women Then*, le livre qu'elle a choisi à la librairie 7L, le travail du photographe et réalisateur **Jerry Schatzberg** qu'elle connaît personnellement et dont elle adore le cultissime film *Portrait d'une enfant déchue* (1970) sur la vie tourmentée du mannequin **Lou Andreas Sand** incarnée par **Faye Dunaway**. Il fallait que cette fille ait tout. Même la simplicité de se moquer d'elle-même et de le revendiquer derrière un doigt qui crie *« fuck »* sur le dernier cliché.

— BÉNÉDICTE BURGUET

WOMEN THEN : Photographs 1954-1969, *de Jerry Schatzberg*, Rizzoli New York, 2010.

Diane Kruger pour *Vanity Fair*.

LOUISE GIAUME

ESTHER VINA 1950
BIJOU COUTURE
EN EXCLUSIVITÉ
62 RUE DES SAINTS-PÈRES
75007 PARIS
SHOP ONLINE : WWW.ESTHERVINA.COM

Le royaume de la « BELLE HÉLÈNE »

L'appartement de la plus élégante des Parisiennes, Hélène Rochas, disparue en 2011, est aujourd'hui à vendre pour un montant tenu secret. Très très cher souvenir...

Fête sur le thème *My Fair Lady* le 23 juin 1965, avec le prince indien Baroda.

Salons en enfilade de la fastueuse demeure de 400 m² donnant sur un petit jardin planté de fleurs uniquement blanches, selon les vœux d'Hélène.

Niché dans un hôtel particulier du XIXe siècle au 40 rue Barbet-de-Jouy (Paris-VIIe), l'appartement choisi par le couturier **Marcel Rochas** en 1945 pour y abriter sa jeune épouse **Hélène** et leurs deux enfants est aujourd'hui à vendre, vidé de ses souvenirs (vendus aux enchères le 27 septembre 2012 chez Christie's, pour plus de 15,7 millions d'euros).

À la mort du créateur en 1955, celle que **Sophie Rochas** appelle froidement « la troisième épouse de mon père » – sa mère en fait – n'a que 34 ans. Et reçoit en héritage le nom de son époux et pygmalion, assorti d'une petite société de parfum qu'elle développe habilement en lançant Madame Rochas en 1960 et Eau de Rochas dix ans plus tard, un succès planétaire. Mais c'est aussi grâce à ses amis et amours célèbres qu'Hélène, ancienne ballerine, prisonnière de cette élégance française dont elle se sent l'ambassadrice, crée la légende. Désormais habillée par **Yves Saint Laurent**, **Hubert de Givenchy** et **Oscar de la Renta**, elle fait la fête, souvent costumée, avec le clan Rothschild, **Maria Callas** et **Françoise Sagan**, se fond dans le milieu du cinéma grâce à son deuxième mari, l'impresario **André Bernheim**, et maîtrise les codes du gotha comme personne. Seule dans les 400 m² de la rue Barbet-de-Jouy, elle révolutionne son intérieur – décoré jusque-là dans un style Empire par Georges Geoffroy, ami de Marcel – avec des pièces Art déco d'**Édouard Marcel Sandoz** et de **Diego Giacometti**, qu'elle chine avec son troisième amour, le journaliste et play-boy Kim d'Estainville. Devenue collectionneuse d'art, elle habille les murs de toiles signées **Ben Nicholson**, **Vassily Kandinsky**, **Balthus** ou **Warhol**, à qui elle commande quatre portraits en 1974. Son appartement ouvert sur un jardin de 200 m² est enfin à son image : racé. À partir des années 1960, les enfants partis, cet espace autrefois familial se transforme en écrin cosmopolite, haut lieu de réception. Il est bien

RUE DES ARCHIVES / AGIP ; BELLES DEMEURES DE FRANCE PAR CHRISTIE'S ; JACK NISBERG / ROGER-VIOLLET ; ALAIN CANU / TELE 7 JOURS / ABACAPRESS.COM ; DR

Hélène Rochas (à droite) entourée d'amis, dont Françoise Sagan et les époux Hélène et David de Rothschild (au centre).

loin le temps où la jeune Nelly (son vrai prénom) – que son mari avait rebaptisée Hélène « parce que ça sonne mieux » – ne connaissait rien, ni à l'art, ni au luxe. La muse, façonnée comme dans *Falbalas* (1945) de **Jacques Becker**, a vite appris, embrassant cette vie proustienne faite de haute couture, de bijoux grands formats et de fastueux dîners avec **Jean Cocteau**, **Paul Eluard**, la vicomtesse **Marie-Laure de Noailles** ou **Dalí**.

Si M^me^ Rochas eut le talent de faire rayonner son patronyme à travers le monde, Marcel, lui, sut la repérer dans le métro alors qu'elle n'avait que 17 ans. Car, comme le souligne Sophie Rochas dans son livre consacré à son père (à paraître chez Flammarion en 2014), point de « belle Hélène », comme la surnommait le Tout-Paris, sans Marcel Rochas, le plus jeune couturier de France, fondateur de sa griffe à 22 ans en 1925. — BÉNÉDICTE BURGUET

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

INVITÉ CHEZ HÉLÈNE ROCHAS ?

LE DRESSCODE

Les indispensables pour se fondre dans cet écrin de chic parisien.

LE CADEAU À OFFRIR

Hélène Rochas devant son portrait par Andy Warhol en 1998.

Confessions D'UN STILETTO

Être inculte en talons est une faute de goût. Anouk, la chaussure de la saison chez Jimmy Choo, s'exprime par la voix de sa créatrice, Sandra Choi.

VOTRE PETIT-DÉJEUNER IDÉAL ?
Un Bloody Mary avec un supplément citron et Tabasco !

LE MÉTIER DE CELLE QUI VOUS CHAUSSE ?
Artiste peintre.

UN VERNIS IDÉAL ?
Noir.

Anouk, 12 cm, **Jimmy Choo**.

SI VOUS VENIEZ À VOUS RÉINCARNER ?
Je serais une vipère noire.

LE PHOTOGRAPHE IDÉAL POUR VOUS SHOOTER ?
Rankin.

DE QUEL PIED VOUS LEVEZ-VOUS LE MATIN ?
Droit. Tous les prototypes sont des pieds droits, taille 37.

UNE DESTINATION LONG-COURRIER ?
Une métropole qui ne dort jamais, comme Tokyo.

UNE MUSIQUE POUR UN VENDREDI APRÈS-MIDI ?
Somebody that I used to know de Gotye (feat. Kimbra).

VOTRE HÉROÏNE ?
Lara Croft.

LES CIRCONSTANCES IDÉALES POUR VOUS PORTER ?
Une soirée entre filles chez Sushi Samba, à Londres.

VOTRE CHALLENGE CETTE SAISON ?
Attirer l'attention.

VOTRE TYPE D'HOMME ?
Quelqu'un qui réussit à tenir le rythme.

QUE CRAIGNEZ-VOUS ?
De n'avoir peur de rien.

VOTRE RÉACTION FACE À UNE PAIRE DE SABOTS ?
Je les embrasserais et leur dirais qu'elles ont besoin d'un relooking !

LA CRÉATRICE

SANDRA CHOI

La princesse Diana en était fan, Nicole Kidman est désormais l'égérie de la griffe. Sur les pas de son oncle Jimmy Choo, qui a séduit la jet-set du monde entier avec ses modèles sur mesure, Miss Choi est directrice de la création depuis 1996.

LA CHOSE LA PLUS MÉCHANTE QUI PUISSE VOUS ARRIVER ?
Tomber amoureuse de la mauvaise personne.

QUEL LIVRE LISEZ-VOUS ?
Les Apparences de Gillian Flynn.

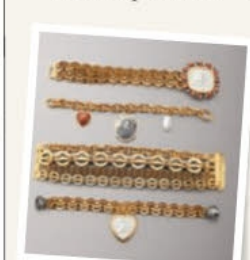
— SIBYLLE GRANDCHAMP

ENVIE DE MODE

L'OBJET DU DÉSIR
Immaculée conception

Minaudière Knot de **Bottega Veneta.**

Entièrement réalisée à la main, cette minaudière en argent massif, porcelaine fine et serpent d'eau couleur bronze du célèbre Knot de Bottega Veneta, est un hommage à la Manufacture berlinoise de porcelaine KPM, qui fête cette année ses 250 ans. Une œuvre d'art d'un raffinement extrême qui prouve une nouvelle fois le soutien de **Tomas Maier**, directeur artistique de la griffe italienne, envers les meilleurs maîtres artisans : parrainage avec les étudiants design de l'université de Tokyo, fondation d'une école dans le bastion de la griffe à Vicenza, partenariats avec Poltrona Frau... Outre le Knot, édité en 250 pièces en septembre, la collection comprend une ligne de bijoux *(ci-dessous)*. Il est orné d'un médaillon central gravé de deux angelots et de deux écussons en porcelaine translucide. Des cabochons nacrés ponctuent le pourtour du châssis. Rare et précieux. — S.G.



Bracelets **Bottega Veneta** en argent sterling et porcelaine biscuit KPM.

123RF ; PAUL A. SOUDERS / CORBIS ; LEICA ; BEATS ; BOTTEGA VENETA

EXPOSITION
AD
INTÉRIEURS
2013
MÉTA
MORP
HOSE
15 STARS DE LA DÉCORATION
RÉINVENTENT UN HÔTEL PARTICULIER
DU XVIIE SIÈCLE
07 – 22 SEPT.
47, QUAI DE LA TOURNELLE
PARIS Ve
Billets en vente sur
www.fnacspectacles.com
FENDI
ARTCURIAL
BRIEST - POULAIN - F. TAJAN
DIDIER CHABUT
AXA ART
redefining / art insurance
EMERIGE

MICHAEL DOUGLAS *le magnifique*

En quarante ans de carrière, il a exploré toutes les facettes de la virilité. Y compris celle, chargée en paillettes et en glamour, de l'étincelant pianiste de music-hall Liberace, héros du dernier film de Soderbergh. En pleine polémique autour de son cancer, Michael Douglas a livré à LYNN HIRSCHBERG le récit d'une vie où se bousculent sans cesse gloire, addictions, succès et passages à vide.

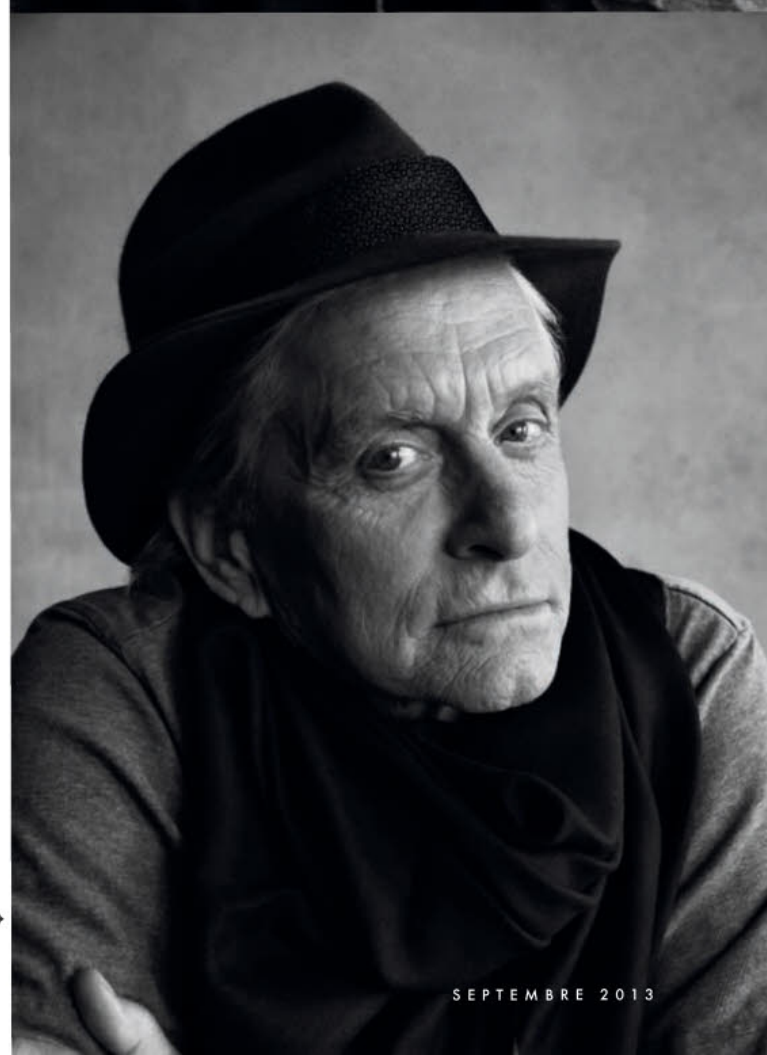
PHOTOGRAPHIE **PATRICK DEMARCHELIER**
STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

DIVIN MAIS DANGEREUX

Michael Douglas photographié à New York le 18 juillet par Patrick Demarchelier pour *Vanity Fair*.

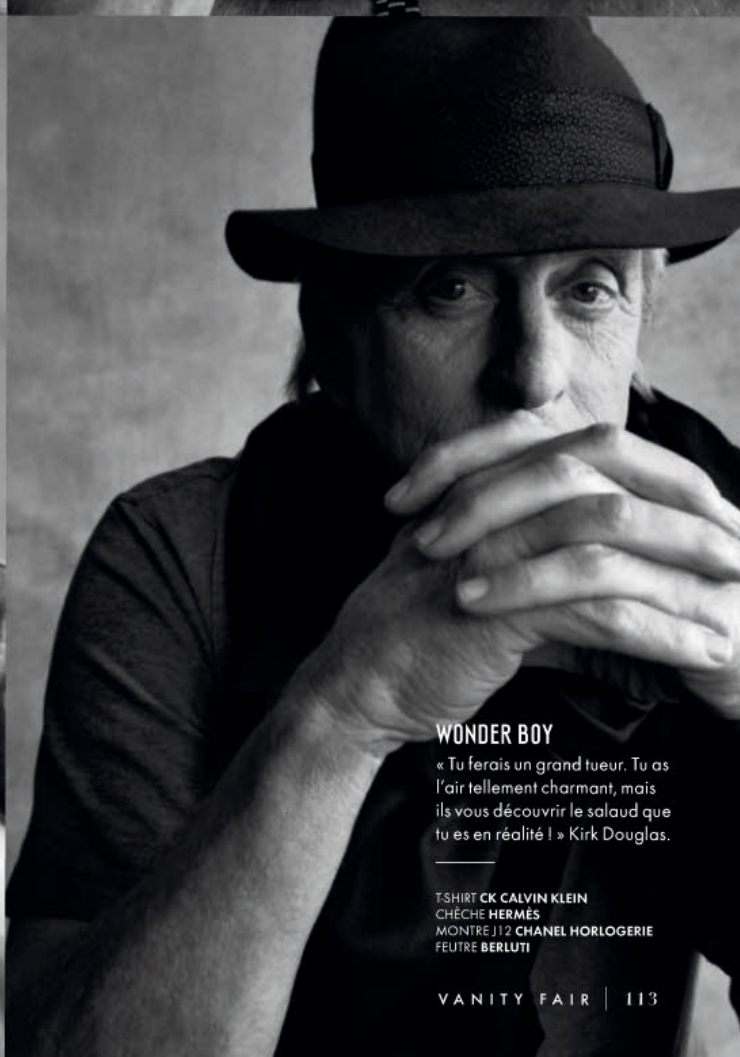
T-SHIRT **CK CALVIN KLEIN**
PANTALON **HUGO BOSS**
MONTRE J12 **CHANEL HORLOGERIE**
PANAMA PERSONNEL
CEINTURE **PAUL SMITH**

La seule chose qui préoccupait Michael Douglas à l'idée de jouer le rôle de Liberace, la flamboyante superstar de Las Vegas ? Le pénis de 35 centimètres.



« Il ne mesurait pas vraiment 35 centimètres, tempère-t-il en cet après-midi glacé de printemps. Mais sur l'écran, il semblait tout de même énorme. » Dans le bureau de son appartement de Manhattan avec vue sur Central Park, l'acteur, vêtu de noir, est assis au fond d'un fauteuil club vert en panne de velours. Ses cheveux gris coiffés en arrière ressemblent à la crinière d'un lion. La lumière extérieure qui baigne la pièce crée un contre-jour : entre sa chevelure argentée, ses vêtements sombres et le cadre naturellement cinématographique, il a l'air prêt à tourner. « Liberace aimait le sexe et ça ne me posait aucun problème. Mais, à un moment du film, Soderbergh voulait montrer Lee en train de regarder un film porno. Je lui ai dit : "Steven, tu ne peux pas faire ça !" Il m'a répondu : "Mais si, c'est HBO, c'est bon !" Je lui ai rétorqué : "Non, ce n'est pas ça : j'aimerais que mes enfants puissent voir ce film interdit aux mineurs, mais je ne veux pas leur montrer une bite de 35 centimètres !" Comme c'était ma seule objection, pour la scène du porno, nous avons inséré des plans de coupe de l'appartement pendant toute la scène. » Michael Douglas marque une pause. « Vous savez, Lee aimait aussi beaucoup la décoration. C'était un homme de passions : sa carrière, ses maisons plus dingues les unes que les autres et sa vie privée d'homosexuel. » Lee, c'est le surnom de Liberace, pianiste aussi doué que kitsch qui fit chavirer des parterres de vieilles dames à Vegas entre les années 1950 et 1980. Il est le personnage principal de *Ma Vie avec Liberace*, dernier (et excellent) film de Steven Soderbergh qui sort en salles le 18 septembre mais a été diffusé aux États-Unis uniquement sur une chaîne télé payante, HBO, à cause de son sujet.

Bien que cette histoire ne remonte qu'à quelques décennies, *Ma Vie avec Liberace* se passe dans un autre monde, à une époque où il était impossible d'être célèbre et ouvertement gay. Liberace a poursuivi un journal qui avait publié des insinuations sur son orientation sexuelle et gagné son procès ; l'officialisation de son →



WONDER BOY

« Tu ferais un grand tueur. Tu as l'air tellement charmant, mais ils vous découvrir le salaud que tu es en réalité ! » Kirk Douglas.

T-SHIRT **CK CALVIN KLEIN**
CHÉCHE **HERMÈS**
MONTRE J12 **CHANEL HORLOGERIE**
FEUTRE **BERLUTI**

penchant pour les hommes aurait signé sa mort professionnelle. Le film n'est pas réellement une biographie. Il raconte la relation de Liberace avec Scott Thorson, un jeune homme naïf de 16 ans (interprété par Matt Damon) qui a été son compagnon pendant cinq ans. Liberace en avait 57 lorsqu'ils se sont rencontrés dans les coulisses d'un des spectacles délirants que l'artiste donnait, à guichets fermés, à Las Vegas. Leur relation a été intense, bizarre, mais, malgré ses extravagances, elle ressemblait à celle de n'importe quel couple marié. « Je voulais faire quelque chose de très intime, explique Soderbergh. J'aime le côté *Sunset Boulevard* de Lee et Scott – le vieux, le jeune ; le puissant, l'obscur. Avec un peu de paillettes pour pimenter le tout. Liberace avait beau être l'un des artistes les plus connus de Las Vegas – il gagnait jusqu'à 400 000 dollars par semaine dans les années 1970 –, il n'en restait pas moins secret. Le film s'attache à cette part de sa vie qu'il ne confiait à personne. Je l'ai imaginée, mais je voulais qu'elle soit crédible. Je ne voulais pas d'un récit malveillant, parce que tout le monde aimait Liberace. Il était le plus charmant des hommes. »

« DANS CE FILM, C'EST MOI LA FEMME ! »

Selon Michael Douglas, la dimension sexuelle du film *Ma Vie avec Liberace* n'a jamais été gênante. Sa performance marque sa renaissance : ces dernières années, on lui a diagnostiqué un cancer très grave et son fils aîné a été envoyé en prison. Son interprétation de Liberace ne manque pas d'audace – il excelle dans ce mélange de courage professionnel, de faille affective et d'intense vulnérabilité – et semble faire écho aux épreuves récentes que l'acteur a traversées (dans une interview publiée par le journal anglais *The Guardian* début juin, il a déclaré que son cancer de la thyroïde n'était pas dû à l'alcool ni au tabac, mais au cunnilingus). En quarante ans d'une carrière où il a exploré tous les registres – du méchant de la finance de *Wall Street,* Gordon Gekko (rôle pour lequel il a reçu l'Oscar du meilleur acteur), au mari volage de *Liaison fatale*, en passant par le policier trouble de *Basic Instinct* et l'écrivain fumeur d'herbe de *Wonder Boys* –, Michael Douglas a toujours été l'incarnation parfaite de l'homme moderne. Inutile de préciser que jamais il n'avait dû porter d'accessoires pour un rôle, encore moins une longue cape de fourrure incrustée de strass et de paillettes. « Dans ce film, c'est moi la femme ! La coiffure et le maquillage duraient deux heures et demie, dit-il. Je n'avais jamais été peigné et maquillé de façon aussi élaborée pour un rôle. Jusque-là, je n'avais jamais vraiment fait de film en costume. »

L'acteur n'a jamais craché sur les scènes osées. Dans les trois films qu'en plaisantant il appelle sa « trilogie sexuelle » – *Liaison fatale*, *Basic Instinct* et *Harcèlement* –, il était souvent nu (de dos) et les scènes de sexe étaient assez crues, particulièrement dans *Basic Instinct*. « Je voulais une putain de chorégraphie réaliste. Et on l'a faite. » *Ma Vie avec Liberace* est tout aussi explicite : le Liberace d'avant le Viagra avait équipé son pénis d'un implant en silicone afin de garantir l'érection et Michael Douglas ne tourne pas autour du pot : « C'est le premier baiser qui est compliqué. Après, on est à l'aise, assure-t-il. Matt et moi n'avons pas répété les scènes de sexe. Nous nous sommes dit : "Bon, on a lu le scénario, hein ?" Le plus compliqué avec ces scènes, c'est que tout le monde a son avis sur la question. Je ne sais pas à quand remonte votre dernier meurtre ou la dernière fois que vous avez explosé la tête de quelqu'un à coup de revolver, mais on a tous déjà fait l'amour et sans doute pas plus tard que ce matin, alors tout le monde a sa petite idée sur la manière dont ça devrait être fait. »

Le caractère sexuel – et homosexuel – de *Ma Vie avec Liberace* a rendu les studios très frileux. Conçu pour le cinéma, le projet est devenu un téléfilm pour HBO, aucune des grandes compagnies n'ayant accepté de le financer, malgré un coût relativement bas de 23 millions de dollars (17 millions d'euros) et la présence au générique de deux énormes stars. « Le scénario (une adaptation des mémoires de Scott Thorson par Richard LaGravenese) enthousiasmait tout le monde, explique Jerry Weintraub, le producteur, qui a bien connu Liberace et travaillé avec Elvis Presley et Frank Sinatra. Mais tous étaient convaincus que seule la communauté gay serait intéressée par le film. C'était oublier un peu vite que le public de Liberace dans les années 1950 et 1960 n'était pas pédé. Il s'agissait surtout de femmes mûres aux cheveux violets qui se pâmaient devant son numéro – il emballait son public comme personne. Quand je l'ai rencontré chez lui, j'ai vu un homme à l'aise avec sa sexualité. Il y avait des mecs dans chaque pièce de la maison et je m'en moquais bien – au contraire, ça faisait plus de femmes pour moi ! »

Weintraub, qui a produit le film, n'en est pas à son coup d'essai. Dans les années 1970, *La Chasse* de William Friedkin racontait la traque d'un tueur en série dans le milieu SM gay par un jeune policier infiltré, Al Pacino. Le film risquait d'être classé X pour « un pénis enfilé dans le derrière d'un gars, raconte Weintraub. Le studio craignait de le diffuser, mais il lui a rapporté énormément d'argent. » Ni lui ni Soderbergh ne se sont découragés. Pour une raison qu'il n'explique pas, Soderbergh s'intéressait au sujet Liberace depuis des années. Sur le tournage de *Traffic*, en 2000, il avait demandé à Michael Douglas s'il aimerait interpréter ce rôle. « J'étais le chef de la lutte antidrogue en costume cravate gris, se souvient l'acteur. Et Steven est venu me voir pour savoir si j'avais déjà songé à jouer Liberace ». Il lui a ri au nez. « Je pensais qu'il me faisait marcher – comme s'il voulait délibérément m'embrouiller afin que je me concentre sur mon personnage. Mais je l'ai pris à son jeu – j'ai imité brièvement la voix de Lee – et puis nous sommes retournés au tournage de *Traffic*. »

Que Soderbergh ait été sérieux ou pas, Michael Douglas dit avoir été immédiatement attiré par le défi et la complexité du personnage. Dans la plupart de ses films (à l'exception notable de *Wall Street*), il est le gentil cerné par des personnages extrêmes, des femmes le plus souvent – des tueuses psychotiques, des amoureuses bafouées ou un mélange des deux.

MICHAEL DOUGLAS EST CONVAINCU *que l'addiction fait partie du patrimoine génétique familial.*

LÉSION FATALE

« Après m'être plaint pendant neuf mois à des médecins qui ne trouvaient rien, ils m'ont annoncé d'un seul coup que j'avais un cancer au stade IV! C'était le pompon ! »

MANTEAU, CHEMISE ET FOULARD **HERMÈS**
CARDIGAN **RALPH LAUREN**
PANTALON **HUGO BOSS**
MONTRE J12 **CHANEL HORLOGERIE**

DIAGNOSTIC TARDIF

Pas particulièrement porté à l'introspection, Douglas a néanmoins conscience que son charme indiscutable, à la scène comme à la ville, le protège et lui donne même une grande liberté. « Parfois, j'ai l'impression d'être exclu, dit-il. Peut-être parce que, à Hollywood, j'appartiens à la génération des "fils de". Mon père (Kirk Douglas) était connu pour ses rôles de durs à cuire et j'ai sans doute incarné des personnages plus cérébraux que physiques pour me démarquer de lui. » Également producteur – à 31 ans, il a remporté l'Oscar du meilleur film pour *Vol au-dessus d'un nid de coucou* – Douglas aborde les films comme un tout plutôt que pour la gloire personnelle qu'ils peuvent lui apporter. « J'ai toujours voulu que le film soit bon, pas seulement mon rôle ou mon jeu dedans, continue-t-il. Si un film est réussi, tout le monde en profite. Égoïstement, ça a toujours été mon objectif. »

Avec *Liberace,* Michael Douglas a entrevu la possibilité de tourner un très bon film tout en y jouant un rôle exceptionnel. « J'avais des souvenirs très clairs de Liberace, me dit-il. Je l'ai rencontré une fois avec mon père à Palm Springs, où ils habitaient tous deux, mais ce dont je me souviens le mieux, ce sont ses émissions de télé. Lee parlait directement face caméra, il était le premier à faire cela. Et il s'amusait tellement que c'en était contagieux. Pour moi, son homosexualité n'a jamais été un problème – on avait juste envie de passer du bon temps avec lui. Il était vraiment très sympathique. C'était irrésistible. »

En 2010, Soderbergh a proposé le rôle de Scott à Matt Damon qui l'a accepté aussitôt. Douglas a reçu le scénario final et HBO a décidé de financer le film, qui serait diffusé à la télévision aux États-Unis puis au cinéma à l'étranger. « Quand Soderbergh m'a dit que Matt voulait jouer Scott, j'ai été bluffé, se souvient Douglas. Je ne sais pas si j'aurais eu le cran d'incarner Scott au plus fort de ma carrière, moi. Il doit quand même porter un string blanc pailleté ! Il faut vraiment des couilles pour faire ça. » Il ajoute : « Nous étions fin prêts. Et puis j'ai découvert que j'avais un cancer. Ce qui a suspendu le tournage pour un temps. »

Tout au long de l'année 2010, Douglas n'est pas en forme. « Je sentais bien que quelque chose n'allait pas, glisse-t-il. Ma dent me faisait vraiment mal et j'étais convaincu d'avoir une infection. J'ai consulté plusieurs ORL et des parodontistes qui m'ont prescrit des antibiotiques et encore des antibiotiques. Rien n'y faisait, j'avais toujours mal. L'été, je suis parti en Espagne avec ma famille (il a deux jeunes enfants, Carys, 10 ans, et Dylan, 13 ans, avec l'actrice Catherine Zeta-Jones, ainsi qu'un fils, Cameron, avec Diandra, sa première femme). Quand je suis rentré, un ami m'a suggéré de voir son médecin à Montréal. Il m'a demandé d'ouvrir la bouche, y a introduit son abaisse-langue puis a relevé les yeux. Je n'oublierai jamais son regard. Il a dit : "Il faut faire une biopsie." À la base de ma langue, il y avait une tumeur de la taille d'une noisette qu'aucun médecin n'avait vue. Deux jours plus tard, après l'analyse, il m'a demandé de revenir à son cabinet. Il m'a annoncé que j'avais un cancer au stade IV (le plus grave). Je me suis exclamé : "Stade IV, merde." Et voilà. »

Peut-être parce qu'il va mieux aujourd'hui ou parce que sa nature n'est pas de verser dans le pathos ni de s'apitoyer sur son sort, Douglas évoque sa maladie avec une certaine distance, comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Après le diagnostic, il a subi pendant deux mois un programme intensif de chimiothérapie et de radiothérapie. Les rayons ont brûlé l'intérieur de sa bouche, au point que s'alimenter lui est devenu presque impossible. « Si on vous intube pour vous nourrir, vous perdez rapidement la capacité d'avaler, explique-t-il. Les médecins préféraient que j'essaie de manger et je n'ai donc jamais été intubé. Mais le bouillon aux boulettes de farine de pain azyme avait beau être extra, j'ai quand même perdu 20 kg. » Il marque une pause et conclut : « Ça faisait un bon bout de temps que tout allait bien pour moi. J'étais sans doute prêt pour une petite expiation karmique. »

Hasard ou non, avant de tomber malade, Douglas avait achevé le tournage de deux longs-métrages, *Wall Street : l'argent ne dort jamais* (la suite de *Wall Street*) et *Solitary Man*, un film indépendant dont le héros, un don Juan sur le retour aux tendances autodestructrices, souffre sans le savoir d'une grave insuffisance cardiaque. Douglas est extraordinaire dans ce rôle – sombre, hanté et intensément seul. Malgré sa maladie, il a décidé d'assurer la promotion des deux films et après sa première semaine de chimiothérapie et de rayons, il était invité au « Late Show » de David Letterman. Il y a évoqué son état de santé avec une franchise →

LA GUERRE DES ROSSES

Kirk Douglas vient un jour assister à une pièce dans laquelle joue son fils. Il a l'air soulagé : «Tu as été très mauvais, mon fils, tu ne deviendras pas acteur. »

VESTE **RALPH LAUREN**
CHEMISE **HERMÈS**
MONTRE J12 **CHANEL HORLOGERIE**

« ON A TOUS DÉJÀ FAIT L'AMOUR,

et sans doute pas plus tard que ce matin, alors tout le monde a sa petite idée sur la manière dont ça devrait être fait. »

surprenante : Letterman a eu l'air stupéfait. À un moment de leur conversation, alors que l'animateur le complimentait sur sa bonne mine, Douglas lui a répondu : « C'est parce que je suis sur un plateau. Kirk dirait : "Fiston, faut te faire beau et prendre soin de toi, car tu ne sais jamais quand tu pourrais choper un cancer." » C'était peut-être de l'humour noir, mais ça révélait l'un des secrets de la longévité professionnelle de Michael Douglas : un alliage de ténacité et d'inaltérable élégance. Il tient l'épreuve et, espère-t-il, ne dévoile que ce qu'il veut bien montrer. « Quand j'étais malade, je passais le plus clair de mon temps allongé sur ce canapé, dit-il en désignant le sofa vert. Je regardais beaucoup de sport à la télé, mais jamais jusqu'au bout. » Quand je lui demande si le travail lui manquait, il répond : « Oui, même si j'étais trop faible pour que quoi que ce soit me manque vraiment. J'étais au stade IV et il n'y a pas de stade V. Après m'être plaint pendant neuf mois à des médecins qui ne trouvaient rien, ils m'ont annoncé d'un seul coup que j'avais un cancer au stade IV ! C'était le pompon ! »

En 2011, son traitement terminé, Douglas s'est envolé pour Los Angeles. Il devait remettre un prix aux Golden Globes, où il était également nominé. Quand il est monté sur scène, le public s'est levé comme un seul homme pour lui faire une ovation. Il était maigre à faire peur, mais ses fameux cheveux impeccablement coiffés en arrière et l'élégance de son smoking compensaient sa perte de poids. Une fois les applaudissements retombés, il lança à la salle : « Il doit bien exister un moyen plus simple d'obtenir un triomphe. » Des rires nerveux et gênés parcoururent l'assistance, mais il n'avait pas tort. Frôler la mort est un bon moyen pour relancer une carrière à Hollywood : son cancer lui a rendu sa place parmi ses pairs. « Le cancer vous donne une sorte de nouvelle jeunesse, admet-il. Je sais ce que c'est d'être à terre. J'ai perdu deux bons amis – l'acteur Larry Hagman et le chanteur Nick Ashford – du même cancer et cela fait réfléchir. Par le passé, volontairement, je ne me suis jamais soucié du film que j'allais tourner ensuite. Comment savoir à l'avance dans quel état d'esprit je serais à la fin d'un tournage ? Maintenant, c'est bon d'être remonté sur le pont. Peut-être que c'est ça l'avantage de faire une pause à cause d'un cancer : après les gens se disent : "Que lui est-il arrivé ? Pourvu qu'il revienne !" »

BOIRE ET DÉBOIRES

Deux semaines plus tard, par une autre journée bien fraîche, je retournai chez Michael Douglas. Il était en retard – désormais, sa famille habite à Westchester où ses enfants sont scolarisés et il était coincé dans les embouteillages. Quand il était malade, il amenait sa fille Carys à l'école dans Manhattan et les paparazzis ne les lâchaient pas. C'est pour cette raison qu'il a quitté la ville. Hormis un bref séjour de deux ans à Los Angeles pendant les années 1980 à l'issue duquel il a vendu sa maison à la tristement célèbre mère maquerelle américaine Heidi Fleiss sans s'en rendre compte, Michael Douglas s'est toujours senti chez lui à New York. Il a vécu dans cet appartement avec Diandra et Cameron pendant dix ans et, après le divorce, avec sa deuxième épouse Catherine Zeta-Jones et leurs enfants. Il avait rencontré Diandra lors d'une soirée au Kennedy Center, à Washington, la nuit précédant l'investiture de Jimmy Carter, en 1977. Moins de deux mois après, ils étaient mariés, et décoraient l'appartement de quelques pièces d'antiquités assez théâtrales : un bureau russe, quelques bustes néoclassiques qui sont toujours là. Les canapés dodus aussi, bien que le tissu Fortuny orné de glands de soie qui les recouvrait (et dont la fabrication avait duré deux ans) ait été remplacé par un robuste tissu chenille. Le grand appartement s'articule autour d'une vaste pièce divisée en trois parties : le salon (doré) et le bureau (vert) sont séparés par une énorme table de billard. À gauche du canapé doré et des chaises se trouve une salle à manger avec une table où peuvent s'asseoir au moins vingt convives. Les photographies envahissent la pièce principale. Il y en a des douzaines de la famille, de visages connus de la politique et du show-business, de lui à travers le temps, dans des cadres d'argent massif disposés sur une table centrale.

Tandis que j'étais plongée dans la contemplation d'une image de lui cerné par un aréopage de premières dames, Michael Douglas est entré dans la pièce. Vêtu d'un pantalon kaki et d'un pull en cachemire assorti, il aurait pu tout aussi bien rentrer d'une partie de golf, ce qui n'était pas invraisemblable vu qu'il adore ce sport. Il me tend son téléphone et me dit : « Regardez. » Il vient de recevoir un e-mail débordant d'enthousiasme à propos d'un de ses prochains films, *Last Vegas*, dans lequel il interprète un futur marié en virée à Las Vegas avec ses amis (joués, entre autres, par Robert De Niro et Kevin Kline) pour enterrer sa vie de garçon. Lors des projections-test, le film a cartonné. Douglas semble un peu sonné. « Je me suis beaucoup amusé pendant le tournage et ça, ça m'inquiète toujours. Généralement, ça veut dire que le film va faire un bide. » Après un nouveau coup d'œil à son téléphone, il reprend : « Ce n'est pas facile d'être excité, j'ai été mal pendant si longtemps. Mais je commence enfin à relever un peu la tête. »

Il n'y a pas que pour sa santé que Michael Douglas espère de bonnes nouvelles. Cameron, son fils de 34 ans, est en prison pour possession et trafic de drogue en attendant son jugement en appel. L'acteur pense d'ailleurs que l'angoisse liée à l'incarcération de son fils a pu exacerber sa maladie. « Cameron a abusé de drogues de façon chronique depuis l'âge de 13 ans, commence-t-il d'une voix résignée, presque mélancolique. Il a été renvoyé de l'école parce qu'il y vendait de l'herbe et c'est à ce moment-là que je me suis rendu compte de ses problèmes. C'est un garçon merveilleux, doué et je l'aime plus que tout, mais depuis qu'il s'est mis à l'héroïne, il y a huit ans, la situation est vraiment devenue difficile. Il se piquait jusqu'à sept fois par jour. Je savais ce qui se passait. Cameron disposait d'un peu d'argent pour ses dépenses courantes, mais c'était loin de suffire à financer son addiction, qui lui coûtait environ 5 000 dollars par semaine. Pour subvenir à ses besoins, il s'est donc mis à vendre de la méthamphétamine, probablement la drogue la plus dégoûtante qui soit. À cette époque, il vivait en Californie où il était l'objet d'une enquête de la DEA (la brigade des stupéfiants). Après son arrestation, la police fédérale lui a donné le choix entre collaborer avec les enquêteurs ou passer dix ans en prison. Son premier appel fut pour moi et je lui ai conseillé de coopérer. Livrer des noms quand il s'agit de trafic de drogue est très mal vu mais en réalité, tout le monde le fait. Cela vaut toujours mieux que de finir en prison. »

À ce moment-là, l'histoire de Cameron s'embrouille et devient franchement déprimante. Pendant son assignation à résidence, sa petite amie lui fournit de l'héroïne que la police saisit. Peu avant son procès, l'un de ses avocats lui fait passer sous le manteau du Xanax qu'il prenait sans ordonnance. Ces deux incidents ont aggravé son cas et il est condamné à cinq ans de

SOIN MEN EXPERT HYDRA-ENERGETIC BARBE DE 3 JOURS, L'ORÉAL MEN EXPERT ; HYDRA MAG C SOIN HYDRATANT ANTI-FATIGUE VISAGE ET YEUX, VICHY HOMME

BASIC INSTINCT
Ci-contre, Michael Douglas dans le rôle de Liberace. Ci-dessous, le véritable Wladziu Valentino Liberace.

prison dans un pénitencier fédéral en Pennsylvanie. Alors qu'il allait commencer une cure de désintoxication de neuf mois, il rechute et subit un contrôle d'urine inopiné. Il est reconnu positif aux opiacés et on trouve sur lui un huitième de pilule d'une drogue appelée Suboxone. Le juge alourdit la peine de quatre ans et demi de détention supplémentaires. Considéré comme un prisonnier à risque, il est placé à l'isolement pour onze mois et sa famille interdite de visite pendant deux ans.

« Le père déçu mais aimant à qui il semblait que son fils avait reçu le châtiment qu'il méritait a peu à peu laissé place à un père convaincu que le bandeau de la justice (aveugle selon la tradition) avait quand même sérieusement glissé, soupire-t-il. Je ne défends ni le drogué ni le dealer, mais je crois qu'en raison de son nom, on a fait de Cameron un exemple. » Il s'arrête un instant. « Je l'aurais étranglé, souffle-t-il finalement. Quand il a été contrôlé positif, je lui ai dit : "Il ne te restait que deux semaines avant de commencer ta cure de désintoxication !" Mais se droguer à l'héroïne pendant des années ne laisse personne indemne. »

Michael Douglas est convaincu que l'addiction fait partie du patrimoine génétique familial. Son demi-frère Eric est mort d'overdose ; son frère Joel est un alcoolique en voie de guérison ; lui-même a été hospitalisé en 1992 pour soigner ce que la presse avait alors qualifié d'addiction au sexe – ce qu'il conteste, ses motifs étant l'épuisement et l'abus d'alcool. « J'y suis allé juste en sortant de *Basic Instinct*, dit-il. Les gens ont dit que j'étais accro au sexe à cause du film. Mais c'était vraiment parce que j'étais dépressif après la mort de mon beau-père dont j'étais très proche. J'ai traversé une période très dure. » Catherine Zeta-Jones a, pour sa part, été récemment hospitalisée une deuxième fois pour soigner ses troubles maniaco-dépressifs.

L'IRRÉPRESSIBLE ENVIE D'ÊTRE ACTEUR

Douglas n'accorde guère de crédit aux discours sur les dangers de la célébrité. « Cela dit, je ne crois pas non plus être particulièrement solide. Ce n'est pas comme cela que mon esprit fonctionne. » Je lui rappelle qu'il m'a confié un jour que la vengeance était sa principale motivation et que lorsqu'il bataillait pour produire *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, il rêvait du jour où il croiserait à déjeuner l'un de ceux qui lui avaient claqué la porte au nez et lui dirait : « Oh salut, je suis en train de fêter l'énorme réussite de mon film. Ravi de vous revoir. » Il se met à rire. « Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis. Mais je sais toujours me battre. »

Il n'avait pas songé à devenir acteur avant d'entrer à l'université de Californie à Santa Barbara, en 1963. « J'ai pris conscience de la célébrité de mon père à l'âge de 6 ans, me dit-il. Nous étions allés en France où mon père tournait *Un acte d'amour* (d'Anatole Litvak) et les photographes nous attendaient à la sortie de l'avion. C'était le début. » Ses parents divorcent quand il a 7 ans et il grandit à Westport, dans le Connecticut, avec sa mère et son beau-père. Il voyait son père l'été, souvent sur des tournages. « Du CM2 à la cinquième, j'étais scolarisé à Los Angeles, se rappelle-t-il. J'avais 11 ans quand j'ai embrassé une fille pour la première fois. Elle avait 13 ans et mesurait 1 m 80, sa bouche était grande ouverte et sa langue plongeait dans ma gorge. Personne ne m'avait jamais parlé du french kiss ! J'ai eu la trouille de ma vie : qu'est-ce que c'était que ce serpent ? »

À l'université de Californie, Michael Douglas était dans sa période hippie. Lorsque finalement il fallut choisir une spécialité, il a pensé que le théâtre serait la solution de facilité. « Dieu bénisse papa, il a assisté à tous mes spectacles. Non seulement j'étais mauvais mais, en plus, j'avais un trac terrible. Mon père avait l'air très soulagé : "Tu as été très mauvais, mon fils, tu ne deviendras pas acteur." Jusqu'au jour où, à la fin d'une autre pièce, il m'a dit : "Fiston, tu as été excellent." »

Michael Douglas a été choisi pour incarner le jeune coéquipier d'un vétéran de la police (Karl Malden) dans la série « Les Rues de San Francisco ». « C'était la première fois que j'étais célèbre pour moi-même, dit-il. À Hollywood, être « fils de » n'est pas évident : on attend de vous que vous ayez du succès, mais il est rarement au rendez-vous. Seul un petit nombre d'entre nous, comme Jane Fonda, a réussi. L'avantage – mais aussi l'inconvénient –, c'est l'absence d'illusion : j'ai toujours su que ce n'était qu'un travail. Fabuleux, certes, mais un job. »

Kirk Douglas détenait les droits cinématographiques du roman de Ken Kesey, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, depuis de nombreuses années. Il s'était produit dans son adaptation théâtrale à Broadway, laquelle n'avait pas remporté le succès escompté, et il essayait d'en faire un film. Frustré de ne pas y parvenir, il était sur le point de revendre les droits quand Michael lui proposa de reprendre le projet. « J'ai travaillé dessus pendant plus de cinq ans, se souvient-il. Lorsque nous avons enfin réussi à monter le projet, la carrière de mon père avait changé. Il avait vieilli et Milos Forman, notre réalisateur, pensait à un autre pour le rôle principal. C'est probablement le moment le plus délicat de ma vie avec mon père. Je lui ai dit, en substance : "La bonne nouvelle, c'est qu'on va faire le film. La mauvaise, c'est que le rôle est pour Jack Nicholson." Aujourd'hui, je comprends. Quand vous voyez passer un grand rôle, vous le voulez. »

Par chance, le film remporta un immense succès à tous les niveaux – il amassa plus de 100 millions de dollars de recettes et décrocha les oscars des meilleurs films, réalisateur, scénariste, acteur et actrice – et Michael fut soudain propulsé au rang de producteur de talent. « Je me souviens, nous étions tous ensemble après la cérémonie et j'ai dit : "Bon, on ne fera jamais mieux, non ?". Que ce soit vrai ou pas, je préférais adopter cette attitude pour éviter que ma vie ne soit plus qu'une série de déceptions. » Il passa plusieurs mois à parcourir la planète pour

ARP SÉLECTION / DR ; AP / SIPA ; BRUCE WEBER

assurer la promotion du film (« Tout le monde est très content de vous voir quand vous êtes un jeune homme de 31 ans qui vient de remporter un Oscar ; je ne touchais plus terre. ») et lorsqu'il revint en Californie, plus personne ne songeait à lui donner de rôle. « Mon agent, Ron Meyer, avait pris l'habitude de plaisanter en me disant qu'aux réunions où il allait, il levait la main et demandait à la cantonade : "Il n'y a pas quelqu'un qui aurait un os à ronger pour Michael Douglas ? Il veut être acteur." »

Comme les studios sous-estimaient ses talents de comédien, Michael Douglas se mit à produire, à peu près à cette époque, des films dans lesquels il avait un rôle. Dans *Le Syndrome chinois*, un thriller antinucléaire, il joue un cameraman de télévision sexy ; dans *À la poursuite du diamant vert*, un séduisant aventurier. « Lorsque j'ai produit *Starman* en 1984, j'ai dû donner le rôle principal à Jeff Bridges parce que le studio aurait refusé que ce soit moi. » On lui proposa d'ailleurs de diriger la Warner Bros et Disney, mais il déclina. « Je voulais être acteur, maintient-il. J'ai toujours voulu être acteur. »

Tout change en 1987. *Liaison fatale* et *Wall Street* sortent à quatre mois d'intervalle. Dans les deux films, il incarne un personnage sombre. Son père lui avait toujours dit de jouer un méchant : « Tu ferais un grand tueur, lui répétait-il. Tu as l'air tellement charmant, mais ils vont découvrir le salaud que tu es en réalité ! » D'une certaine façon, Kirk se trompait : même quand Michael joue un méchant, son charme reste intact. Bien que Gordon Gekko (le trader cynique de *Wall Street*) ait été conçu comme un personnage mauvais, le charisme personnel de l'acteur l'a transformé en modèle. « Chaque fois que je sors, m'explique-t-il en secouant la tête, un gars bourré de Wall Street vient me dire : "C'est bien vous ?" C'est déprimant. Gordon Gekko n'est pas un héros. »

Dans *Liaison fatale*, Douglas sait dire à quel instant précis il a conquis le public. « Lors de la première projection, se souvient-il, des rires se sont élevés lorsque mon personnage rentre à l'appartement familial après sa première nuit passée dans les bras de sa maîtresse et qu'il froisse les draps du lit pour faire croire qu'il a dormi là. Le producteur, Sherry Lansing, s'est tourné vers moi et s'est exclamé : "Je ne peux pas le croire : ils t'ont déjà pardonné ! Ton charme rachète tout !" » Il sourit. « Je me suis alors demandé jusqu'où je pouvais en jouer, jusqu'à quel point je pouvais aller. »

La semaine où la réduction de peine de Cameron a été rejetée en appel, la liste des films en compétition à Cannes a été rendue publique. Avec un certain panache, le festival avait sélectionné *Ma Vie avec Liberace*. Son directeur, Thierry Frémaux, avait été si impressionné par le téléfilm qu'il avait réservé une place de choix à Soderbergh – lequel avait annoncé que ce serait son dernier film en tant que réalisateur. Michael a accueilli ces nouvelles, bonne et mauvaise, avec un calme égal. Triste mais pas étonné de la décision du tribunal concernant son fils et fier mais pas surpris de la sélection du film. Il avait confiance dans le travail accompli. Pendant le laps de temps qui séparait la fin de son traitement anticancéreux et le début du tournage de *Liberace*, il s'était imprégné du personnage. Il a lu des livres sur Lee, visionné ses apparitions au « Tonight Show », parlé avec Kirk et d'autres personnes qui l'ont bien connu. « Jamais je n'ai entendu quelqu'un dire du mal de Lee, me dit-il. Des machinistes à Debbie Reynolds, qui joue le rôle de sa mère dans le film et m'a raconté des tas d'histoires sur la vie sexuelle de Lee. Aucune fausse note : ils l'avaient tous aimé. »

Liberace aurait facilement pu virer à la caricature efféminée, superficielle et clinquante. Soderbergh et Douglas se sont concentrés sur ce qui compte vraiment pour eux deux : un professionnalisme et un sens de l'engagement rares à Hollywood. « Liberace travaillait comme un dingue, explique Michael, faisant écho aux précédentes déclarations de Soderbergh. Quand Scott Thorson est tombé dans la drogue, ce qui a mis en danger la carrière de Lee, leur relation s'est détériorée. Lorsque je regarde le film, j'oublie assez vite qu'il s'agit de Matt et de moi. Et qu'il s'agit de deux hommes. Les disputes, l'amour – c'est un couple. Il y a toujours un moment dans une relation où l'un des deux va trop loin, où quelque chose d'impardonnable se produit. Soudain, un petit maillon se détache de la chaîne et il n'est plus possible de le raccrocher. Les seules personnes à qui l'on puisse vraiment pardonner, c'est la famille. Lee a bien essayé avec Scott, mais il n'en a été capable que sur son lit de mort. »

Impossible de dire si Michael pensait alors à Cameron ou à sa maladie, ou s'il expliquait simplement le film. « Pour mon père, ça n'a pas été facile de regarder la scène où je meurs dans *Liberace,* confie-t-il. Il était présent pendant ma maladie et c'était très dur. Quand il m'a vu mourir à l'écran, il est resté assez silencieux. » Il reprend : « Mon père a 96 ans, et il est encore très en forme. Je le taquine en lui disant : "Laisse-nous prendre la relève !" Pères et fils : ils ont beau vouloir se taper dessus, ils s'aiment toujours. De qui peut-on en dire autant ? » □

Ma Vie avec Liberace de **Steven Soderbergh**, en salles le 18 septembre. Le film fera l'ouverture du 39e festival du cinéma américain de Deauville (30 août-8 septembre) en présence des acteurs.

L'OMBRE D'UN GÉANT
Les Douglas fils et père, immortalisés par Bruce Weber en 2013.

Le charme discret de la beurgeoisie

Farida Khelfa a fui la banlieue lyonnaise, survécu aux nuits fauves des années 1980, arbitré les élégances devant les Bains, été mannequin, égérie de Goude, Gaultier ou Alaïa. Avant de trouver sa place au sein de la nouvelle élite parisienne et dans les salons feutrés de Schiaparelli. VIRGINIE MOUZAT suit le parcours de cette femme à la trajectoire impossible et à la personnalité plurielle.

PHOTOGRAPHIE JEAN-BAPTISTE MONDINO

LES SALONS DE L'AMBASSADRICE

Place Vendôme, été 2013. Farida Khelfa photographiée par Jean-Baptiste Mondino chez Schiaparelli dont elle est l'ambassadrice depuis juin 2011.

I. MADAME SEYDOUX

Sur scène, Mika enchaîne les tubes tandis que Mick Jagger l'écoute dans le public. À côté de lui, Bernadette Chirac s'est assoupie. Le chanteur des Stones demande qui peut bien être cette dame d'un certain âge capable de s'endormir pendant que les décibels saturent les enceintes. « C'était l'une des plus grandes call-girls de son temps », plaisante un invité. Mick se marre. Carla Bruni est là aussi, avec son mari, Nicolas Sarkozy, citoyen presque comme les autres depuis quatre mois. Certains ont écourté leurs vacances pour assister à ce mariage. D'autres attendent cette cérémonie depuis des décennies. Ce 1er septembre 2012 au Palace, la fameuse boîte des années 1980 réouverte pour l'occasion, on croise aussi Azzedine Alaïa : silencieux, habillé en noir, comme d'habitude. Il a dessiné la longue robe de mariée rose pâle qui tranche sur la peau mate de Farida Khelfa, épouse d'Henri Seydoux depuis à peine quelques heures. Henri et Farida. Cela fait vingt-trois ans que leurs amis pensaient qu'ils ne céderaient jamais à ce rite bourgeois. Quand on lui demandait pourquoi elle refusait les demandes en mariage répétées d'Henri, elle laissait parfois tomber : « La peur de m'inscrire. » C'était peut-être sa façon à elle d'esquiver les différences.

Lui : Henri Seydoux Fornier de Clausonne, fils de Jérôme, l'héritier de la dynastie industrielle et banquière protestante Schlumberger et co-patron de Pathé. Il a commencé comme journaliste à *Actuel* à la fin des années 1970. Il est aujourd'hui PDG de Parrot, fabriquant d'oreillettes et de casques audio haut de gamme, près de 350 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2011. Elle : l'ex-égérie de Jean Paul Gaultier et d'Alaïa, voisine de podiums de Naomi Campbell et de Claudia Schiffer dans les années 1980, aujourd'hui ambassadrice de la maison de couture Elsa Schiaparelli. On a voulu la caricaturer en Montespan version *Mille et une Nuits*. C'est oublier que Farida est une survivante, élevée dans la violence du père et la négligence de la mère, capable de tout plaquer à moins de 15 ans pour rejoindre Paris, traverser les nuits fauves des années sida et overdose, avant de devenir enfin Mme Seydoux. « Il y a eu très tôt chez Farida la hantise de se retrouver clocharde », confie son ami Christian Louboutin, le créateur d'escarpins à semelle rouge.

1

Parmi les centaines d'invités ce jour-là, combien connaissent son parcours ? On apporte sur scène une énorme pièce montée. Henri et Farida rejoignent Mika et dansent. Le Palace tente de ressembler à ce qu'il était pendant les grandes années qu'ont connues les mariés. « Et pourtant je n'y ai jamais croisé Henri », assure l'intéressée. Au 8 rue du faubourg Montmartre, dans le long couloir de l'ancien théâtre, les photos de l'époque s'affichent en noir et blanc. On y voit le jeune Henri, poupin, cheveux plaqués par la sueur, pas loin du décorateur Jacques Grange. Ce doit être quelque part à la toute fin des années 1970, aux premières heures des *eighties*. La comédienne Léa Seydoux – fille d'Henri et belle-fille de Farida –, cheveux courts, ressemble tant à son père jeune. Sa robe Miu Miu à col claudine donne l'impression qu'elle a 12 ans. Il fait une chaleur de dingue dans ce couloir sans air qui charrie la foule des nouveaux venus et reflue ceux qui veulent fumer, s'agglutinant sur le trottoir, sous les néons. Ce corridor, sas de décompression, cellule de dégrisement, en a vu d'autres.

Chez Schiaparelli, elle remplit l'espace :
« ELLE PREND DE LA PLACE »,
dit Christian Louboutin.

Mais les temps ont changé. On n'y fume plus. On s'y dévisage plus qu'on ne s'y drague. Florence Aubenas et Sophie Calle font rire Farida. BHL ne desserre pas les mâchoires et prend la pose devant les photographes à côté de son ami le peintre Jacques Martinez. Arielle Dombasle s'est habillée en petite fille. Le designer Vincent Darré a la gaité mélancolique, son ami le créateur de bijoux Elie Top le bronzage plein de taches de rousseur. Christian Louboutin fait partie des anciens, il a été un pilier du Palace dès l'adolescence. Darré, lui, y a créé des robes en plastique pour le bal qu'y a donné Karl Lagerfeld au début des années 1980.

ARCHIVES PERSONNELLES FARIDA KHELFA SEYDOUX

ROSE ALAÏA

Farida Khelfa au naturel. Elle a confié à *Vanity Fair* ses photos personnelles du mariage. (1) Avec Azzedine Alaïa, Naomi Campbell, Shalom Harlow, Elle Macpherson, (2) au déjeuner avec Valérie Lemercier, Nicolas Sarkozy, Carla Bruni, le marié Henri Seydoux et (3) Mick Jagger.

Il y a trente ans, le sida a décimé la nuit parisienne. Le propriétaire du Palace, Fabrice Emaer, y a laissé sa peau le 11 juin 1983. Mais ce 1er septembre 2012, on préfère garder en mémoire le mythe, comme s'il ne s'était rien passé. Pour l'héroïne de la fête, pourtant, tout a changé. Farida ou le symptôme de l'époque. Immigration, naturalisation, nuits parisiennes, intégration, assimilation, starisation, gauche caviar et droite bling-bling puis retour aux valeurs contestées, à rebours du parcours bohème : le mariage et le contrat social.

II. L'AMIE DE CARLA ET L'ALTER EGO D'ELSA

Mairie du XVIIe arrondissement. À midi, Carla Bruni a signé le registre d'état civil. Elle est le témoin de Farida, comme Farida a été le sien lors de son mariage avec Nicolas Sarkozy, le 2 février 2008. Pour des raisons de sécurité, le secret est maximal. C'est dans une robe Jean Paul Gaultier que Farida se marie civilement. Avec Carla, elles sont amies depuis près de vingt ans. « Ça a été un coup de foudre immédiat et sans réserve. Entre deux défilés, on allait chez elle, à deux pas de l'atelier d'Azzedine, raconte Carla Bruni. La joie de Farida n'est pas surfaite. C'est un élément très vigoureux, très lumineux chez elle. On rit beaucoup ensemble. Par exemple, lorsque j'ai accueilli Obama à l'Élysée, Farida m'a envoyé un SMS : "Crache ton chewing-gum." »

Henri Seydoux a choisi pour témoins ses amis de toujours, Christian Louboutin et Philippe Starck. Une centaine d'invités se sont réunis autour d'une table en T dans les jardins du musée Camondo qui donnent sur ceux du parc Monceau. Le temps est splendide. Le chef trois étoiles Michel Guérard est aux fourneaux. Dom pérignon et mouton rothschild chambrent dans les verres dès 13 h 30. « Quand je lui ai présenté Henri, un ami avec qui j'habitais depuis que j'avais 16 ans, quelque chose en elle s'est trouvé rassuré », résume Christian Louboutin.

Maîtresse de cérémonie, hôtesse mondaine, ambassadrice... les étiquettes ont de quoi faire sourire. Au 21 place Vendôme, l'adresse originelle de la maison de couture d'Elsa Schiaparelli, Farida tient salon. Elle n'habite pas là, non. Elle remplit l'espace – « elle prend de la place », s'amuse Christian Louboutin. C'est comme ça depuis 1978, lorsque la jeune Algérienne venue de Lyon débarque à Paris en autostop, après une nuit qui a changé sa vie à jamais.

Farida, on aime ou on n'aime pas. C'est le même prix. C'est à prendre ou à laisser. Grande gueule, port de reine. Une liberté de ton, une indépendance d'esprit qui rappelle Elsa Schiaparelli, dont elle est devenue l'ambassadrice depuis juin 2011. Le point commun qui réunit la créatrice de mode italienne et Farida, malgré leurs origines sociales opposées, c'est la capacité qu'elles ont eu chacune, un jour, d'abandonner proches et famille pour avancer, seules et libres.

Partir pour exister. Ces deux femmes du Sud ont cela en commun. La Khelfa, belle gosse de banlieue lyonnaise, a fugué à moins de 15 ans. La Schiap, fille d'aristocrates romains, s'est échappée en se mariant. Puis, aussi farouchement indépendante que Farida, elle a plaqué le mari et une vie en cage dorée à New York au début des années 1920 pour débarquer à Paris. En 1927, elle lance une ligne de tricots aux motifs en trompe l'œil, avant de créer un vestiaire sportswear complet sous son nom en 1928. Celle qui s'installe dans des salons de couture, à deux pas d'une certaine Gabrielle Chanel, n'aime rien tant que l'insolence, les conversations décalées et une certaine poésie. Naturellement, elle tisse des liens avec les artistes de son temps, notamment les surréalistes. Photographiée par Man Ray, peinte par Picasso, elle emboîte le pas de l'érotisme lunaire de Dali. En 1934, Schiaparelli lance des parfums baptisés Salut, Souci, Schiap. Ses salons reçoivent des clientes au blason chic et glam : la duchesse de Windsor, Greta Garbo ou Gloria Guinness. Jean →

1

2

3

5

4

7

6

8

JEAN-PAUL GOUDE ; GUY MARINEAU ; MARCO VITCHI / ABACAPRESS.COM ; MICHEL MAUROU / FAIRCHILD ARCHIVE ; RICHARD DUMAS / AGENCE VU ; JEAN-PAUL GOUDE ; BENAROCH / SIPAPRESS ; GUY MARINEAU ; JEAN-PAUL GOUDE ; SCHIAPARELLI / DR ; DR ; THIERRY ORBAN / ABACAPRESS.COM ; GUY MARINEAU ; SCHIAPARELLI / DR

9

10

12

11

LE BEAU MONDE

Farida Khelfa dialogue avec les créateurs depuis ses débuts, comme, en son temps, (12) Elsa Schiaparelli (ici au côté de Dalí en 1949), fondatrice de (10, 14) la maison de couture qu'elle représente. En 1985 (9) Jean-Paul Goude (1) la calligraphie, (4) l'allonge démesurément ou (7) l'immortalise avec son ami Azzedine Alaïa. Elle rencontre Christian Louboutin lors des années Palace, – (3) ici en 1979 pour le premier anniversaire du club. (6) Les deux amis posent avec Dita von Teese au dîner de gala du Sidaction en janvier 2012. (13, 8, 11) Lors des défilés Jean Paul Gaultier en 1985, 1989 et 2011 et (2) Azzedine Alaïa en 1991. (5) Avec Naomi Campbell et Fawaz Gruosi, le PDG de la maison de joaillerie suisse De Grisogono, au Petit Palais en 2008.

13

14

↠ Cocteau, Alberto Giacometti ou Meret Oppenheim font partie de sa clique. En 1936, son parfum Shocking, dont le flacon reprend les courbes du buste de Mae West, fait sensation. Avant la fermeture des salons en 1954, Pierre Cardin ou Hubert de Givenchy y sont passés peaufiner leur technique.

Comme Elsa, Farida aime créer, penser l'époque, inquiéter ses certitudes, se poster en observatrice du monde qui l'entoure, avec ce décalage qui sous-tend les personnalités hors-norme. Les documentaires sur Jean Paul Gaultier, Louboutin ou sur la jeunesse tunisienne qu'elle a signés l'inscrivent dans un autre destin qu'une trajectoire typique de muse couture. Son aplomb de Poulbot, son allure, son bagou, l'adrénaline du défi ne sont pas venus tout seuls. Pour l'une comme pour l'autre, l'entourage a été déterminant. Que serait-il resté des créations de la Schiap à part cette couleur rose indien qu'elle a baptisé Shocking, sans ce gotha impressionnant d'artistes autour d'elle ? Son style aurait-il survécu à la Seconde Guerre mondiale ? Quel sens aurait eu la vie nocturne de Farida si d'emblée elle n'avait rencontré les artistes Pierre et Gilles ou Louboutin, si elle n'avait pas été repérée par Gaultier, Mugler, Alaïa ou Goude ?

Dans les années 1980, elle fait la porte des Bains :

« JE REFUSE TOUT LE MONDE,

je trouve les gens ploucs. »

PIERRE ET GILLES ; JEAN-BAPTISTE MONDINO

III. LA MINEURE EN CAVALE

Nuit de mars 1978, cité des Minguettes, près de Lyon. Vers 18 heures, Farida Khelfa va acheter du pain. Elle aura 16 ans dans un mois. Son père minute chacun de ses faits et gestes. « Entre le moment où je partais et le moment où je rentrais, tout était calculé. Si je n'étais pas de retour au bout d'un certain délai, il criait, il me tapait. Il buvait. » Depuis quelques mois, Farida se prépare. Elle a volé dans les affaires de son père, veilleur de nuit à la gare de Lyon-Perrache, des papiers qu'elle garde désormais toujours sur elle. « À l'époque, bien que née en France, je n'avais pas la nationalité française. Pour l'État, j'étais Algérienne. Je n'aurai la nationalité française qu'à 30 ans. » C'est donc sa carte de séjour et un document consulaire qu'elle garde précieusement dans la poche de son jean en permanence. En revenant des courses, Farida rencontre une amie au bas de son immeuble. « On tchatche, on rigole pendant au moins une demi-heure », se souvient-elle. C'est déjà une grande bringue, aux jambes de faon, forte en gueule. Elle a l'air d'avoir 25 ans. « Mais on ne traîne pas dehors, on ne va pas au café, on ne fait rien. » Vers 19 heures, Farida n'est toujours pas rentrée. Elle comprend qu'elle vient d'enclencher un processus sans retour. « Il fallait que ça s'arrête. Je commence à avoir peur pour mon intégrité physique. Je n'en peux plus des cris et des coups. » Que peut-il arriver de pire que de rentrer chez soi, dans une maison où cette mère de 11 enfants (dont 9 ont survécu) s'adresse à ses quatre filles sans jamais les appeler par leur prénom ? « Elle nous dit : "Toi ! Toi, là !", en nous montrant du doigt. » Elle décide de ne plus rentrer chez elle, demande à son amie un ticket de bus et part dormir chez une autre amie, en dehors de Lyon. Le lendemain, Farida s'accorde quelques heures de réflexion. La journée passe. Elle sait que ses parents, par honte, par peur des commérages, attendront avant de déclarer la fugue à la police. « C'est comme ça que ça s'était passé pour mes autres sœurs qui ont fugué. Je le savais. »

Le soir, Farida se décide. Elle partira à Paris où habite déjà l'une de ses sœurs, Houria. « J'avais entendu que les routiers qui conduisaient de nuit cherchaient des gens avec qui faire la route pour qu'ils restent éveillés », raconte Farida. Elle laisse passer cinq ou six voitures. Cette fille de la cité sait à qui se fier. Elle refuse de monter dans plusieurs véhicules qui s'arrêtent. Elle répond qu'elle attend son frère. Enfin, un camion ralentit, c'est le bon. Elle prétend qu'elle va voir sa tante à Paris. Le chauffeur n'en croit pas un mot. Peu importe. Ils s'arrêtent en chemin dans un routier pour partager un repas. Pas plus. La nuit continue. « J'avais des copines qui voulaient se barrer avec moi, mais elles n'ont pas osé. Pour moi, c'est devenu une question de vie ou de mort. » Cette mineure en cavale, qui fait dix ans de plus que son âge, se sent blindée. Au petit matin, le camion la dépose porte d'Orléans Le chauffeur lui donne 5 francs de l'époque. Farida n'est jamais rentrée dans un café seule, n'a jamais pris le métro. Dans un bistrot, on lui explique le trajet et les changements de station jusqu'à la rue d'Houria. (Suite à la page 198 ↠)

RÔLES DE DAME

Les identités successives de Farida Khelfa, de sa jeunesse aux Minguettes aux salons de Schiaparelli, place Vendôme (ci-contre), en passant par la nuit parisienne des années 1980 (à gauche, photographiée par Pierre et Gilles).

Symphonie INACHEVÉE

La philharmonie de Paris devait être le chef-d'œuvre de Jean Nouvel. Mais l'architecte se dit victime de technocrates pressés qui ont dénaturé le projet. Même si le coût a triplé en dix ans, il exige de nouveaux crédits pour terminer le bâtiment. Sans quoi, clame-t-il auprès de François Hollande et de Bertrand Delanoë, cette grandiose salle de concert sera ratée. CLAUDE ASKOLOVITCH raconte les dessous d'une bataille épique où s'entrechoquent rêves de grandeurs, ambitions politiques et enjeux financiers.

PHOTOGRAPHIE SOFÍA SANCHEZ & MAURO MONGIELLO

GRANDS TRAVAUX
Jean Nouvel, ici photographié en juin, ignore quand la salle de concert de 2 400 places recevra le premier orchestre. Prévue initialement en 2013, l'ouverture devrait avoir lieu en janvier 2015. Ou en septembre. Si tout va bien.

À l'échelle de l'éternité, pas de doute, tout sera sublime. Mais c'est au présent que l'on souffre et Jean Nouvel, bâtisseur pour l'histoire, a du mal avec les contingences. Au printemps 2013, le plus grand architecte français vivant tempête à Paris. Il veut voir Dieu, le président de la République, le monarque. Il a une injustice à lui soumettre. Il veut lui parler de la philharmonie, la salle de concert de 2 400 places qu'il a reçu pour mission d'ériger à Paris – son espérance et sa doléance. Il doit lui dire, à François Hollande, que des malfaisants abîment l'œuvre, qu'on le paye mal, qu'on travaille mal. On bâcle le projet, on construit sans lui, l'architecte en titre, spolié, bafoué... Mais Nouvel tempête en vain, l'Élysée ne s'ouvre pas et c'est dans cette désolation qu'on le rencontre, dans son atelier du XIe arrondissement.

« Un architecte essaye de témoigner d'une époque et d'une situation », me dit-il ce soir de juin, dans une toute petite pièce au sommet de la ruche Nouvel – un pan d'immeuble sur cour tissé d'espaces et peuplé d'ordinateurs. Le maître discourt sur son métier : « On ne construit pas dans l'absolu, mais pour un lieu, pour un projet, pour témoigner. C'est ce que je veux faire à Pékin ; c'est ce que je voulais faire à Paris. » Ce pourrait être une pose d'artiste, on en sourirait ; c'est vrai et triste en même temps. Jean Nouvel parle sourdement du prix de son art comme d'une vérité qui se dérobe, que la médiocrité du moment affadit. « Les architectes ont perdu le pouvoir dans ce pays depuis trente ans. Nous n'avons plus la responsabilité de nos chantiers ni de nos projets. » Il exprime le déclin des visionnaires qui inventent des bâtiments dans leur tête et les voient ensuite minorés par les ingénieurs, les techniciens, les financiers, tous soumis aux urgences et aux oublis des politiques, ceux qu'il voudrait convaincre mais qui se défilent à présent.

Nouvel est un prince érodé par la vie. Splendide encore et minéral, la gueule dévorante, la calvitie virile, le corps plein dans son costume noir. La philharmonie, ce joyau qu'il voulait offrir à la capitale, est devenue son absurdité. La construction traîne en longueur, s'étale, les coûts enflent. La grande salle de concert parisienne fut estimé en 2001 à 110 millions d'euros. Douze ans plus tard, le coût réel a plus que triplé, et ce n'est pas fini. Le « puits sans fonds » décrit par le quotidien britannique *The Guardian* n'est pas achevé, et pourtant, Nouvel le clame, le bâtiment sera raté si on ne lui donne pas plus de moyens ! Mais ni l'État (qui finance 45 % du projet) ni la ville de Paris (45 % également) ni la région Île-de-France (10 %) ne veulent remettre au pot. Nouvel terrifie par son toujours-plus. On médit de lui, méchamment parfois, dans les allées du pouvoir : « Jean Nouvel, ce recordman du monde des dépassements d'honoraires, cet homme qui méprise l'argent public ! » Les plus aimables le prennent de haut : Nouvel le poète, irréel. Celui qui construit une œuvre mais qui en fait tant et trop, un perfectionniste, qui voudrait tout changer, tout le temps, qui se perd en esthétisme ! On tourne ses demandes en ridicule. Nouvel voudrait, par exemple, qu'on améliore la couverture du bâtiment, qui sera gris et qui reflétera le ciel, recouvert d'oiseaux métalliques – des sculptures encastrées dont le nombre a dû être revu à la baisse. Il refuse que les foyers ne soient que des murs de béton brut. Il prédit un futur de rouille et de honte au bâtiment si l'on ne remplace pas des structures prévues en acier galvanisé par de l'acier inoxydable. La rouille ! On se gausse. « Vous savez ce que l'on dit de vous, lui demande-t-on. Vous savez qu'on ne vous prend plus au sérieux ? » Il le sait. Il répond : « La situation est simple. Le chantier avance sans mon accord. On donne des ordres aux entreprises sans me consulter. On m'a délibérément écarté. On veut

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

HARMONIES URBAINES
Modèles en 3D du projet de philharmonie. Selon Jean Nouvel, le bâtiment s'intégrera à merveille dans le Parc de La Villette. Et la salle évoquera « des nappes immatérielles de musique et de lumière ».

boucler ce projet en force, au détriment de la qualité, pour respecter un calendrier irréaliste. Nous perdons de l'argent. La philharmonie a été mal évaluée au départ. On a sous-estimé son coût et sa dimension, on le paye aujourd'hui. Les politiques doivent le savoir et en tirer les conséquences. »

HOLLANDE SE DÉROBE

Il parle de sa défaite et en tire sa force. Ce qu'il dit – le comprend-on ? – est terrible. Un architecte – le plus illustre – chassé de son propre projet, est-ce possible ? La visite du chantier avec son équipe, quelques jours plus tôt, laissait une impression étrange : les collaborateurs de Nouvel semblaient découvrir ce qui se construisait, comme n'importe quel visiteur ; il leur fallait un moment pour superposer la réalité physique à leurs plans. Tiens, une poutre est posée ? Tiens, ce sol vibre ? « Il faudra en parler en réunion de chantier. » Ils ironisaient pour ne pas enrager. Au calme, Nouvel confirme : la philharmonie lui échappe, il l'a pourtant conçue dans les moindres détails – et chaque détail était pour lui essentiel. Il tenait son œuvre, on la lui prend. Que croit-on, enfin ? Qu'il joue ? Les politiques ont fait enquêter sur lui. Un *« cost killer »* a été dépêché sur le chantier malade. On cherchait de quoi lui imputer la catastrophe en cours. À chaque réunion, il proteste. Sait-on qui il est ?

Me recevant, ce soir-là, son premier mot est un rapport de forces. Victoria Newhouse, épouse de Si Newhouse, propriétaire de Condé Nast, l'éditeur de *Vanity Fair,* « s'intéresse à la musique et se passionne pour la philharmonie, elle [lui] en a parlé récemment ». Est-ce la raison de notre enquête, interroge-t-il ? C'est un vieux truc, chez les grands, de rappeler d'où ils parlent : d'en haut. Quelques jours auparavant, Jean Nouvel était à Los Angeles : il a construit les décors des *Noces de Figaro* montés au Walt Disney Concert Hall, une salle dessinée par l'architecte américano-canadien Frank Gehry, son rival et complice. En 2008, Nouvel a reçu le prix Pritzker, le Nobel des architectes ; en 2010, il a remporté le concours du siècle à Pékin, pour le musée national d'art et d'histoire, devant Gehry justement. Quand Hollande est allé en Chine, en avril 2013, il a pris Nouvel dans sa suite. Mieux encore, il a parlé de lui aux dirigeants chinois : trois ans après le concours, le projet du musée n'a toujours pas avancé. Quel paradoxe ! En Chine, le président soutient Nouvel, gloire française, mais en France même, technocrates et petits bonhommes le régentent et le briment. Et le même Hollande se dérobe à lui. Cela fait six ans que Nouvel s'est embarqué dans cette folie. Il se doutait que rien ne serait simple. Mais dans son parcours, confie-t-il, « construire une salle philharmonique à Paris, c'était irrésistible. »

« On veut boucler ce projet en force **AU DÉTRIMENT DE LA QUALITÉ. »**

Jean Nouvel

Au nord de Paris, porte de Pantin, au bord du périphérique saturé, le cachalot de béton qui s'élève sera un jour magnifique – on en devine, selon les angles, la future majesté – mais il n'est pour l'instant qu'une coûteuse brutalité. Les meilleurs s'y engluent, les amitiés s'y brisent, l'argent s'y gaspille et les rêves s'y →

JEAN NOUVEL / ARTE FACTORY

↠ corrompent. La France y donne l'image d'un pays qui transforme ses désirs en déclin, où l'on décide à contretemps ou à regret, où l'on distingue les artistes pour mieux les brimer. Achevée, la philharmonie de Paris accueillera les plus grands orchestres du monde dans une salle à l'acoustique inouïe ; le son enveloppera les spectateurs, rebondissant sur des nuages suspendus au plafond et circulant derrière des balcons en lévitation. L'édifice abritera un musée de la musique et des salles de répétitions, il prolongera le parc de la Villette et les amoureux contempleront la ville depuis son toit. Ce ne sera pas en 2013, comme on l'a cru jadis, ni en 2014, comme on l'a dit longtemps, mais en 2015 si tout va bien, en janvier, voire en septembre. « Plus les bonnes décisions tardent, plus ce sera difficile », dit Nouvel. « Ces gens-là rêvent debout », persifle Anne Hidalgo, première adjointe de Bertrand Delanoë et candidate à sa succession à la mairie de Paris. « Le plus tard possible : 2015, 2016, ça nous ira », ricane Bruno Julliard, adjoint à la culture, qui dit ne pas savoir comment le fonctionnement de la salle sera financé ni si tout ceci en valait la peine. En attendant, la philharmonie détruit ceux qui la construisent.

PLAINTE POUR VOL

En juin, un honorable menuisier qui travaille sur le chantier, Sylvain Goulard, a été convoqué au commissariat du IVe arrondissement de Paris. Il a découvert alors qu'il était soupçonné de vol après la plainte de l'architecte Brigitte Métra, chargée de la salle de concert elle-même, le saint des saints. Goulard a 58 ans. Il possédait une entreprise, la Sodifra, à Montlouis-sur-Loire (Indre-et-Loire), qui devait réaliser les boiseries de la salle. Il a travaillé avec de nombreux architectes, y compris Nouvel. Jusqu'ici, tout s'était toujours bien passé. Quand on l'a appelé, il s'est d'abord cabré : « Comment êtes-vous au courant ? » Lorsque l'entrevue a lieu (il fallait bien que ça sorte), il remâche l'injustice : « Je travaille depuis plus de trente ans ; je n'ai jamais fait parler de moi, je n'ai pas envie de commencer aujourd'hui. »

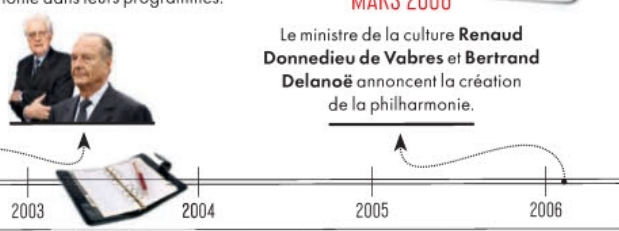
La philharmonie lui est passée dessus comme un ouragan. De patron, il est devenu employé de sa propre entreprise, acculé à la vendre à cause des retards du chantier. Goulard avait embauché des artisans (« en CDI, je fonctionne comme ça »), acheté une machine à découper, investi un million d'euros. Il a attendu pendant un an des instructions pour construire. « J'avais prévu une montée en charge fin 2011, je n'ai reçu des instructions pour produire qu'à la fin 2012. J'ai provisionné des pertes. » Quelques mois plus tard, au cours d'une réunion banale, il mentionne le plan en trois dimensions de la salle, avec lequel il travaille, enfin, et tout bascule. Brigitte Métra se met en colère. Ce plan en 3D, c'est un travail énorme, pour lequel elle n'a pas encore été payée, dit-elle. Cela fait des mois qu'elle se bat avec la maîtrise d'ouvrage – les représentants de la philharmonie sur le chantier –, c'en est trop ! Quand elle demande au menuisier comment il a obtenu le document, il répond par une boutade : « Par télépathie ». L'humour passe pour une esquive. Persuadée que ses précieux dessins n'ont pu être obtenus qu'en s'introduisant dans ses ordinateurs, Métra alerte la police. Goulard est interrogé. « Ce plan circule depuis des mois et c'est normal », bougonne-t-il. Jamais, sans doute, un architecte n'avait dénoncé une entreprise parce qu'elle utilisait les plans du chantier. Mais Brigitte Métra est à bout, financièrement et moralement, son atelier tangue à force de travailler dans le vide. Elle aussi est dévorée par le monstre de la porte de Pantin. Mais que valent ces blessures comparées à l'œuvre ? Autant que les morts des cathédrales, disons. Une belle religion mérite qu'on lui sacrifie. La musique, donc. La grande, la classique. Un art pour esthètes vieillissants, minoritaires, subventionné par un État souvent béotien, parfois généreux. « Rien n'a changé depuis Louis XIV et Lulli », résume Pierre Boulez.

Le musicien de 88 ans, fragile et rayonnant comme son âge, est le vrai père de la philharmonie. Il vit à Baden-Baden depuis les années 1950, dans une demeure de maître proche de la Forêt-Noire. On le visite comme un vieil oracle, pour revenir à l'essentiel. « Il y a plus d'audace et de modernité dans *Le Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky que chez tous ces rappeurs et ces rockeurs enfermés dans leur rythme à quatre temps et leurs répétitions sans fin », lance-t-il quand on lui raconte qu'Anne Hidalgo envisage d'ouvrir la future philharmonie aux « musiques urbaines ». « Ça ne m'étonne pas, balaie-t-il. J'ai entendu tant de bêtises et de démagogie chez les politiques... » Boulez m'accueille sous un tableau de Miró. C'est un petit homme dont la santé s'évade. Ses os l'ont fait souffrir pendant des mois mais ça va mieux. Sa vue reste brouillée. Il possède des dizaines de paires de lunettes, mais attend toujours « celles qui [la] corrigeront ». « Les notes sont floues sur les partitions, déplore-t-il. Pour diriger, c'est un problème. » Il a espéré tenir la baguette pour le premier concert de la philharmonie. Il sait que cela ne se fera pas. Il avoue : « Je l'ai su chaque jour un peu plus. »

Si Nouvel est le géant des architectes, Boulez est le plus grand musicien français vivant. Il a composé des pièces cérébrales et légères, dirigé des orchestres en Europe et aux Amériques. Il s'est investi en France quand le pouvoir s'est intéressé à lui. « En 1969, j'ai reçu un appel de l'Élysée. J'ai cru à une blague. Georges Pompidou voulait me voir, il m'invitait à dîner. » Le président d'alors voulait

LE TEMPS DES POLITIQUES

De Jacques Chirac à Bertrand Delanoë en passant par Nicolas Sarkozy, chaque élu y est allé de sa petite musique sur le projet de philharmonie.



AVRIL 2002
Les candidats **Jacques Chirac** et **Lionel Jospin** inscrivent le projet de la philharmonie dans leurs programmes.

MARS 2006
Le ministre de la culture **Renaud Donnedieu de Vabres** et **Bertrand Delanoë** annoncent la création de la philharmonie.

AVRIL 2007
Jean Nouvel remporte le concours des architectes.

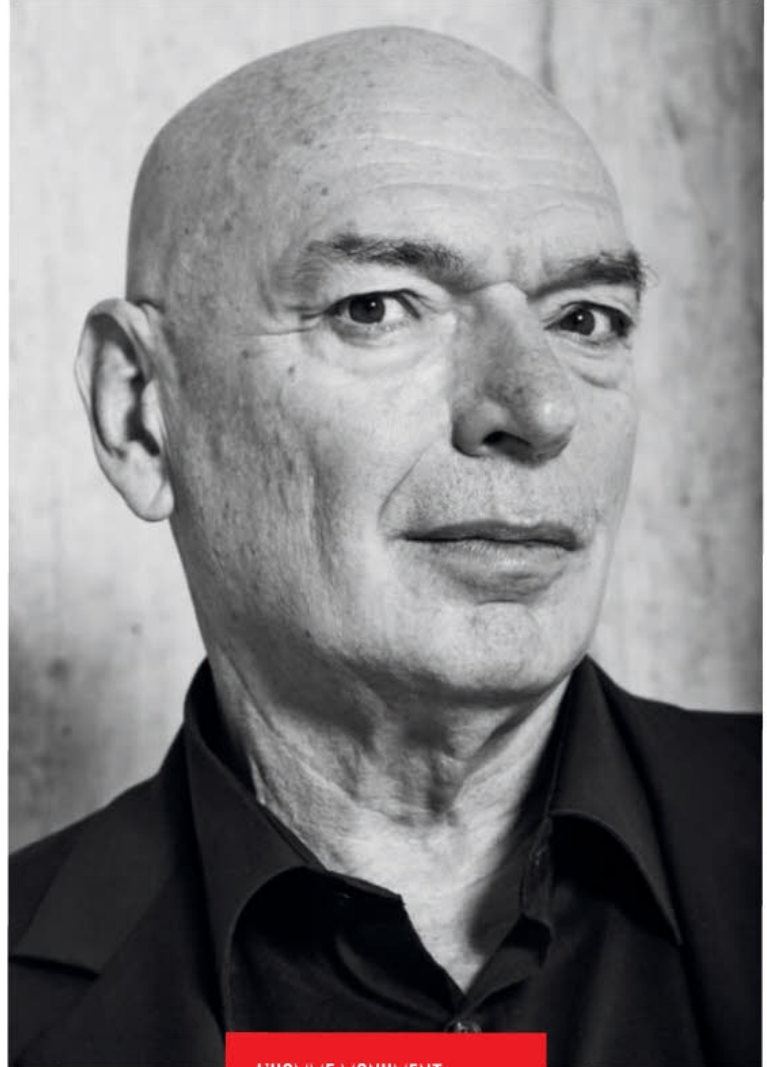
2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008

son centre d'art moderne, et lui adjoindre un appendice musical. Du dîner à l'Élysée est né l'Institut de recherche et coordination acoustique /musique (Ircam), temple de la recherche musicale installé à Beaubourg, puis un orchestre, l'Ensemble intercontemporain, puis le reste. Boulez l'expatrié a pris le pouvoir dans la musique de France. Aujourd'hui encore, les adversaires de la philharmonie, s'ils redoutent qu'elle engloutisse des subventions vitales pour les petits orchestres, n'osent le critiquer qu'à voix basse. Ils craignent ses foudres.

Boulez a choisi son héritier il y a des années : Laurent Bayle est un homme grand et mince, au talent tout politique, fait de conviction et patience. Bayle dirige la Cité de la musique et probablement la future philharmonie. Formé à l'Institut d'études politiques de Lyon, il a porté les projets que son maître ne savait plus soutenir. « Bayle est le politique le plus fort que je connaisse, s'amuse David Kessler, conseiller culturel de François Hollande après avoir été celui de Bertrand Delanoë. Il aura réussi à faire construire une philharmonie par la ville de Paris et par l'État, quand personne n'en voulait vraiment – du moins, pas autant que lui. »

Le combat a duré trente ans. Boulez se remémore : « À Paris, on jouait de la musique dans des théâtres, le Châtelet ou les Champs-Élysées. On avait bâti la salle Pleyel, dans les années 1920, mais c'était un ratage acoustique. » Un demi-siècle plus tard, Boulez veut reproduire à Paris le Lincoln Center de New York : opéra, philharmonique et théâtre rassemblés en un seul lieu. Ce sera la Cité de la musique, arrachée à la bienveillance de François Mitterrand et conçue à la Villette par un grand architecte, Christian de Portzamparc, mais restée inaboutie – une petite salle de concert, le conservatoire, un restaurant et voilà tout. La grande salle philharmonique prévue a été transférée à la Bastille, où Mitterrand voulait un opéra populaire, un temple de l'art de gauche, celui qu'on prétend destiné à l'édification des peuples. « C'est la marque des pays méditerranéens de toujours faire passer l'art lyrique avant le symphonique », relève Laurent Bayle.

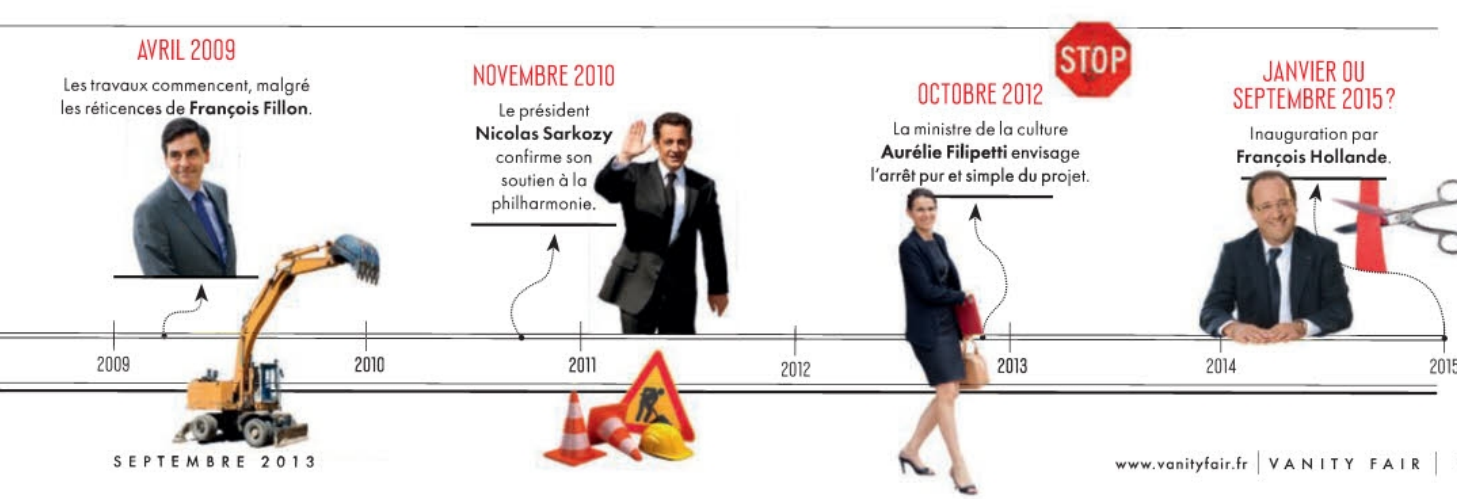
Boulez suit le concours de l'opéra Bastille. Il rencontre Nouvel dans le jury, le trouve simple et accessible – « Aujourd'hui, persifle-t-il, il se prend pour un personnage historique. » Succès populaire, la Bastille est un échec musical. L'opéra s'est construit trop vite. Il a fallu à toute force l'inaugurer le 13 juillet 1989, à la veille du bicentenaire de la Révolution. « Mitterrand était pressé. » Boulez prononce « Mitrand », ce qui marque la déception, et conclut : « Quand on se plie au temps des politiques, on rate l'essentiel. L'acoustique a été bâclée. L'opéra Bastille est une salle où l'on n'entend pas les chanteurs. » Ce prologue annonce la suite. Le temps politique conditionne la vie des artistes, il faut savoir en jouer. Nouvel le fait, comme Boulez ou Bayle. Les musiciens, qui sculptent le son et les vibrations, sont plus subtils que l'architecte, plus faibles mais plus patients dans le tissage des influences. Des années durant, Boulez et Bayle vont installer leur →



SOPHIA SANCHEZ & MAURO MONGIELLO, CORBIS ; ERIC FOUGERE / VIP IMAGES / CORBIS ; AFP ; 123RF ; SHAWN THEW / EPA / CORBIS ; CHRISTIAN LEWIG / CORBIS ; 123RF ; LUCAS DOLEGA / EPA / CORBIS ; 123RF ; BOE ROMAIN / ABACA ; 123RF ; ABD RABBO AMMAR / ABACA ; 123RF

L'HOMME MONUMENT

En 2008, Nouvel a reçu le prix Pritzker, l'équivalent du Nobel pour les architectes ; en 2010, il a remporté le concours du siècle à Pékin, pour le musée national d'art et d'histoire, devant son rival Franck Gehry. À Paris, il a dessiné le musée du quai Branly.



↠ évidence. Pour que Paris s'inscrive sur la carte du classique, pour que ses orchestres montent en gamme, il faut une philharmonie. « Les musiciens sont de plus en plus virtuoses et les sons des orchestres toujours plus puissants, explique Laurent Bayle. Il y a des œuvres qu'ils n'arrivent plus à jouer dans des salles inadaptées. »

INFLUENCE ET MONDANITES

En l'an 2000, Lionel Jospin, alors premier ministre, assiste à un concert pour les 75 ans de Boulez. En 2002, Jospin et Chirac, rivaux à l'élection présidentielle, inscrivent tous deux la philharmonie à leur programme. Laurent Bayle a écrit une note de technocrate militant pour justifier et chiffrer le projet. Il évalue sa construction à 728 millions de francs, environ 110 millions d'euros. C'est un étiage optimiste, mais il ne faut pas effrayer. Laisser venir les politiques, qui promettent et oublient. La présidentielle passe, rien ne se fait. Ces années-là, la musique souffre à Paris. La vieille salle Pleyel, privatisée, fait naufrage. L'Orchestre de Paris est sans domicile fixe, hébergé au Théâtre Mogador. Tout se débloque, comme si l'État était pris de remords. En 2005, re-mondanités. Boulez a 89 ans et Laurent Bayle lui organise un hommage. Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture, est là. Libéral et colbertiste à la fois, il croit que la culture est un investissement d'avenir. Il promet à Boulez de revenir fêter son anniversaire. Le vieux chef rebondit : « Dites-moi que nous nous verrons dans une salle un peu plus grande ! » Le ministre promet. L'État bouge. Le gouvernement sauve Pleyel, reprise par la Cité de la musique, Bayle en prend les commandes. Dans le même élan, Dominique de Villepin, premier ministre, annonce que la philharmonie de la Villette se fera. Il invite la ville et la région à s'associer au projet. La musique n'était rien, elle reçoit tout.

Ce sont les derniers moments de l'exception française, avec son État munificent, avant la crise. On vient d'achever le musée du quai Branly, voulu par Jacques Chirac. Villepin, bonapartiste, veut enjamber les ponts d'Arcole : on veut, on fait ! À la mairie de Paris, Bertrand Delanoë se suppute encore un destin national. La philharmonie naît tard, quand on n'y croyait plus, d'un dossier enlisé soudain enlevé comme une charge de cavalerie. La voilà, cette salle, porteuse d'un rêve français ! Un projet symbolique dans un quartier populaire de l'Est parisien où se dessine l'avenir, la réconciliation entre l'État de droite et la ville socialiste ! Une association se crée ; Bayle en est le président. Elle aura carte blanche. Le gouvernement, les élus, l'administration, tout le monde s'en remet à l'héritier de Boulez. Bayle développe sa note de 2001. L'évaluation du budget n'est pas sérieusement réexaminée. Le concours d'architecture étalonne le coût de construction à 118 millions d'euros, le coût total à 173 millions. Le chiffre est ridiculement bas. On le saura quand on lèvera la tête, plus tard, pour observer les réalisations comparables, à Hambourg ou Los Angeles : elles sont revenues au double. Mais personne ne lève la tête. Dans l'enthousiasme, on écorche quelques cœurs d'artistes. Portzamparc, qui attend depuis dix ans de compléter sa Cité, est sollicité pour faire partie du jury – ce qui l'exclut de la compétition. Il passe outre et pose sa candidature. Il perdra. Il faut des vaincus pour qu'une histoire soit belle.

Francis Soler est un architecte frémissant. Ce pied-noir progressiste a vécu à Sarcelles (Val-d'Oise) et conçoit l'architecture comme un art pour le peuple. Jean Nouvel bâtit pour l'histoire ; Soler, lui, veut construire pour les hommes d'ici et maintenant. Les deux hommes ont été liés, autrefois, dans des groupes d'architectes révolutionnaires. Nouvel est passé du côté de la puissance et Soler le lui reproche : « En 2005, quand il a été question de démolir les usines Renault à Billancourt, Nouvel a écrit un texte superbe, pour demander qu'on ne touche pas à ce lieu de mémoire. Quelques années après, l'usine a été rasée : il a récupéré un marché pour construire sur ses ruines. » Les architectes se connaissent trop et se jalousent. Le confrère est toujours celui à qui l'on accorde ce que l'on t'a refusé. À cette aune, Soler a des raisons d'en vouloir à Nouvel. En 1990, il a cru accomplir son destin en remportant le concours pour la création d'un centre de conférence international au quai Branly, au cœur de Paris. Le projet a été annulé après quatre ans d'études, sous la pression des riverains. À la place est né le musée des arts premiers. C'est Nouvel qui l'a construit. Au concours de la philharmonie, le destin se répète.

En avril 2007, à quelques jours de la présidentielle, le jury se réunit, coprésidé par Delanoë et Donnedieu de Vabres. Il couronne un projet étonnant : une salle surélevée au cœur d'un bâtiment absorbant le parc, une colline surmontée d'un panneau lumineux éclairant le périphérique. C'est le projet de Jean Nouvel. En théorie, le vote se fait à l'aveugle sur des dossiers anonymes. En réalité, chacun sait : la patte des architectes se révèle dans leurs maquettes. Le concours se passe mal. Le jury comprend huit architectes, soit un tiers des membres. À une exception près, ils font bloc contre Nouvel. Par jalousie ? Possible. Nouvel a tant gagné, tant reçu... Mais il y a autre chose : son projet est complexe, avec ce toit en pente douce qui servira de promenade, cette longue rampe d'accès, ses balcons flottants. Tout cela est trop novateur pour être innocent. L'expérimentation se paye. Nouvel prétend achever l'ouvrage pour un coût de construction de 120 millions d'euros. C'est évidemment impossible. L'architecte le sait-il ? Jamais il ne se sentira coupable. Si Jean Nouvel a menti, il n'a fait que mentir à d'autres menteurs, ceux qui ont fixé les règles du concours et prétendent qu'on pourrait offrir une philharmonie à la Ville-Lumière pour un prix ridicule. En ce monde biaisé, il faut mentir ou perdre. L'architecte irako-britannique Zaha Hadid, elle, dit la vérité. Son projet dépasse les 300 millions. On ne l'envisage même pas.

> « J'AI ENTENDU TANT DE BÊTISES *et de démagogie chez les politiques.* »
>
> *Pierre Boulez*
> (musicien)

Dans le jury, la discussion s'envenime. Les architectes veulent Soler. Son projet, plus simple – une boule dentelée, tel un objet extraterrestre, qui couronne une salle enterrée – risque moins de se perdre financièrement. Ils critiquent le projet Nouvel. Les politiques font la sourde oreille, s'abritent derrière leurs experts. « On nous disait que Nouvel serait dans les coûts, mais quiconque avait la moindre notion de construction savait que c'était aberrant », se souvient un juré. Un des rebelles propose d'ajourner le concours et d'organiser une finale entre Soler et Nouvel, pour que les auteurs aillent au-delà des esquisses et des ambiguïtés. Il entend Laurent Bayle murmurer : « On ne va pas faire ça à Boulez. » Vrai ou apocryphe ? On ne doit plus attendre. Nouvel l'emporte. « J'ai tout de suite su, un ami m'a appelé, assure Soler. On m'a dit que des jurés avaient vu le projet de Nouvel avant. » Des sites Internet spécialisés (Archicool.com, Le Courrier de l'architecte) évoquent l'affaire, mais ne sont lus que par les exégètes. Soler et Portzamparc gardent leur blessure. Les mésaventures à venir nourriront un regret malsain. « J'aurais réalisé ce projet sans dépassement », dit Soler. La philharmonie est un poison.

L'ENNEMI DE NOUVEL

Faisons simple. Nouvel est sans doute rusé. Il a aussi du génie. Il ne construit pas des bâtiments, il les pense politiquement. Il n'a pas seulement reçu l'appui de Delanoë et de Donnedieu de Vabres ; il a répondu, mieux que les autres, à la question des musiciens : offrir le meilleur son possible dans un espace compact. « Entre le chef d'orchestre et le plus éloigné des spectateurs, il n'y aura que 32 mètres, explique Laurent Bayle, enthousiaste. Personne au monde ne fait mieux. » Nouvel est allé chercher deux acousticiens pour le soutenir : un vétéran néozélandais, chercheur de sons, Harold Marshall, et un Japonais, classique et efficace, Yasuhisa Toyota. Brigitte Métra les a cornaqués, jouant des raideurs de l'un, des politesses de l'autre. Métra est passionnée par le son. Formée par Nouvel, elle a déjà conçu pour lui deux salles de musique, à Lucerne et à Copenhague. La philharmonie lui appartient aussi – pas le béton ni l'acier mais le cœur du projet. Elle se rappelle son premier rendez-vous avec Marshall, en 2007, à la cafétéria du musée du quai Branly. « Marshall avait fait une salle philharmonique dans sa vie, à Auckland ; il voulait la refaire à l'identique. Je lui ai dit qu'on réinventerait ! » Métra ne sait pas alors que l'aventure tournera mal ; qu'elle sera, six ans plus tard, bridée et mal payée, maltraitée par Nouvel dont elle est la sous-traitante, autant que lui-même se juge bafoué. Elle fourbira des armes, prendra un avocat et tentera de conjurer sa ruine dans la déroute générale.

Les architectes auront été joués. Enchaînés à leurs mensonges initiaux, humiliés jusqu'à la défaite par un homme qu'ils ne respectaient pas : un ingénieur sans flamboyance, le héros froid de cette histoire. Il s'appelle Patrice Januel. Januel est le directeur général de la philharmonie de Paris et son maître d'ouvrage, chargé de sa construction. Pour Nouvel, il est le diable. Pour Métra, l'antéchrist. Disons l'adversaire. Januel, lui, se voit comme un homme de mission : mener ce projet à bien, en respectant son calendrier et son budget. Il y a du Clemenceau dans son absence d'état d'âme – « Mon seul programme ? Je fais la guerre. » Il construit. Januel est un incontournable des constructions culturelles, ces missions impossibles où il faut concilier l'imperium de l'État, l'orgueil des architectes, la lourdeur des entreprises et les aléas de la météo. Ce quinquagénaire petit et sec ne paie pas de mine mais il est indestructible. Ses yeux pétillent. « Vous remercie-t-on, à la fin des chantiers ? » Il sourit. Non, évidemment. Mais on le rappelle, c'est un hommage. (Suite à la page 200 →)

HUBRIS ET ORBI

CHEFS-D'ŒUVRE TOXIQUES

Les créations-monstres qui ont dévoré leur créateur.

L'HOMME QUI A TUÉ DON QUICHOTTE *de* TERRY GILLIAM

Des F16 américains dans le ciel du chevalier à la triste figure, des pluies diluviennes au milieu du désert qui dévastent le plateau et Jean Rochefort qui souffre d'une double hernie discale l'empêchant définitivement de monter à cheval… L'adaptation de Cervantès par le Monty Python ne se fera jamais.

LA SAGRADA FAMÍLIA *de* ANTONI GAUDÍ

En 1884, l'architecte catalan de 31 ans prend en main la construction du « temple expiatoire » à Barcelone. Comprenant qu'il n'achèverait pas sa basilique avant de mourir, il en verrouille les dimensions en construisant d'abord les parties extérieures. La fin du chantier est prévue pour le centenaire de sa mort, en 2026.

AGUIRRE, LA COLÈRE DE DIEU *de* WERNER HERZOG

À côté des conditions de tournage, l'expédition du conquistador vers l'Eldorado fait figure de promenade récréative : le cinéaste a risqué la vie de son équipe dans les rapides amazoniens, menacé de tuer son acteur principal, Klaus Kinski, quand celui-ci exigeait qu'on licencie tout le monde. Les Indiens ne se sont pas remis de leurs colères homériques.

LA SYMPHONIE INACHEVÉE *de* FRANZ SCHUBERT

La maladie – plus que la 8e symphonie –, a dévoré Schubert. Il compose deux mouvements et quelques mesures, attrape la syphilis et meurt à 31 ans. Puis l'Inachevée ronge des générations de musiciens qui ont tenté de lui trouver une fin : en fait, aucune symphonie n'a été aussi souvent achevée.

RODEO DRIVE PRESS / VISUAL PRESS AGENCY ; 123RF ; PROD DB, WERNER HERZOG FILM PRODUCTION / DR ; T.C.D / VISUAL PRESS AGENCY ; GETTY IMAGES

Lunettes **Miu Miu**
Chemise **Tom Ford**
Bague **Lynn Ban**
Bracelets **CZ by Kenneth Jay Lane**
Escarpins **Christian Louboutin**

RETROUVEZ LES COULISSES DU SHOOTING *sur l'iPad*

COUP DE CHAPEAU

AMBER HEARD

Ambre et lumière

Au-delà des courbes voluptueuses et du regard incandescent, il y a quelque chose de Marilyn chez Amber Heard. Comme son aînée, elle vient de nulle part. Enfin d'Austin, Texas, où grandir dans les années 1990 avec des rêves de gloire plein la tête ne devait pas être très bien perçu. Et comme Marilyn, ses amours font jaser : c'est elle qui a remplacé Vanessa Paradis au bras d'un célèbre pirate des Caraïbes, un certain Johnny Depp. Amber Heard avait déjà défrayé la (très pudibonde) chronique en 2010 en déclarant publiquement un penchant prononcé pour la bisexualité. Côté cinéma, sa filmographie comporte d'heureux accidents (*Délire Express*, de David Gordon Green en 2008, *The Ward*, de John Carpenter en 2010) et d'autres rôles à oublier (*Sexy à mort* en 2005, *Hell Driver* en 2011). Mais Amber s'accroche. En 2011, elle obtient le premier rôle féminin de *Rhum Express*, adapté du roman d'Hunter S. Thompson. Le film est raté mais elle irradie de sensualité brute. Son nom sera le 2 octobre à l'affiche de *Machete Kills*, le nouveau film dynamite de Robert Rodriguez, le protégé de Quentin Tarantino. Ça tombe bien, comme les deux réalisateurs, elle adore les flingues et les bolides. — CLÉMENTINE GOLDSZAL

PHOTOGRAPHIE **ELLEN VON UNWERTH**

Liberté, Éga

PROMOTION PARTICULIÈRE

Photo de la promotion Senghor en 2004. Sur les 187 élèves, sont entourés, de gauche à droite : Sébastien Proto, Fabrice Casadebaig, Sébastien Veil, Pierre Ramain , Amélie Verdier, Gaspard Gantzer, Emmanuel Macron, Mathias Vicherat (en haut), Kevin Riffault (deux rangs plus bas), Julien Aubert, Marguerite Bérard et Amélie Castéra. Tous occupent aujourd'hui des postes de pouvoir en entreprise ou en cabinet. À gauche : le bâtiment de l'ENA à Strasbourg.

CHILD VISTA/ TOURTE ET PETIT UN / DR ; ENGELF / ; URBA IMAGES SERVER

lité, Rivalité

Ils sont brillants, prometteurs et déjà puissants. Trente-trois ans après la célèbre promotion Voltaire des Hollande, Villepin et Royal, les jeunes Senghor, diplômés de l'ENA en 2004, occupent des postes de décisions dans les grandes entreprises, les ministères et jusqu'à l'Élysée. Moins formatés que leurs aînés, ils se sont confiés à l'écrivain MATHIEU LARNAUDIE. En pensant toujours au coup d'après.

Peut-on se fâcher pour un trait d'esprit ? En cette soirée pluvieuse du 30 septembre 2006, au château du clos Vougeot, fleuron de la gastronomie bourguignonne, on fête le mariage de Sébastien Veil et Sibyle Petitjean. Mathias Vicherat est l'un des témoins choisis par les époux. Les trois jeunes gens se sont connus à l'ENA, dont ils sont sortis deux ans plus tôt. Une foule joyeuse de politiques, magistrats, entrepreneurs, hauts fonctionnaires et intellectuels se presse au banquet. À l'heure des discours, le témoin s'échauffe la voix avec quelques propos affectueux, loue le bon goût des mariés avant d'imaginer le sort de leurs futurs enfants : « S'ils n'ont pas l'ENA, ils pourront toujours vendre des karchers ! » La référence moqueuse à Nicolas Sarkozy jette un froid dans l'assistance majoritairement conservatrice, où siège en bonne place la grand-mère de Sébastien, Simone Veil. David Martinon, lieutenant sarkozyste, tente une huée. Quelques mois plus tard, après l'élection présidentielle, Sibyle et Sébastien Veil entreront ensemble à l'Élysée, comme conseillers du nouveau président...

« Rétrospectivement, la plaisanterie ne me paraît pas si mauvaise, sourit Mathias Vicherat. En tout cas, elle ne nous a pas empêchés de rester d'excellents amis. » À 35 ans, il dirige le cabinet de Bertrand Delanoë à la mairie de Paris et gère un budget annuel de 8 milliards d'euros. Son vaste bureau surplombe le parvis de l'Hôtel de Ville. De ses fenêtres, la vue est magnifique : au sud, la Seine et l'île de la Cité ; au nord, la tour Saint-Jacques. Plus spectaculaire que le cadre du lycée Voltaire – classé 137e établissement de la capitale après les derniers résultats du bac – où le jeune Mathias découvrit par hasard l'existence de l'ENA. « Des étudiants étaient venus nous présenter l'institution, raconte-t-il. Une chose chez eux m'avait frappé : ils donnaient l'impression de toujours penser à la phrase d'après. » Naissance d'une vocation. Lui-même évolue aujourd'hui avec aisance dans ce haut lieu du pouvoir qui est aussi un tremplin vers des ambitions encore plus élevées. En mai 2012, le prédécesseur de Vicherat, Nicolas Revel, a été nommé secrétaire général-adjoint de l'Élysée. Il y travaille en tandem avec un brillant esprit à qui François Hollande a confié les clés de sa politique économique : Emmanuel Macron. Lui aussi a été un condisciple de Mathias, Sibyle et Sébastien.

NEUF ANS APRÈS

Debouts, de gauche à droite : Kevin Riffault (sous-directeur des affaires financières au ministère de la culture), Fabrice Casadebaig (directeur des publics du musée du quai Branly), Marguerite Bérard-Andrieu (directrice générale adjointe du groupe BPCE), Pierre Ramain (sous-directeur au ministère du travail), Mathias Vicherat (directeur du cabinet de Bertrand Delanoë), Amélie Oudéa-Castéra (directrice marketing Axa), Sébastien Veil (directeur

SOIRÉES BIÈRES ENTRE AMIS

Au sommet de l'État, le petit jeu des cadavres exquis pourrait durer longtemps. Ces temps-ci, il est devenu difficile de circuler dans les arcanes du pouvoir sans croiser un ancien de la promotion Senghor (2002-2004). Moins de dix ans après leur sortie de l'ENA, ces trentenaires raffinés et brillants – ma grand-mère ajouterait : « beaux gosses » – ont essaimé partout où se concentrent les enjeux décisionnaires et stratégiques. Dans les ministères du gouvernement Ayrault, une vingtaine de directeurs de cabinet, de sous-directeurs et de conseillers en sont issus. Certains occupent des postes prestigieux au sein de grandes institutions comme la Mutualité

chez PAI Partners). Assis: Julien Aubert (député UMP du Vaucluse), Gaspard Gantzer (conseiller presse et communication de Laurent Fabius) et Sébastien Proto (associé gérant chez Rothschild).

française ou le musée du quai Branly. Quelques-uns officient aux Nations unies ou dans des ambassades. D'autres encore, à la direction de grandes banques et de groupes d'assurance. Leurs noms ne sont pas connus du grand public mais ils constituent ce qu'il faut bien appeler un réseau de pouvoir en formation. Une constellation de figures en pleine ascension, dont rien ne permet de penser qu'elles s'arrêteront en si bon chemin.

Bien sûr, il en va de la vocation originelle de l'ENA : former des cadres pour l'appareil d'État, et au-delà, l'élite de la nation. Certaines années ont marqué la vie de la République, telle la fameuse promo Voltaire (1980), qui a formé – entre autres – un président (François Hollande), un premier ministre (Dominique de Villepin), une candidate à la présidentielle (Ségolène Royal), des ministres (Frédérique Bredin, Renaud Donnedieu de Vabres, Michel Sapin), le PDG d'Axa (Henri de Castries), le directeur général de la Caisse des dépôts et consignations (Jean-Pierre Jouyet)... Mais avec la promo Senghor, on a rarement vu se déployer aussi vite, et à de tels niveaux, un éventail de personnalités aussi prometteuses.

La « dramaturgie collective », pour reprendre une formule citée par plusieurs d'entre eux, commence à Ventron en 2002. C'est dans cette petite station de sports d'hiver des Vosges qu'a lieu le week-end d'intégration, au cours duquel la promotion choisit son nom, et qui a tout du rite initiatique, avec ses tours de scrutin successifs s'étirant jusque tard dans la nuit, baignés de vapeurs d'alcool. De nombreuses idées sont avancées, sérieuses ou fantaisistes : « Marco Polo », « TGV Paris-Strasbourg » (le siège de l'ENA et une partie de la scolarité ont été transférés en Alsace →

AFP PHOTO / PATRICK HERTZOG ; ENA

depuis 1991), « Tirailleurs sénégalais », « Palestine »... Julien Aubert, actuel député UMP du Vaucluse, se flatte d'avoir vaillamment combattu jusqu'à quatre heures du matin pour tenter d'imposer « D'Artagnan ». Sébastien Proto (futur directeur du cabinet d'Éric Woerth puis rédacteur du projet de Nicolas Sarkozy en 2012) et Fabrice Casadebaig (directeur des publics du musée du quai Branly) défendent, eux, « Claude Érignac ». Amélie Castéra (directrice marketing d'Axa France) vote « Antigone ». Sheraz Gasri (aujourd'hui conseillère à l'ambassade de France à Tel Aviv), se rappelle avoir milité pour « Les Héritiers », en hommage au best-seller de Bourdieu. Le choix final se porte sur Léopold Sédar Senghor, poète, académicien et homme d'État sénégalais unanimement célébré – un choix à première vue consensuel, à ceci près qu'un an auparavant, ni Jacques Chirac ni Lionel Jospin, qui se partageaient alors la tête de l'État, n'avaient jugé utile de se rendre à ses obsèques. Le vote de la promo avait un ton de reproche. Le jour d'après, Emmanuel Macron lançait à un élève chinois : « Alors, qu'est-ce que tu as pensé de la démocratie ? – C'est bien, mais ça prend du temps », lui avait-il répondu.

De leur séjour à Strasbourg, les Senghor veulent se souvenir des belles choses. C'est leur côté policé. Ils évoquent les soirées entre amis, une certaine accalmie dans le rythme des enseignements ou les virées à l'Académie de la bière, un pub idéal pour refaire le monde. « La vie était agréable », se rappelle Amélie Verdier, directrice du cabinet de Bernard Cazeneuve au ministère du budget. À considérer son agenda surchargé et la montagne de parapheurs qui recouvre sa table, on devine chez elle une pointe de nostalgie. Il suffit cependant de la lancer, comme ses camarades d'antan, sur la qualité des cours à l'ENA pour déceler ce qui a forgé chez eux l'esprit de corps : un ressentiment contre « l'amateurisme de la formation » qui conduisit ces jeunes gens à une rébellion feutrée.

« 7 SUR 7 » EN FAMILLE

La scène se déroule en mars 2004, lors de « l'amphi-garnison ». Cette expression martiale désigne un rituel crucial dans la vie d'une promotion de l'ENA : à la clôture des études, chacun indique tour à tour, par ordre de classement, le corps qu'il souhaite intégrer. Cette fois-là, le major est une femme : Marguerite Bérard. Elle se lève et s'avance, tenant à la main une liasse de feuillets imprimés qu'elle remet à la direction. Le document fait une vingtaine de pages et, sous le titre « ENA : l'urgence d'une réforme », il dresse un état des lieux incendiaire des enseignements et de l'organisation de la digne institution et énumère les dysfonctionnements relevés par les étudiants au cours des années qu'ils viennent de passer entre Paris, Strasbourg et leurs stages dans l'administration. Tous les membres de la promotion l'ont signé. Le directeur de l'école, Antoine Durrleman, est livide, stupéfait ; ses assesseurs cachent mal leur embarras. Dans les hautes sphères de l'État, la moindre objection contre la marche habituelle des choses apparaît comme une licence, pour ne pas dire un affront. Des énarques, on attend qu'ils se posent en garants d'une certaine idée du service public, de la dignité qu'il incarne à la réserve qu'il impose. Qu'ils remercient l'État pour leur formation en respectant les us, coutumes et représentants de la hiérarchie républicaine. En somme, qu'ils la ferment. L'élite ne doit pas s'en prendre à l'élite. Pour l'avoir fait, la promo Senghor est restée à part dans l'histoire de l'ENA. « Nous n'étions mus par aucune aigreur, nous avions seulement un sentiment de responsabilité à l'égard de nos successeurs », raconte Fabrice Casadebaig. Ancien élève boursier venu d'un village des Pyrénées, premier de sa famille à avoir eu le bac, il est de ceux pour qui l'ENA a joué pleinement son rôle méritocratique. À côté de lui, Pierre Ramain, désormais sous-directeur au ministère du travail, acquiesce. À leurs yeux, il s'agissait pour les élèves de faire en sorte que la scolarité ne soit pas « un concours d'entrée suivi d'un concours de circonstances. »

Neuf ans plus tard, Marguerite Bérard est devenue Marguerite Bérard-Andrieu : elle a épousé entre-temps Thomas Andrieu, l'actuel directeur adjoint du cabinet de Manuel Valls, un autre Senghor. Passée elle aussi par l'Élysée sous Sarkozy, elle siège depuis 2012 à la direction générale du groupe BPCE (Banque populaire-Caisse d'épargne), dont le siège est l'un de ces grands immeubles de verre et d'acier qui ont poussé sur les deux rives de la Seine, en amont du pont d'Austerlitz. Les baies vitrées donnent sur le fleuve. Désignant les buildings qui nous font face, elle égrène des noms de banques et de grandes entreprises. À droite, le paquebot de Bercy avance son arche au-dessus des eaux. Par temps clair, on doit pouvoir distinguer les fenêtres du bureau d'Amélie Verdier.

« Je m'étais pas mal investie dans la rédaction de ce rapport », se rappelle l'ex-major de la promo Senghor, en évoquant le brûlot de 2004. Elle parle vite, clair et pense incontestablement à la phrase d'après. « À notre sortie de l'école, nous avons tous

2 H 20 EN TGV
Depuis 1981, les élèves de l'ENA partagent leur scolarité entre l'école parisienne, avenue de l'Observatoire, et celle de Strasbourg (à gauche).

reçu une lettre de Renaud Dutreil, le ministre de la fonction publique (promo Liberté-Égalité-Fraternité, 1989, comme Jean-François Copé et Nicolas Dupont-Aignan), qui nous rappelait à notre devoir de réserve. Sincèrement, ça ne nous a fait ni chaud ni froid. » Il n'y a chez elle aucune arrogance, mais une assurance bien trempée et un attachement presque atavique à l'ENA : outre son mari, ses deux parents en sont diplômés. « Je connais cette école depuis toujours, dit-elle. Il y avait une vraie culture du secteur public dans la famille. *Le Monde* traînait sur une table, on regardait "7 sur 7" le dimanche. Ce genre de choses, on ne sait pas par quel canal ça infuse ! »

En 2007, elle était dans le train qui la ramenait d'une noce en province quand elle a reçu l'appel de Raymond Soubie, alors éminence grise de Nicolas Sarkozy pour les affaires sociales. Elle n'avait pas 30 ans ; elle était parfaite pour incarner le renouvellement des générations auprès du chef de l'État. Elle est restée à l'Élysée jusqu'au remaniement de novembre 2010, puis elle a pris la tête du cabinet de Xavier Bertrand au ministère du travail. Inutile de lui poser la sempiternelle question sur la difficulté de concilier des opinions politiques contraires avec un conjoint énarque : elle répondrait à coup sûr que seul compte l'engagement au service de l'État.

Kevin Riffault a une réponse plus originale : « L'union droite-gauche, c'est une bonne tactique pour la garde alternée ! » Il regarde passer les voitures sur une grande avenue de l'Ouest parisien en fumant clope sur clope. « Il y avait peu de clivages dans la promo, explique-t-il. Au contraire même : beaucoup d'amitiés diagonales, voire de couples diagonaux. » Il dit se méfier du cliché de l'uniformité des énarques. « Il y a des gens très différents, aux choix de vie et aux degrés d'ambitions variables. » Ce passionné d'équitation, qui a fait l'École du Louvre après avoir abandonné HEC parce qu'il ne se sentait pas « la fibre entrepreneuriale », avoue pour sa part une nature « contemplative ». Il est à présent sous-directeur des affaires financières au ministère de la culture, un poste qui conjugue rigueur et légèreté. « Il faut être conscient des sacrifices que demandent certaines carrières, dit-il. Tout le monde n'est pas prêt à les faire. »

« Certains sont des blocs de volonté pure », note Jean-Baptiste Nicolas, actuel directeur des finances de la Ville de Paris. « Chez quelques-uns, une force, une dureté même étaient perceptibles », confirme Amélie Oudéa-Castéra (elle s'est mariée entre-temps avec Frédéric Oudéa, PDG de la Société générale), qui confie avoir été « un animal ultra-compétitif à l'ENA, mais pas la Palme d'or ». Elle sait de quoi elle parle. Adolescente, elle était promise à une carrière de joueuse de tennis professionnelle. Elle voyageait trente semaines par an pour disputer des tournois dans le monde entier. « Mais le tennis n'était pas ma vie. Je ne me projetais pas, raconte-t-elle. J'envisageais plutôt une carrière politique. » Pendant la campagne de 2007, alors que son amie Marguerite Bérard-Andrieu se positionnait, elle a cependant refusé de s'impliquer. Par crainte de devenir « corvéable à merci », précise-t-elle. Après quatre ans passés à la Cour des comptes, elle est entrée à la direction du groupe Axa, où elle chapeaute le marketing de la marque.

Cette détermination à toute épreuve n'a jamais quitté Sébastien Proto, major du concours d'entrée et deuxième à la sortie. Passionné de boxe thaï, aujourd'hui associé de la banque Rothschild, il a été repéré dès 2005 par les têtes chercheuses du sarkozysme. Il en fut l'une des jeunes pousses les plus en vue, successivement directeur de cabinet des ministres Éric Woerth et Valérie Pécresse. Il refuse néanmoins l'idée selon laquelle l'ENA produirait des clones-technocrates : « Vingt-quatre mois ne modèlent pas votre cerveau pour quarante ans de carrière. » Il sirote son Perrier à la paille, penché sur son verre, prend le temps de répondre aux questions tout en pensant à la phrase d'après. Il regarde l'interlocuteur par en dessous, mi-sérieux mi-amusé ; par moments, son visage s'illumine d'un sourire enjôleur. Il vient du Val-d'Oise, dans la banlieue nord de Paris. Il dit ne s'être mis au boulot qu'à partir de la classe de première – et n'a plus arrêté depuis. « Ce ne sont pas des jeunesses tout à fait normales », concède-t-il. Poussé par un prof de philosophie qui lui avait donné une brochure sur Sciences-Po, il y est entré « un peu par hasard », vite conscient de son retard sur les élèves issus des grands lycées de la capitale – ce qui l'a incité à bûcher davantage. Avec le recul, lui aussi déplore la faiblesse des enseignements à l'ENA, mais avec cet amendement : « La formation n'est pas l'objet de l'école : tout le monde est déjà ultra-diplômé. Les cours servent à renforcer une culture de la chose publique, à donner des valeurs, une manière d'aborder les sujets. » L'ironie veut que Proto ait dû, pendant son passage à Bercy, défendre la proposition – poussée par Nicolas Sarkozy – de supprimer le classement de sortie de l'ENA alors que lui-même y était opposé. « J'ai porté le projet loyalement », assure-t-il. Le Conseil d'État a finalement invalidé la proposition.

« LA VRAIE POLITIQUE, C'EST D'ÊTRE ÉLU. »

Gaspard Gantzer
(conseiller presse et communication de Laurent Fabius)

« HÉRITIERS » ET « PROVINCIAUX »

Quand on parle de l'ENA, deux clichés symétriques surgissent dans la conversation. Positif : l'école est le meilleur instrument de la méritocratie républicaine. Négatif : une machine à reproduire les élites. À considérer dans le détail les parcours des élèves, on peut conclure qu'elle n'est ni l'un ni l'autre, ou alors les deux à la fois. Si les rappeurs de Ministère A.M.E.R martelaient, dans les années 1990 : « Un gars de Sarcelles à l'ENA, j'ai pas vu ça » – spéciale dédicace à Mathias Vicherat, auteur d'un surprenant essai intitulé *Pour l'analyse textuelle du rap français* (L'Harmattan, 2001) –, la réalité donne tort à Stomy Bugsy. Il y a bien à l'ENA des banlieusards, des provinciaux, des élèves issus des classes moyennes, voire défavorisées, et qui n'étaient en tout cas pas socialement prédestinés à se retrouver là. D'autres, au contraire, évoluent en ces hauts lieux comme dans leur milieu naturel. →

↠ Ainsi de Sébastien Veil, dont on m'a vanté la facilité déconcertante et le parcours sans faute : Normale Sup, Sciences-Po et l'ENA sans jamais sembler forcer. Avec deux grands-pères énarques et une grand-mère dont une promotion (2006) porte le nom, il a évidemment conscience de compter parmi les « héritiers ». Il fut néanmoins le premier à soutenir la contestation à l'école. Comme Proto, il a rallié l'équipe de la campagne Sarkozy en 2007. Mais il n'a passé que quelques mois à l'Élysée, le temps de mettre en œuvre certaines des réformes qu'il préconisait, notamment la loi sur la représentativité des syndicats, avant de partir convaincu qu'aucune mesure importante ne serait plus prise dans ce domaine. Il ne paraît pas intéressé par la lumière. Hormis un compliment sur un camarade, il a refusé que l'on cite le moindre de ses propos, même le moins compromettant. Pour lui, le pouvoir ne semble qu'une donnée factuelle et non l'objet d'une convoitise. Les locaux du puissant fonds d'investissement qui l'a recruté après l'Élysée, PAI Partners, surplombent les arcades de la rue de Rivoli. Les fenêtres donnent sur le jardin des Tuileries. En se penchant, on peut apercevoir l'Assemblée nationale, où j'ai rendez-vous avec le seul Senghor (pour l'instant) qui a opté pour une carrière d'élu : Julien Aubert.

« Toujours à part », m'a écrit ce dernier dans un SMS. Aubert se voit volontiers comme un franc-tireur, seul contre tous, porte-parole du peuple réel au milieu d'une élite formatée. Une curieuse odeur champêtre embaume son bureau : il y a des sachets de lavande sur la table basse. Le député du Vaucluse en a fait l'emblème de son mouvement, le Rassemblement Bleu Lavande – « et si ça emmerde Marine, tant mieux ! » s'exclame-t-il. Ce jour-là, il vient de recevoir le pin's qu'il a fait fabriquer et qu'il arbore fièrement à la boutonnière : une croix de Lorraine sur fond de mont Ventoux mauve. Grand et athlétique, il cultive un verbe haut en couleur qui détonne avec le langage hyper-maîtrisé de ses congénères. Rien n'interdit cependant de penser qu'il anticipe autant qu'eux la phrase d'après, ni que son style est savamment travaillé : Aubert déploie sans complexe l'arsenal rhétorique d'une certaine droite, moins anglo-saxonne et libérale que celle de Bérard-Andrieu.

À l'ENA, ses convictions lui avaient donné le sentiment d'être toujours en position minoritaire ; il confesse avoir vécu sa scolarité comme une sorte de « guerre idéologique ». Issu de la moyenne bourgeoisie marseillaise, il dit avoir fortement ressenti l'écart social, les différences de codes qui le distinguaient de l'élite parisienne. Difficile pourtant de savoir dans quelle mesure, lui qui aurait aimé être acteur, ne revisite pas les choses a posteriori pour peaufiner son personnage. « Sous ses dehors contestataires, Senghor est une promotion conformiste, me glisse-t-il. Les plus iconoclastes ont été éliminés par le système. Les vrais rebelles ne sont pas ceux qu'on croit... » Quand Proto et Veil travaillaient auprès d'Emmanuelle Mignon, la conseillère « tradi-libérale » de Nicolas Sarkozy, Aubert faisait ses classes avec Henri Guaino dont il continue d'être proche. Qu'il soit le seul élu de la promotion ne l'étonne guère, à l'heure où la conquête d'un fief n'est plus le passage obligé pour une carrière politique : « Beaucoup de jeunes préfèrent l'argent ou d'autres formes de pouvoir, comme les cabinets, plus sécurisants que le suffrage populaire », analyse-t-il. Nous jouons ensemble au petit jeu des pronostics, cherchant parmi ses anciens condisciples ceux qui seraient susceptibles d'« y aller » un jour. « Marguerite et Sébastien sont très politiques. Mais auront-ils la foi pour aller serrer des mains sur les marchés ? » se demande-t-il. Macron ? Les portraits de lui publiés dans la presse voient en lui de la graine de président. Aubert n'en est pas sûr : « Je pense qu'il n'ira pas. Je ne le vois pas prêt à certains sacrifices. Mais s'il se lance, il sera redoutable. »

HYPERACTIF ET INJOIGNABLE

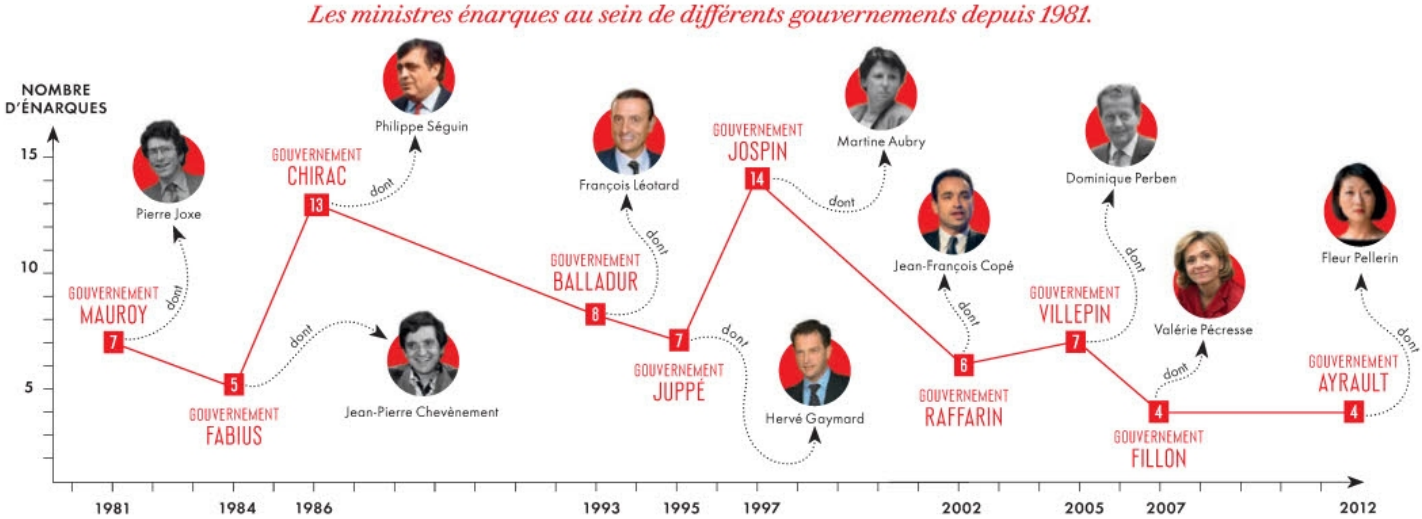
De droite comme de gauche, tous ses condisciples reconnaissent au secrétaire général adjoint de l'Élysée des qualités exceptionnelles. « Il peut tout faire, il est bon en tout », dit Kevin Riffault. « Doué d'une sorte d'empathie naturelle », ajoute Sébastien Veil. « En plus, il a énormément d'humour », renchérit Jean-Baptiste Nicolas, un autre camarade de promo au cabinet de Bertrand Delanoë. Auprès de François Hollande, Macron a la haute main sur les dossiers économiques. Originaire d'Amiens, excellent pianiste, il s'est installé à Paris pour faire ses classes préparatoires au lycée Henri-IV (comme Amélie Verdier et Sébastien Veil). Normalien,

AFP ; LEMOUTON-POOL/SIPA/SIPA/1305281243 ; ©JEAN-CLAUDE COUTAUSSE / DIVERGENCE POUR LE MONDE

CENTRE DE FORMATION

TRENTE ANS DE POUVOIR

Les ministres énarques au sein de différents gouvernements depuis 1981.

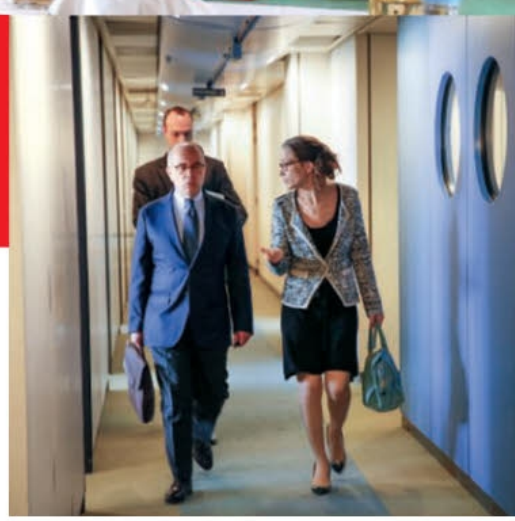


il a consacré sa maîtrise à Machiavel puis son DEA à la notion d'intérêt général avec le philosophe Étienne Balibar. Et il a assisté durant deux ans un autre penseur, Paul Ricœur, dans l'écriture de l'un de ses ouvrages. À cette époque, il trouvait le temps de collaborer à la revue *Esprit*. De l'ENA, il est sorti à l'inspection des finances, avant d'entrer plus tard chez Rothschild, où il est devenu gérant associé à 32 ans – et où il a donc précédé Sébastien Proto. Il est aussi hyperactif que sollicité et injoignable : le seul soir où il a trouvé le temps de me rappeler avant le bouclage de cet article, aux alentours de 22 heures, j'étais au théâtre.

C'est un fait : l'élection de François Hollande a favorisé l'éclosion de nombreux Senghor. « Je n'avais encore jamais voté pour le gagnant, sourit Boris Vallaud, actuel directeur du cabinet d'Arnaud Montebourg. Avec de nombreux camarades, nous attendions cette alternance. » Mathias Vicherat assure qu'avant cela, le 21 avril 2002 avait constitué un moment fondateur pour leur génération : les élèves les plus marqués à gauche n'ont pas craint d'affirmer leur engagement. Amélie Verdier, par exemple, a refusé trois propositions de cabinets sous l'ère Sarkozy, avant d'être recrutée par Jérôme Cahuzac à son arrivée à Bercy. Après la chute du ministre, elle a choisi de rester avec Bernard Cazeneuve pour assurer une forme de continuité. Dans le bureau qu'a occupé naguère Sébastien Proto, elle suit des yeux la liste de la promotion Senghor qu'elle a demandé à sa secrétaire d'imprimer. Puis elle ajuste ses lunettes et pianote à toute vitesse sur son téléphone en poursuivant la conversation. Elle s'esclaffe en découvrant un SMS du ministre, qu'elle lit à haute voix : « Oui à fond ». À quel propos, cet enthousiasme ? On ne le saura pas.

Boris Vallaud aurait voulu être torero ou cuisinier. Originaire de Pau, il se dit pourtant heureux de ce métier « ouvert sur la vie ». Après avoir passé dix ans loin des centres de pouvoir, il considère avoir acquis l'expérience de « la diversité des territoires », une formule convenue qui prend chez lui une tonalité presque poétique. Son bureau se situe juste deux étages en dessous de celui d'Amélie Verdier. De chez lui, on n'aperçoit pas la terrasse de Marguerite Bérard-Andrieu, mais les étoiles du drapeau européen scellées dans le sol de la cour Robert Schuman, au pied de l'Hôtel des ministres. Vallaud a suivi Montebourg, avec qui il travaille depuis de longues années, quand le futur ministre présidait le conseil général de Saône-et-Loire. Mais il tient à sa discrétion au point d'avoir esquivé la photo de groupe pour *Vanity Fair* : il préfère laisser la notoriété à son épouse, Najat Vallaud-Belkacem, porte-parole du gouvernement et ministre du droit des femmes... Elle a d'ailleurs confié la direction de son cabinet à un camarade de promo de son mari, Étienne Grass.

« La vraie politique, c'est d'être élu », lance Gaspard Gantzer, autrefois colocataire de Proto à Strasbourg. On les dit fâchés, il sourit, dément poliment et préfère évoquer « des divergences de vue ». Le conseille presse du Quai d'Orsay sait peser ses mots. Il a fait ses armes à la mairie de Paris, non loin de Mathias Vicherat et de Jean-Baptiste Nicolas. Quand je lui demande s'il pourrait un jour briguer un mandat, il reste évasif : « Je considère que l'on doit se présenter dans la région d'où l'on vient », dit-il. Or Gantzer est un pur Parisien : il a grandi rive gauche dans une famille de droite ; il aurait peu de chances de se faire une place dans l'une de ces circonscriptions généralement réservées aux barons. « Actuellement, la politique française n'a pas forcément besoin de gens de mon profil. Il faut que la classe politique se renouvelle. Que la représentation aille vers plus de diversité. » À 33 ans, il a tout le temps devant lui. Notamment celui de changer d'avis.



AUX PORTES DU POUVOIR

En haut, Emmanuel Macron, secrétaire général adjoint de l'Élysée, au côté de François Hollande. En bas, Amélie Verdier, qui fut la directrice de cabinet de Jérôme Cahuzac, aujourd'hui avec son successeur au ministère du budget, Bernard Cazeneuve.

Je prendrais volontiers le pari que Julien Aubert ne restera pas longtemps le seul de la bande à porter une écharpe tricolore, même si la plupart des autres éludent la question. Tous savent mettre en réserve leurs ambitions. « Le temps est la matière première de la politique », a dit un jour leur aîné de la promotion Voltaire, un certain François Hollande. Les Senghor semblent avoir intériorisé cette leçon et la prudence d'expression qui va avec. Ils n'ignorent pas que les mots sont l'autre ingrédient du pouvoir. Plus que leurs trajectoires ou leurs opinions, leur discours est éminemment politique : penser à la phrase d'après, c'est aussi être capable de jauger les effets de celle qu'on est en train de prononcer. Tous acceptent d'évoquer leurs estimes mutuelles, leurs amitiés et le charme que procure le statut d'énarque. Mais ils prennent grand soin de ne laisser filtrer aucun signe de rivalité. Ce qui les lie est une subtile dialectique entre solidarité et compétition : leurs intérêts sont à la fois communs et concurrents. À la fin des entretiens, tous m'ont demandé : « Et sinon, vous avez vu qui ? », avec la curiosité teintée de calcul de ceux qui se respectent et se surveillent du coin de l'œil. « On sait que nous sommes tous susceptibles de nous recroiser un jour », s'amuse Sébastien Proto. Gaspard Gantzer tient même à tempérer les succès de la promotion : « Nous ou d'autres... Quoi de plus interchangeable qu'un énarque ? » « Et puis, n'exagérons rien, conclut Boris Vallaud. J'ai 38 ans. À cet âge, Napoléon était déjà empereur ! » Mais c'était une autre époque : l'ENA n'existait pas. □

LE CRU ÉTAIT *presque* PARFAIT

Pétrus, romanée-conti, château latour... Pendant près de dix ans, Rudy Kurniawan a écoulé des centaines de bouteilles d'exception aux États-Unis. Mais ses grands vins étaient des faux. Démasqué par un vigneron de Bourgogne puis arrêté par le FBI en mars 2012, le faussaire est désormais en prison. À quelques jours de l'ouverture de son procès à New York, KARIM LEBHOUR et OLIVIER BOUCHARA racontent comment un néophyte a dupé les collectionneurs et les œnologues les plus avertis.

FLACONS AUTHENTIQUES
Ici, un millésime 1987 du Domaine Ponsot, un grand cru de Bourgogne. C'était l'une des bouteilles préférées de Rudy Kurniawan. À ceci près que ce dernier les « fabriquait » dans sa cuisine en mélangeant différents vins.

PHOTOGRAPHIE **MATTHIEU RAFFARD**

Le juge bute sur le nom d'un roi biblique : Jéroboam. Il détache chaque syllabe puis se tourne vers le procureur. « Il s'agit d'une très grosse bouteille, je crois qu'elle contient 4,5 litres. » Assis sur le banc des accusés, Rudy Kurniawan ne cille pas. Il pourrait leur expliquer qu'ils confondent avec le réhoboam et que le jéroboam contient trois litres. Mais sans doute ne souhaite-t-il pas aggraver son cas. C'est sa dernière audience préliminaire devant le tribunal fédéral de New York et, après un an passé au centre de détention de Brooklyn, il se contente de baisser la tête. Pas un mot, pas un regard vers la salle. Pas même un sourire quand le procureur rappelle qu'il fut « le négociant de vins rares le plus en vue du marché ».

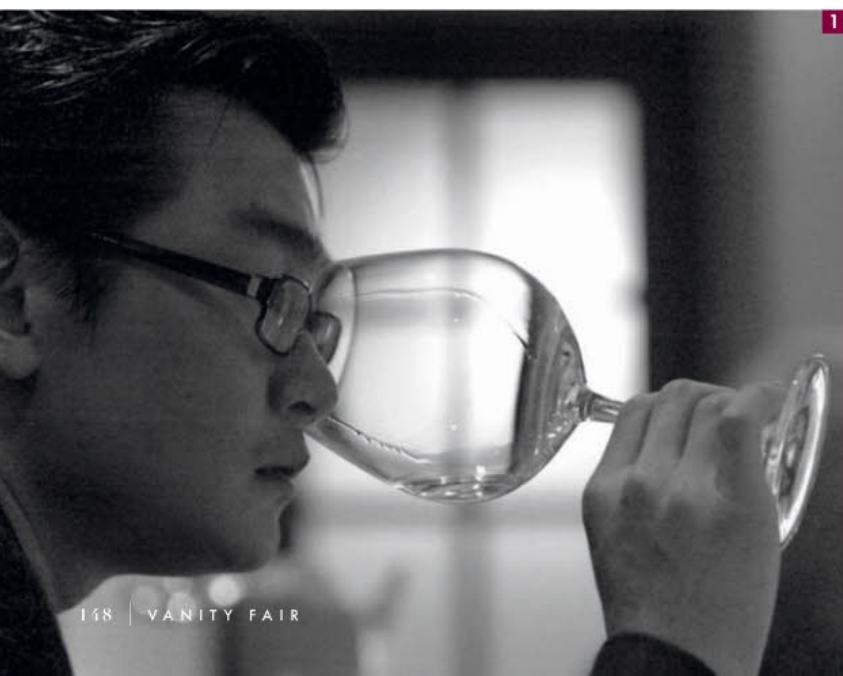
À 37 ans, Rudy Kurniawan est accusé d'avoir monté une incroyable escroquerie dont les grands propriétaires de Bourgogne et du Bordelais peinent encore à se remettre. Durant près d'une décennie, ce jeune homme aux allures d'étudiant sage a vendu des centaines de bouteilles qui n'avaient d'exceptionnel que le nom et le millésime : pétrus, romanée-conti, château latour, etc. Les meilleurs œnologues le tenaient pour un expert ; les passionnés pour un pair. Lors d'une vente organisée à New York en 2006, ses flacons ont rapporté près de 20 millions d'euros, un record. Personne ne doutait de sa probité, hormis un vigneron têtu et un groupe d'agents du FBI. Le matin du 8 mars 2012, ces derniers ont débarqué par surprise dans sa villa d'Arcadia, une banlieue résidentielle de Los Angeles. Ils y ont découvert des rangées de bouteilles vides, une imprimante laser, des milliers de fausses étiquettes, de la cire à cacheter et des sacs plastiques remplis de bouchons de liège. Au milieu de ce laboratoire figurait aussi une série de fiches recettes d'un genre particulier. Il y était question, entre autres, de l'art d'obtenir un pomerol des années 1940 en mélangeant des vins californiens relativement récents.

« Cette perquisition était illégale », fulmine aujourd'hui Michael Proctor, le conseil de Rudy Kurniawan. Devant la cour, l'avocat tente de soulever un vice de procédure en ergotant sur la validité du mandat des enquêteurs. Il assure que ceux-ci n'avaient pas le droit de fouiller le domicile et souligne que son client était « en pyjama » à leur arrivée. Le juge n'est pas convaincu. Le procès aura bien lieu, à partir du 9 septembre, à Manhattan. L'accusé encourt une peine de quarante ans de prison et une amende de 500 000 dollars. Le gotha du vignoble bourguignon est attendu à la barre : Aubert de Villaine (cogérant de la Romanée-Conti) et Christophe Roumier (héritier du domaine Georges Roumier) se sont engagés à témoigner par vidéo, au cas où le début des vendanges les empêcherait de venir à New York. Laurent Ponsot fera le déplacement. Le cogérant du domaine Ponsot n'imagine par rater une audience. « J'ai collaboré pendant des années avec le FBI pour coincer Rudy Kurniawan », nous dit-il en marchant dans ses caves. Cette histoire est aussi la sienne. Il ne se sépare jamais d'une pochette bleue, sur laquelle il a inscrit au stylo-bille « faussaires ». Sans son intervention, l'affaire n'aurait sans doute jamais éclaté.

I. L'ASCENSION DE « MISTER CONTI »

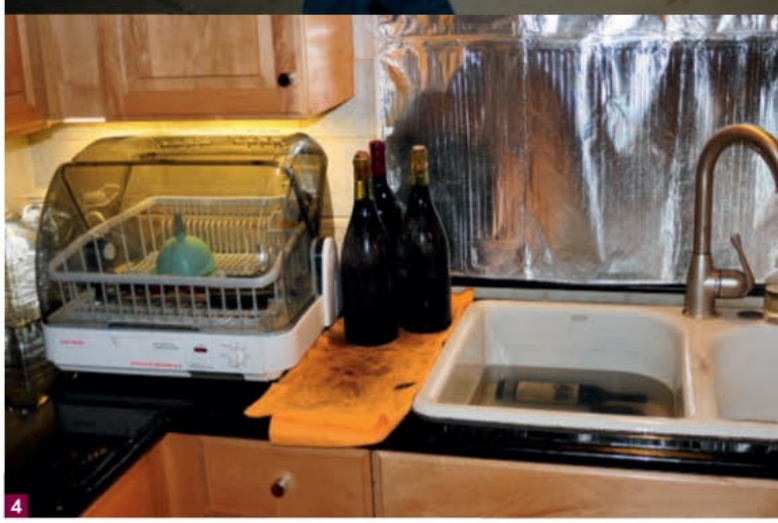
L'apparition de Rudy Kurniawan à la table des collectionneurs américains remonte au début des années 2000. À l'époque, peu d'entre eux s'étonnent de voir débarquer un jeune Asiatique sans pedigree œnologique. Il porte des costumes Hermès sur mesure, une montre Patek Philippe et des bottines en crocodile : *so what ?* Même flanqué d'un caniche blanc baptisé Chloé, il ne détonne guère parmi la nouvelle clientèle d'aficionados. Aux États-Unis, les critiques Robert Parker et Allen Meadows ont transformé les grands bourgognes en objets de luxe : la quête des bouteilles rares est devenue le dernier jeu à la mode chez les millionnaires du web et de l'immobilier. Ils écument les salles de ventes comme des entomologistes en manque, parlent fort et diffusent des photos de leurs trophées sur Internet sitôt les enchères terminées.

Dès 2001, Rudy Kurniawan se fait néanmoins remarquer par son comportement d'acheteur compulsif. On le voit sans cesse chez l'un des principaux détaillants de Los Angeles, où il se lie d'amitié avec un vendeur dénommé Paul Wasserman. Un Américain de 40 ans à la mise avenante, dont le parcours intéressera plus tard le FBI. Il a grandi à Bouilland, un village proche de Dijon. Sa mère, Rebecca, surnommée Becky, fut l'une des premières importatrices de bourgognes aux États-Unis dans les années 1970. C'est souvent Paul qui conseille Rudy, lequel n'hésite pas à dépenser des



L'ESCROC ET SON LABO
(1) L'une des rares images de Rudy Kurniawan, prise lors d'une dégustation à Los Angeles en 2005. (2,3,4) Photos de la perquisition du 8 mars 2012 à Arcadia. Le FBI découvre le matériel du faussaire et des bouteilles de vin tout juste remplies.

THE LOS ANGELES TIMES ; GARY FRIEDMAN / LOS ANGELES TIMES ; ARCHIVES DE LAURENT PONSOT



LE FBI A RETROUVÉ DES NOTES DÉTAILLANT

COMMENT OBTENIR UN VIEUX POMEROL

EN MÉLANGEANT DES VINS CALIFORNIENS.

centaines de dollars pour des merlots californiens. Lors d'une vente à Paso Robles, une ville située à mi-chemin entre Los Angeles et San Francisco, le gamin produit d'ailleurs un certain effet en gardant son paddle levé tout au long de l'enchère. Certains assurent alors qu'il débourse près d'un million de dollars par mois. « Le truc de Rudy, c'était : "Je ne baisse pas les bras tant que je n'ai pas la bouteille" », raconte aujourd'hui Paul Wasserman, de passage à Paris, lors d'un déjeuner au café de la Paix dont il vante « l'exceptionnelle carte de rosés ». « Dans le petit monde des grands crus, ce type est vite devenu une légende, se souvient-il. Tout le monde voulait le connaître. »

Rudy Kurniawan prend pourtant un malin plaisir à brouiller les pistes. Il se présente comme un Indonésien – pardon, un Chinois d'Indonésie. Ses parents possèdent des champs de pétrole. Ou plutôt une licence de bières pour l'Asie du Sud-Est. Heineken. À moins que ce ne soit Guinness. Mais il ne peut pas en dévoiler davantage, parce qu'il doit les protéger. Contre quel danger ? Il ne peut le révéler. Il assure toutefois que sa famille lui donne un million de dollars par mois. Parfois deux. D'ailleurs, il précise que Kurniawan est un nom d'emprunt mais il reste muet sur sa véritable identité. Il s'est installé en Californie pour suivre des études à l'université. Ou entreprendre une carrière de golfeur, ça dépend. Certes, il lui arrive de sortir au bras d'une jolie blonde à l'allure d'hôtesse, à ceci près que c'est rarement la même. Il n'est pas marié. On le croit homosexuel et il s'en fiche. Lorsqu'une journaliste du *Los Angeles Times* finit par l'interroger sur sa passion du vin, il dit avoir eu la révélation en goûtant un cabernet de Napa Valley avec son père, quelques années plus tôt : « C'était un opus one 1995 que nous avions découvert dans un restaurant de San Francisco », précise-t-il. Mais il ne se souvient plus du nom de l'établissement.

En revanche, il se montre d'une précision irréprochable sur les qualités comparées des grandes appellations. Il multiplie les achats, prend des notes, mémorise tout. Paul Wasserman passe des heures à lui expliquer les subtilités de chaque vin. C'est son professeur particulier en crus millésimés. Il éduque son palais, en lui apprenant à oublier la note d'acidité qui gêne d'ordinaire les néophytes. L'élève se révèle très doué. Après le pétillement des vins italiens, il apprivoise le caractère du pinot gris allemand. Puis le raffinement du haut-médoc. Avant d'arriver au bourgogne : le graal des collectionneurs. Ceux-ci soutiennent qu'il faut des décennies pour déceler les particularités de ce terroir, où deux plants de vignes voisins peuvent donner deux jus différents. Ils assurent aussi que personne ne peut tricher avec ces vins, car chacun provient d'un seul cépage – du chardonnay pour le blanc et du pinot noir pour le rouge – et non d'un savant assemblage comme le bordeaux.

Rudy Kurniawan va cependant troubler leurs certitudes. À peine trois ans après ses premières leçons, il peut disserter sans fin des anfractuosités de la côte de Nuits, cette bande de terre longue de 20 kilomètres et large de 800 mètres, qui s'étend sur seize communes au sud de Dijon. Un « champ de mines », selon l'expression de Robert Parker. Pendant les dégustations en double aveugle, au cours desquelles il faut deviner l'appellation et le millésime, Rudy reconnaît à coup sûr les nectars les plus nobles comme la romanée-conti, →

INSPECTEUR PONSOT
À droite, le vigneron Laurent Ponsot dans sa cave en juin. Au côté du FBI, ce producteur de grands crus a éventé la supercherie. Ci-contre, le dossier sur l'affaire dont il ne se sépare jamais.

→ le gevrey-chambertin ou le chambolle-musigny. « J'ai vu peu de gens apprendre le bourgogne aussi rapidement que Rudy », dira le critique Allen Meadows. Paul Wasserman confirme : « C'était un garçon extrêmement doué. Il avait une conscience aiguë de l'ensemble du vin et parvenait à ressentir des choses peu accessibles aux autres. »

En 2004, Kurniawan fait la connaissance d'un jeune commissaire-priseur aux manières moins compassées que ses confrères : John Kapon, 32 ans, ancien producteur de hip-hop connu pour son goût de la fête et ses comparaisons douteuses entre le bon vin et la cocaïne. Il dirige alors la maison d'enchères familiale, Acker Merrall & Condit. Entre les deux hommes, c'est l'entente immédiate. On les croise souvent au Cru, un restaurant étoilé de New York doté d'une carte de 150 000 vins, où ils trinquent jusqu'au bout de la nuit. John introduit Rudy auprès d'un club de dégustateurs baptisé du nom du film de Sidney Lumet : *Twelve Angry Men* (*Douze hommes en colère*). Une furieuse bande d'accros aux grands crus, dont l'activité principale consiste à siffler des bouteilles hors de prix pour frimer ensuite sur les blogs et les forums spécialisés. Chaque membre a un pseudonyme : Big Boy, The Punisher, etc. Rudy, qui apporte à ses acolytes anonymes les plus beaux flacons, est gratifié de deux surnoms, Docteur Conti et Mister 47, inspirés de son breuvage préféré, le romanée-conti 1947. Un millésime aussi rare que mythique, dont la version magnum peut coûter plus de 50 000 dollars. Au contact de ses nouveaux amis, le jeune homme semble oublier sa timidité. En octobre 2004, après quatre jours consacrés à la dégustation de vieux pétrus, il se lance à son tour sur le site Internet de Parker. Le texte est intitulé : « Le week-end où j'ai tenté de tuer Kapon avec des vins de légende. »

II. LA TRAQUE DU FBI ET D'UN VIGNERON

Dans son bureau mansardé de Morey-Saint-Denis, un village de la côte de Nuits, Laurent Ponsot se souvient de son premier échange de mails au sujet de Rudy Kurniawan. C'était en avril 2008, il conversait avec un ami avocat établi à Manhattan, Doug Barzelay.

« Quand ta famille a-t-elle produit les premiers clos saint-denis ?

– Pourquoi tu me poses la question ?

– Une maison d'enchères propose ici un lot de bouteilles allant de 1945 à 1971.

– Impossible ! Nous avons commencé en 1982 ! »

Le jour même, il contactait le responsable de la vente pour le prier de retirer ses bouteilles. Les dates ne collaient pas. C'était forcément une supercherie. Au bout du fil, un certain John Kapon lui répondit de ne pas s'inquiéter : les flacons avaient été certifiés par des experts. Ponsot manqua de s'étrangler. Il prit le premier avion pour New York et pénétra, à peine vingt-quatre heures plus tard, dans le restaurant où se tenait la vente aux enchères. Murmures dans l'assemblée. Le commissaire-priseur avait été informé de l'identité de l'invité surprise, reconnaissable à ses cheveux longs et à sa démarche altière. Au moment de passer aux clos saint-denis, il annonça le retrait du lot : « En accord avec le propriétaire », précisa-t-il sous les lazzis. « C'était surréaliste, se souvient Laurent Ponsot. Sur les tables, il y avait une centaine de fausses bouteilles. Et pas seulement de mon domaine. Il fallait que je comprenne qui avait pu fabriquer tous ces flacons. »

Même s'il a récemment coupé ses cheveux, Laurent Ponsot n'est pas un vigneron comme les autres. Dans un monde où le laconisme le dispute au conservatisme, il arpente les chemins vicinaux en costume prince-de-galles, parcourt les routes en Lexus blanche immaculée et ne rate jamais l'occasion de plaisanter : « Vous connaissez le FBI ? Cela veut dire "fausses bouteilles investigations" et voici leur antenne en Bourgogne », s'amuse-t-il en ouvrant la porte de son domaine, mondialement réputé pour ses douze grands crus, dont la célèbre cuvée vieilles vignes du Clos de la Roche. Au bar du village, les habitués trouvent que Ponsot a « pris un peu la grosse tête avec cette affaire et tous ces journalistes américains qui viennent l'interviewer. » Mais les mêmes s'empressent de rappeler qu'il n'a pas eu une jeunesse facile. Son père, Jean-Marie, ne voulait pas de lui dans l'exploitation familiale. Après avoir tenté sa chance chez les hippies – « J'avais commencé le chemin de Katmandou mais je me suis arrêté à Rome parce que j'avais rencontré une fille » – puis comme agent de voyages en banlieue parisienne, il a fini par trouver sa place ici. « J'en ai bavé, il fallait que je prouve dix fois plus que les autres », confie-t-il en évoquant pudiquement les regards des voisins sur son épouse asiatique et leurs deux enfants. Ses phrases restent parfois en suspens, sa peau semble couturée de fines cicatrices. On devine aussi qu'il a gardé de ces années l'habitude, et peut-être le goût, de marcher seul contre le vent.

Ce jour d'avril 2008, il fond sur John Kapon dès la fin des enchères pour lui demander des explications. Il veut être présenté sans attendre au propriétaire des bouteilles. L'autre bredouille, élude, finit par proposer un déjeuner. Rendez-vous est pris dès le →

MATTHIEU RAFFARD

« RUDY KURNIAWAN S'ÉTAIT MOQUÉ DE MOI. MAIS JE NE L'AI PLUS LÂCHÉ. »

Laurent Ponsot
(cogérant du domaine Ponsot)

1

lendemain chez Jean-Georges, un trois-étoiles tenu par un chef alsacien et réputé pour sa vue sur Central Park. Laurent Ponsot est accompagné de l'avocat Doug Barzelay. John Kapon arrive au côté de Rudy Kurniawan. C'est la première fois que le vigneron rencontre le jeune faussaire. Tout juste sait-il qu'il s'agit d'un riche Indonésien. Ce dernier n'a jamais éveillé la curiosité des producteurs. Chez les collectionneurs, il s'est toujours présenté comme acheteur, jamais comme vendeur. Bien sûr, ses compagnons de dégustations avaient remarqué sa manie de récupérer les flacons vides à la fin des agapes. Il expliquait que c'était pour son musée personnel à Los Angeles ; personne n'y trouvait rien à redire.

Le repas n'est pas désagréable. Après les amabilités d'usage, Ponsot demande à Rudy par quel miracle il a dégoté cette série de clos-saint-denis. L'autre affecte un air blasé. « Vous savez, répond-il, j'achète tellement de vins que je ne peux pas me souvenir de tout. » Ponsot insiste. Il fait remarquer que ce millésime est – par définition – introuvable : aucun connaisseur ne pourrait l'ignorer. Le jeune homme en convient. Au dessert, il promet de chercher le nom du vendeur dans ses registres, dès son retour en Californie. « J'étais partagé, se rappelle Ponsot. Je l'ai regardé et je me suis demandé au fond de moi : ce garçon est-il une simple victime ? Ou le principal coupable ? Je n'avais pas la réponse. »

Les semaines suivantes, il interroge ses amis à Singapour et à Taïwan, où réside une bonne partie de la diaspora indonésienne. Ponsot a des connexions dans la région. Des politiques. Des hommes d'affaires. Quand il voyage en Asie, les passionnés de bourgogne lui réservent un accueil digne d'une rockstar : on le paie pour animer des dégustations, on lui demande de signer les étiquettes des bouteilles à la fin des repas, lui-même se flatte de recevoir « deux ou trois demandes en mariage » à chaque voyage. Si la famille de Rudy est si puissante, il le saura vite. Or ses interlocuteurs se montrent circonspects. Kurniawan ? Des champions de badminton, oui. Mais des brasseurs ou des propriétaires de puits de pétrole, non, ça ne leur dit rien.

Le doute commence à s'instiller. De retour à Morey-Saint-Denis, Laurent Ponsot décide de mener sa propre enquête. Il se replonge dans l'œnothèque familiale et étudie les détails de chaque millésime. Le sujet se révèle plus complexe qu'il n'y paraît. D'une année à l'autre, des éléments comme l'encre ou le papier de l'étiquette pouvaient changer. Parce que l'un des fournisseurs avait fait faillite. Ou parce que l'embouteillage ne relevait pas de la science exacte : Ponsot se souvient d'avoir participé au collage des étiquettes quand il était jeune et « elles n'étaient pas toujours très droites ». Même les collectionneurs avertis ne discernent pas systématiquement le faux du vrai : quand le premier verre pique la gorge, ils préfèrent mettre cette déception sur le compte de la malchance. Ou d'une mauvaise conservation. Il y a toujours une part de risque avec ces vieux flacons.

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

Après des semaines passées dans les archives, Laurent Ponsot acquiert toutefois la conviction de pouvoir repérer une fausse bouteille « quasiment à coup sûr ». Il précise : « Je dis "quasiment" parce qu'il reste toujours une marge d'erreur. » En juin 2008, Rudy ne lui a toujours pas transmis l'identité des vendeurs. Il le relance par e-mail. Poliment, sans le brusquer. La réponse ne tarde pas : « J'ai retrouvé le nom que vous cherchiez. Je vous le donnerai lors de votre prochain passage à Los Angeles. » Heureux hasard, Ponsot doit justement se rendre en Californie. Ils conviennent de dîner dans un restaurant italien. Le soir venu, il pressent que le moment est important. C'est peut-être leur dernière rencontre. Pendant le repas, il tente de photographier subrepticement son invité, en faisant mine de régler son téléphone sur la nappe. Mais à cet instant précis, Rudy amorce un mouvement. Sur le cliché, un verre posé au premier plan dissimule son visage. Rudy lui livre le nom du prétendu vendeur, un certain Pak Hendra en Indonésie, ainsi que ses deux numéros. Ponsot les compose dès le lendemain : le premier aboutit sur un fax, le second sur le standard d'une compagnie aérienne à Djakarta. Quant au nom de Pak Hendra, il apprendra plus tard qu'il est aussi commun que Dupont ou Martin en France. « Rudy Kurniawan s'était moqué de moi, reconnaît-il aujourd'hui. Mais je ne l'ai plus lâché. »

En janvier 2010, un coup de téléphone va lui remonter le moral. Au bout du fil, l'agent James P. Wynne, section investigation du FBI. Il veut l'interroger sur un jeune Chinois nommé Zheng Wang Huang, alias Rudy Kurniawan, entré aux États-Unis avec un visa étudiant en 1998, et en situation irrégulière depuis 2003. Il le soupçonne d'avoir écoulé, sous couvert d'anonymat, des centaines de faux millésimes lors de diverses enchères organisées par Acker Merrall & Condit. 4 700 euros pour un château margaux de 1900, 23 000 euros pour un pétrus 1947 ou encore 37 500 euros pour un jéroboam de romanée-conti 1962. Au total, la fraude porterait sur plusieurs millions d'euros. Ponsot voit les pièces du puzzle s'assembler comme par magie. Il comprend aussi que les agents américains manquent de preuves et de témoins. « Je leur ai tout de suite proposé mon aide. »

2

ADJUGÉS, TROMPÉS

(1) John Kapon, commissaire-priseur et dirigeant de la maison Acker Merrall & Condit, a écoulé des centaines de fausses bouteilles de Rudy Kurniawan. (2) Lot de fausses bouteilles retiré de la vente d'avril 2008 après l'intervention de Laurent Ponsot.

REUTERS / MARK DYE ; MATTHIEU RAFFARD

De l'histoire des appellations aux particularités des grands crus, il explique le moindre détail, la plus infime évolution. Il organise même un stage de trois jours en Bourgogne pour montrer les caves et les techniques d'embouteillages, au domaine Ponsot comme chez certains confrères prestigieux dont il préfère taire le nom. « Je leur ai donné mes documents, dit-il. En revanche, je n'ai pas pu leur offrir un seul verre. » Pourquoi ? « C'est la règle : si on apprenait au procès qu'ils ont bu chez moi, toute la procédure pourrait être annulée. » On lui demande comment il a réagi en découvrant l'arrestation de Kurniawan. Il esquisse un sourire : « Je me doutais que cela arriverait, mais j'ai été soulagé. »

III. IN VINO DUBITAS

Des questions restent en suspens : comment un néophyte a-t-il pu fabriquer ces faux grands crus avec autant de précision ? Qui lui a appris à mélanger deux pétrus 1980 et 1985 pour obtenir un magnum de 1983 hors de prix ? Laurent Ponsot a son idée. Sans donner de noms, il assure que Kurniawan a bénéficié de l'aide de deux complices. Paul Wasserman et John Kapon ? On pose la question au premier. Il répond tranquillement : « Oui, j'ai bien connu Rudy. Il avait même promis de m'aider à monter une affaire, mais je n'ai jamais vu l'argent. Quand j'ai découvert son histoire dans les journaux, je n'en suis pas revenu. Comment pouvais-je imaginer sa double activité ? Je ne suis jamais entré dans sa villa d'Arcadia. » John Kapon, de son côté, tente de prendre ses distances avec son ancien associé : « Je coopère avec la justice, il m'est difficile d'en dire plus », nous a-t-il déclaré, avant d'ajouter sur un ton embarrassé : « Nos procédures de contrôles ont quand même été améliorées, pour éviter qu'une telle affaire se reproduise. » Tout juste admet-il que les acheteurs sont désormais plus vigilants sur la provenance des vins.

Dernière interrogation, peut-être la plus gênante : le monde du vin veut-il vraiment connaître la vérité sur Kurniawan ? Selon l'écrivain Benjamin Wallace, auteur de l'ouvrage de référence sur les faux (*The Billionaire's Vinegar,* éditions Crown), la réponse ne tombe pas sous le sens : les collectionneurs aiment dépenser des fortunes, et non poser des questions, explique-t-il en substance dans le *New York Magazine*. Les maisons d'enchères craignent de voir ce business disparaître, à cause des demandes de remboursement. Et la majorité des vignerons refusent de prononcer le mot contrefaçon, de crainte de salir leur réputation. À ces raisons s'ajoute une considération pécuniaire : même s'ils n'osent pas le dire, les propriétaires ont profité de l'effet Kurniawan. Ce dernier a acheté tant de bouteilles qu'il a changé les prix du marché en alimentant la spéculation. Par exemple, comme l'affirme Paul Wasserman, un vieux chambertin du domaine Armand-Rousseau valait 200 euros en 2000 : il ne se négocie pas à moins de 4 000 euros aujourd'hui. « Je sais que certains vignerons ont été gênés par mon combat, soupire Ponsot. Mais c'était la seule manière d'éviter la diffusion du soupçon sur toutes les appellations. »

Sur le pas de la porte, le correspondant bourguignon du FBI confie qu'il travaille sur un scénario consacré à cette histoire. Il aurait des contacts à Hollywood. « Johnny Depp veut jouer mon rôle », glisse-t-il sans déplaisir. Johnny Depp ? « Oui, mais j'ai fait savoir que c'était une mauvaise idée. » Pourquoi ? « Il est trop petit. » Aux dernières nouvelles, le casting se poursuit. □

NORMAN JEAN ROY / TRUNK ARCHIVES / PHOTOSENSO ; DESSIN PAOLA PAÉS

COUP DE CHAPEAU

ROONEY ET KATE MARA

Charmantes revêches

Rooney, à voir dans *Les Amants du Texas* de David Lowery, dès le 18 septembre, et Kate, à découvrir dans la série « House of cards » à partir du 29 août sur Canal +.

Avec leur beauté anguleuse et leurs choix exigeants, les sœurs Rooney et Kate Mara occupent les écrans de la rentrée : la première en hors-la-loi repentie dans le néo-western *Les Amants du Texas,* la seconde en journaliste ambitieuse dans la série de **David Fincher**, « House of Cards ». Parce qu'elle a été moins exposée, on jurerait que Kate est la cadette. Mais à 30 ans, deux de plus que sa sœur, elle a déjà derrière elle deux décennies d'un parcours fait de petits rôles, comme celui de la fille de **Heath Ledger** dans *Brokeback Mountain*. Rooney a connu au contraire une ascension fulgurante. Peu après avoir rejoint Kate à Hollywood, elle décrochait une nomination aux Oscars et une réputation de Greta Garbo moderne pas toujours avenante. Le réalisateur David Fincher, lui aussi connu pour ne pas verser dans le mielleux, leur a logiquement succombé. Mais les affinités électives ne font pas tout. Pendant le tournage de *Millenium*, Rooney soufflait discrètement à l'oreille de Fincher le nom de Kate pour sa série à venir. Sans doute souhaitait-elle épargner à sa sœur les deux éprouvants mois d'auditions subis de son côté pour décrocher le rôle de Lisbeth Salander. Une endurance héritée de ses ascendants sportifs ? Leurs deux arrière-grands-pères ont chacun fondé des équipes mythiques de football américain. Les sœurs échappaient à l'enfer du dimanche (jour de match) en se réfugiant devant *Autant en emporte le vent* avec leur mère. De là vient peut-être le feu qui crépite au-dessus de leurs pommettes de porcelaine. On attend impatiemment le film qui fera se croiser ces deux regards. — CLÉLIA COHEN

Blumenfeld *clairs de femmes*

Sa célèbre photo *L'Œil de biche* a été imitée mille fois. Artiste surréaliste puis photographe légendaire, Erwin Blumenfeld a connu un destin hors norme. À la veille d'une exposition-rétrospective cet automne au Jeu de paume, RISTEARD KEATING retrace un parcours dont les femmes ont maintes fois changé le cours de façon spectaculaire.

THE ESTATE OF ERWIN BLUMENFELD

RÊVE DE BLANC
À gauche, photo pour la couverture du *Vogue* américain de juin 1949. À droite, publicité pour les cigarettes Chesterfield, 1956.

THE ESTATE OF ERWIN BLUMENFELD

Lorsqu'en 1938, un maître de la photographie, découvrant une série d'images dans le magazine d'avant-garde *Verve,* se réjouit d'avoir enfin trouvé « quelqu'un qui n'est en aucun cas influencé par le travail des autres », cela renseigne immédiatement sur l'importance de la trouvaille. À l'époque, Cecil Beaton parle d'Erwin Blumenfeld, un photographe allemand qui ne s'était guère fait remarquer jusque-là. Un homme dont la trajectoire a été systématiquement bouleversée par les femmes – objet de fascination, épouse, partenaire professionnelle, maîtresse, dernier amour... elles vont jalonner son parcours en ménageant, à chaque fois, un tournant décisif.

Blumenfeld a créé des images qui furent et demeurent des icônes, au point que Marlene Dietrich fait appel à lui pour redonner du lustre à sa popularité déclinante, lorsque sa carrière connaît un passage discret. Il immortalise Audrey Hepburn au seuil de sa gloire. Il photographie Grace Kelly avant son mariage avec le prince Rainier. Qui aurait pu prédire, à sa naissance à Berlin en 1897, que deux guerres et des décennies plus tard, son approche révolutionnaire changerait l'histoire de la photo ? En 1938, avec l'aide de Cecil Beaton, il se lance dans une carrière qui le voit réinventer la série de mode et devenir le photographe le mieux payé de son époque – l'équivalent d'un Mario Testino aujourd'hui –, shootant plus de couvertures de *Vogue* que n'importe qui avant et après lui. La plus célèbre de ses photos, *L'Œil de biche* (1949), est l'exemple le plus frappant de sa capacité à innover. Elle reste la référence ultime en matière de beauté – la dernière campagne de publicité Chanel pour le Rouge Allure y fait d'ailleurs explicitement allusion. Un nombre incalculable des images de Blumenfeld a influencé ses successeurs ou été réinterprété par les plus grands photographes contemporains. Jean-Baptiste Mondino s'est officiellement inspiré de ses visuels pour la campagne Dior. C'est son intérêt pour Guy Bourdin qui l'a conduit au travail d'Erwin Blumenfeld : « Je suis tombé par hasard sur une de ses photos et quand j'ai finalement découvert l'ensemble de son œuvre, je trouvais incroyable qu'on puisse être tellement en avance sur son époque et l'être encore aujourd'hui. Sa photographie n'est pas classique mais futuriste. Les couleurs, le graphisme, la liberté, l'élégance... Il est sous-évalué et beaucoup reste à découvrir. Je suis, et serai toujours, inspiré par son travail. Il donne le courage de continuer et de prendre davantage de risques. Un véritable artiste. » Mario Testino, quant à lui, confie : « Blumenfeld m'a ouvert les yeux sur le fait qu'une photo n'est pas qu'un document, c'est l'expression d'un fantasme, d'un rêve, d'une idée. »

« Mon père avait besoin d'être admiré par d'autres femmes. »

Yorick Blumenfeld

Ses photos en couleur des années 1940 et 1950 ont façonné leur époque. Blumenfeld était un révolutionnaire qui ne se contentait pas de jouer avec les règles : il les brisait. Ses incessantes expérimentations avec le temps d'exposition et les filtres, ses coupés-collés de négatifs (un souvenir de sa passion pour le collage), son utilisation →

YORICK BLUMENFELD

FRUITS DÉFENDUS
Ci-contre, *Vogue* États-Unis, juin 1951. Page de gauche, deux portraits de famille : Erwin, Yorick, Lena, Lisette et Henry Blumenfeld en 1944 ; Kathleen Levy-Barnett, maîtresse du père Erwin puis épouse du fils Henry.

ERWIN BLUMENFELD / CONDÉ NAST ARCHIVES

ERWIN BLUMENFELD / CONDÉ NAST ARCHIVES.

→» des ombres et des vues de profil – préfiguration artisanale de Photoshop – produisent des images totalement inédites. Rien de tout cela n'aurait été possible sans les femmes, les célèbres et les anonymes : de Lena, l'épouse, à Kathleen, qui fera éclore sa carrière et s'immiscera dans la famille, jusqu'à Marina, l'ange de la chute, la muse du déclin.

LENA CITROEN, L'ENDURANTE

Blumenfeld s'installe aux Pays-Bas en 1923. Il a épousé Lena Citroen, une cousine néerlandaise de son meilleur ami, le jour de ses 25 ans. Ils avaient abondamment correspondu avant de se marier, partageaient de nombreux centres d'intérêt et une véritable complicité intellectuelle. Mais avec la naissance d'un premier enfant, Lisette, il est contraint d'abandonner sa passion pour le collage, l'écriture, la peinture et la photo pour se consacrer à des activités plus lucratives. Fort d'une petite expérience dans le commerce, il se lance dans la maroquinerie et baptise son magasin Fox Leather Company en l'honneur de la 20th Century Fox qui produit les films de son idole Charlie Chaplin. Deux enfants – Henry et Yorick – et dix ans plus tard, il déménage sa boutique dans un local où se trouve une chambre noire. Cela ravive sa passion pour la photo, qui remonte à l'âge de 13 ans, le jour où un oncle lui offre un appareil. Sa première image connue, un autoportrait en Pierrot de face et de profil constitue une spectaculaire prémonition de son œuvre. Encouragé par Lena, il propose à ses clients de leur tirer le portrait, puis se lance dans les nus. À l'époque déjà, Lena est l'épouse qui encourage et endure. Devant l'objectif du jeune Blumenfeld, les femmes consentent à se dévêtir. Lena l'accepte. Comme presque tout, jusqu'à l'intolérable, quelques années plus tard. Les clients ne tardent pas à être davantage attirés par les photos que par les sacs, au point que la banqueroute menace. Juste avant la faillite, une Parisienne en lune de miel à Amsterdam, Geneviève Rouault, vient poser chez Blumenfeld, attirée par les clichés présentés en vitrine, à côté de la maroquinerie. Elle est tellement séduite qu'elle lui propose d'exposer les tirages dans la salle d'attente de son cabinet de dentiste à l'Opéra. Elle lui promet surtout de lui présenter son père, le peintre Georges Rouault, et son ami Henri Matisse.

En 1936, Blumenfeld laisse sa famille aux Pays-Bas et s'installe en France, où il n'a pourtant pas de souvenirs heureux. Ses années d'ambulancier à la frontière pendant la Première Guerre mondiale sont atroces : il a passé son temps à charrier des cadavres et à tenir le registre des bordels en campagne. Ici déjà, une femme, et non des moindres – sa mère – joue un rôle déterminant. Lors d'une permission à Berlin avec Lena, il affirme son intention de déserter. Sa mère y oppose un « plutôt mort que traître » sans appel et avertit les autorités. Faute de preuves, il échappe au peloton d'exécution et est renvoyé au front.

À Paris, il dort dans un hôtel insalubre de la rue d'Odessa, à Montparnasse. Geneviève a tenu sa promesse. Il réalise alors le portrait de son père Georges et de Matisse, mais les deux peintres trouvent qu'ils ont l'air vieux sur le cliché et refusent de payer. Le jour, pendant que sa chambre d'hôtel est utilisée par les prostituées, il bat le pavé à la recherche de travail et commence par quelques publicités bas de gamme qui lui permettent d'ouvrir, en 1937, un studio non loin, au 9 rue Delambre, et de photographier une première couverture pour le magazine *Votre Beauté*. Cette année-là, il publie aussi sa fameuse série dans *Verve*. Le soutien de Cecil Beaton va lui ouvrir les portes de l'édition française de *Vogue*, auquel il apporte sa vision radicalement nouvelle. Pamela Golbin, conservatrice générale aux Arts décoratifs, dit de son travail de l'époque : « La photographie d'Erwin Blumenfeld a saisi une perspective audacieuse sur la mode et la beauté avec, en point d'orgue, une féminité enfin retrouvée après la Première Guerre mondiale ». Grâce à son contrat chez Condé Nast, Lena et les trois enfants peuvent le rejoindre en France. Mais le talent de Blumenfeld créé bien des jalousies. Alors qu'il a nourri les pages de *Vogue* de séries de mode aussi remarquables que Lisa Fonssagrives sur la tour Eiffel (1939), le rédacteur en chef Michel de Brunhoff décide de s'en séparer. La légende veut qu'il l'ait congédié en ces termes : « Si seulement vous étiez baron et pédé, vous seriez le plus grand photographe du monde ! »

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

CARMEL SNOW, L'OUVERTURE

À la veille de la guerre, Blumenfeld part seul, encore une fois. Il embarque pour New York où il espère trouver un nouveau cadre pour ses photos. C'est évidemment une femme qui change sa vie. Carmel Snow, la rédactrice en chef de *Harper's Bazaar* – elle inventera l'expression « new look » à propos de la collection Dior de 1947 – l'engage dans son magazine. Il rentre à Paris avec l'assurance de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille à New York. Mais la France est paralysée et l'avenir plus qu'incertain, surtout pour un Juif allemand. À Paris, il se prépare au pire et emballe soigneusement ses plaques photographiques. Là encore, une femme change la donne : il tombe, boulevard du Montparnasse, sur le mannequin Jo Regaldi qui lui promet de conserver ses archives le temps qu'il faudra. Elle les lui restituera sept ans plus tard.

La famille trouve refuge à Vézelay, dans l'Yonne, où Le →»

CASQUE D'OR
À gauche, photographie pour le numéro de mai 1945 de l'édition américaine de *Vogue*. À droite, *Autoportrait en photographe du dimanche*, Zandvoort, Pays-Bas, 1928.

THE ESTATE OF ERWIN BLUMENFELD

« Sa photographie n'est pas classique mais futuriste. Les couleurs, le graphisme, la liberté, l'élégance... Beaucoup reste à découvrir. »

Jean-Baptiste Mondino

↠ Corbusier, notamment, s'est replié. Mais les tentatives de fuite de Blumenfeld échouent les unes après les autres. Les frontières sont fermées, les papiers impossibles à obtenir et il finit interné au camp de Montbard-Touillon-Marmagne, en Côte-d'Or, réservé aux réfugiés des « puissances ennemies » de la France, sa femme et ses fils étant protégés par leur nationalité néerlandaise. Son aînée, Lisette, qui voyage avec un passeport allemand, n'a pas cette chance : le jour de ses 18 ans, elle fut aussi internée. La séparation d'avec les siens est une double peine pour Blumenfeld qui, note son fils Yorick, « avait toujours été patriote envers la France ». Finalement, les Blumenfeld arrivent aux États-Unis en 1941. Erwin se concentre sur son travail pour *Harper's Bazaar*. Carmel Snow, qui avait le pouvoir de faire et de défaire les carrières dans le milieu de la mode, lui confie immédiatement la tâche de rephotographier une séance qu'elle trouve trop faible. Ces huit premières images marquent le début de son ascension sur le sol américain. Les Blumenfeld habitent désormais à l'hôtel des artistes, adresse recherchée où ont vécu le peintre Marcel Duchamp, la danseuse Isadora Duncan ou le dramaturge Noël Coward. En 1943, il ouvre un studio au sud de Central Park, où il travaille non seulement pour *Harper's Bazaar,* mais aussi, grâce à l'appui de Cecil Beaton, pour l'édition américaine de *Vogue* à laquelle il offre *L'Œil de biche* qui fait la couverture du magazine en 1950. Ute Eskildsen, commissaire de l'exposition du Jeu de paume, explique que, pendant ses années américaines, « son travail éditorial était radical, expérimental, comme s'il cherchait sans arrêt à repousser les limites de la photographie en couleur ». Devenu indispensable, il collabore avec ce qui se fait de mieux, y compris le magazine *Life*. Son travail éditorial lui permet aussi de décrocher deux contrats publicitaires juteux, notamment avec les deux impératrices de la beauté Helena Rubinstein et Elizabeth Arden.

KATHLEEN LEVY-BARNETT, DE PÈRE EN FILS

Erwin Blumenfeld est une publicité vivante pour le rêve américain : arrivé sans rien d'autre que son talent, il est devenu une légende que tout le monde s'arrache et gagne plus que n'importe quel autre photographe. Mais sa femme, Lena, se sent délaissée. Yorick se souvient qu'à l'époque ses parents « étaient toujours très proches et se parlaient beaucoup, mais il avait besoin d'être admiré par d'autres femmes ». Une de ces « autres femmes » commence par être son assistante dans les années 1950. Kathleen Levy-Barnett est française et depuis son arrivée aux États-Unis, elle a déjà travaillé pour *Vogue* et le *New York Times*. Elle est mondaine, sophistiquée et vive. Sa fille Nadia se souvient qu'elle fait tout pour travailler avec Blumenfeld. « Je pense que Kathleen a eu une double influence sur sa vie, note Yorick. D'abord, il l'admirait beaucoup – elle était ultra-glamour et très franche et il appréciait beaucoup sa compagnie. Ensuite, elle était assez ↠

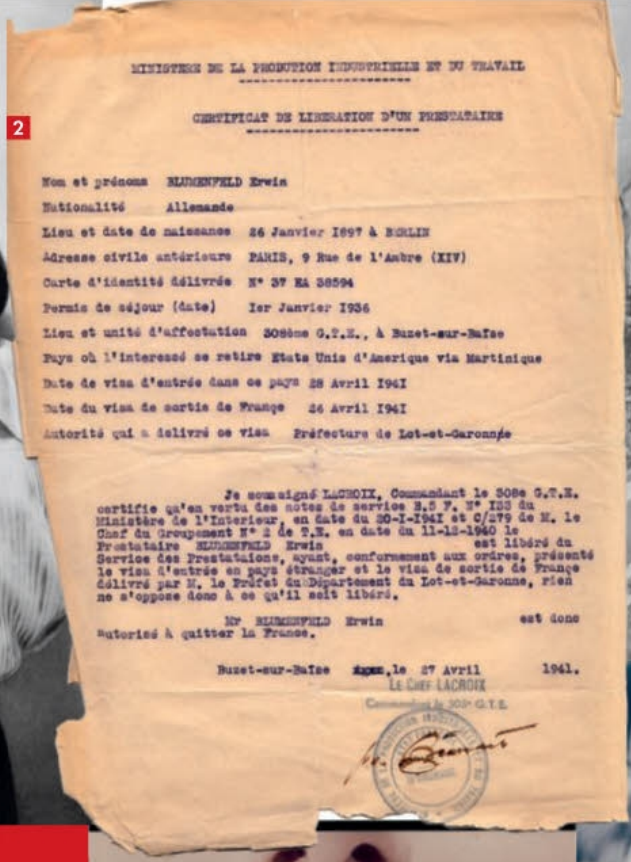
ERWIN BLUMENFELD / CONDÉ NAST ARCHIVES ; THE ESTATE OF ERWIN BLUMENFELD.

FIAT LUX

Erwin Blumenfeld osait jouer avec la lumière. À gauche, essai pour *Vogue* États-Unis, mai 1949, et montage *Vive l'Amérique*, variante d'une image publiée dans le *Photography Annual* de 1952. Ci-contre, la fille d'Erwin Blumenfeld, Lisette, pose pour *The Picasso Girl*, publiée dans le magazine *Life*, 1941-1942.

THE ESTATE OF ERWIN BLUMENFELD

1



2

MINISTERE DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE ET DU TRAVAIL

CERTIFICAT DE LIBERATION D'UN PRESTATAIRE

Nom et prénoms BLUMENFELD Erwin
Nationalité Allemande
Lieu et date de naissance 26 Janvier 1897 à BERLIN
Adresse civile antérieure PARIS, 9 Rue de l'Ambre (XIV)
Carte d'identité délivrée N° 37 Ka 38594
Permis de séjour (date) 1er Janvier 1936
Lieu et unité d'affectation 308ème G.T.E., à Buzet-sur-Baïse
Pays où l'intéressé se retire Etats Unis d'Amerique via Martinique
Date de visa d'entrée dans ce pays 28 Avril 1941
Date du visa de sortie de France 26 Avril 1941
Autorité qui a délivré ce visa Préfecture de Lot-et-Garonne

Je soussigné LACROIX, Commandant le 308e G.T.E. certifie qu'en vertu des notes de service S.S.T. N° 1333 du Ministère de l'Interieur, en date du 20-I-1941 et C/279 de M. le Chef du Groupement N° 2 de T.E. en date du 11-12-1940 le Prestataire BLUMENFELD Erwin est libéré du Service des Prestations, ayant, conformement aux ordres, présenté le visa d'entrée en pays étranger et le visa de sortie de France délivré par M. le Préfet du Département du Lot-et-Garonne, rien ne s'oppose donc à ce qu'il soit libéré.

Mr BLUMENFELD Erwin est donc autorisé à quitter la France.

Buzet-sur-Baïse le 27 Avril 1941.

LE CHEF LACROIX
Commandant le 308e G.T.E.

3

4

6

5

7

CARTE POSTALE

81 R.R. et T.E.
Compagnie
Madame
Hélène Blumenfeld
Citroen
Hotel de la Poste
VEZELAY
(Yonne)

8

9

VIOLENCE ET PASSION

(1) La photographe et mannequin Suzy Parker, *Vogue* États-Unis, août 1954. (2) Certificat de sortie du territoire français signé du chef Lacroix, le 27 avril 1941. (3) *Lisa Fonssagrives sur la tour Eiffel, Vogue Paris*, 1939. Le modèle se mariera en 1950 avec Irving Penn. (4) *Vogue* États-Unis, avril 1950. (5) La fille à la cigarette, publicité pour les cigarettes Chesterfield, 1956. (6) *Hitler aux yeux de sang*, vers 1933. (7) *Trois fois Leslie Petersen* (étude pour une page de mode), 1950. (8) Carte postale envoyée en 1940 à Lena Blumenfeld, née Citroen, est exceptionnellement appelée Hélène, à Vézelay où la famille s'est repliée. (9) *Voile mouillé*, Paris, 1937.

matérialiste. Elle a fait en sorte, dès le départ, qu'il accepte des travaux plus commerciaux. »

C'est à cette époque que Blumenfeld se lance dans un autoportrait saturé de rouge. Quand son fils Yorick lui a demandé des explications, il lui a dit qu'il s'était inspiré du quartier rouge d'Amsterdam, celui des prostituées. Il avait le sentiment de s'être vendu aux intérêts commerciaux. Ce cliché reflétait la lutte incessante entre l'artiste et le photographe de publicité, particulièrement douloureuse à ce moment de sa carrière. Entre-temps, Kathleen est devenue sa maîtresse. Si la relation ne dure pas, Erwin veut qu'elle reste dans la famille. « Quand mon père a compris qu'il ne se marierait jamais avec Kathleen, parce qu'il en avait décidé ainsi, il jugea que le mieux était qu'elle épouse (mon frère) Henry », se souvient Yorick. Encore plus inimaginable, Kathleen dit : « Oui, je le veux » en 1956. Elle fonde donc une famille avec le fils d'Erwin. Dans un élan de tolérance surhumaine, Lena se plonge sans broncher dans son rôle de grand-mère.

MARINA SCHINTZ, LE CHANT DU CYGNE

Puis le monde de la mode a changé à toute allure, de nouveaux photographes plus au goût du jour sont apparus et l'aura de Blumenfeld a pâli. Comme l'explique Ute Eskildsen, « cette époque comptait nombre de photographes réputés. Je pense que dans ce domaine la jeunesse est un facteur important. Blumenfeld avait déjà la quarantaine bien sonnée quand il a démarré aux États-Unis. » Cela ne l'empêche pas d'explorer de nouveaux territoires en réalisant des vignettes vidéo de mode. Il aura tort d'avoir eu raison trop tôt : aucun client ne suivit son intuition.

En 1969, une jeune femme de 27 ans remplit des cartons dans un duplex de Central Park South. Chacun contient une partie des 30 000 diapositives et des 8 000 épreuves qu'Erwin Blumenfeld a produites au cours de sa carrière. Trois de ces cartons sont destinés à ses enfants, le quatrième lui appartient. Blumenfeld est mort à son côté dans une chambre d'hôtel romaine quelques mois plus tôt. Il est probable qu'il ait organisé ses dernières heures afin d'en finir auprès de celle qui lui permettrait d'arrêter le temps. Marina Schinz, la dernière des femmes de sa vie, rencontre le photographe dans un dîner donné en son honneur à Zurich. Elle est jeune – plus de trente ans les séparent – belle, intelligente et aimable. Le fait qu'il soit juif et que le père de Marina, célèbre médecin, ait très probablement soigné Hitler, ne semble pas poser de problème. Il a beaucoup moins de travail qu'avant, mais il engage Marina comme assistante en 1964. Elle l'aide dans l'écriture de son autobiographie, qui ne paraîtra qu'après sa mort (*Jadis et Daguerre*, éditions Textuel, parution le 16 octobre). Lena, malade, vit à Vienne. « Les trois ou quatre dernières années de sa vie, il les a vraiment passées avec Marina Schinz. Elle était très jeune quand elle est arrivée à New York pour être son assistante, puis ils sont devenus amants. Vieillir lui était très pénible, il le vivait comme une tragédie, il se sentait seul et aimait la compagnie de jeunes femmes. J'ai essayé de réconforter ma mère autant que possible, mais ce n'était pas facile », confie Yorick.

La correspondance entre les époux se prolongeait et Lena lui écrit, vers 1968, une lettre montrant les limites ultimes de la tolérance dont elle avait fait preuve jusque-là : « Ni les magnifiques souvenirs de notre passé ni les merveilleux enfants et petits-enfants que nous avons eus ensemble ne nous ont aidés à vivre en harmonie. Mais tu ne veux plus faire partie de ceci comme je l'ai voulu, parce que tu ne veux pas vieillir avec moi. Tu veux vivre avec la jeune M. » Lena lui survivra pendant vingt-cinq ans. Son autobiographie écrite, Blumenfeld prépare un livre intitulé *Mes 100 meilleures photos*. À l'été 1969, il part à Rome avec Marina. Le 4 juillet, la jeune femme téléphone à la famille pour leur annoncer la mort d'Erwin. Yorick raconte la scène dans le documentaire réalisé par son fils Remy pour la BBC, « The Man Who Shot Beautiful Women » : « C'était une chaude après-midi romaine. Je sais qu'il prenait des médicaments pour le cœur, de la nitroglycérine, qui lui avaient été prescrits pour prévenir une attaque cardiaque, mais apparemment ce jour-là il n'a pas pris ses cachets. J'ai entendu dire qu'il avait grimpé les escaliers puis les avait redescendus très vite avant de rejoindre la fraîcheur de l'hôtel. Ce qui s'est passé dans la chambre, je n'y ai pas assisté personnellement. Connaissant mon père, on ne peut pas exclure qu'il ait fait l'amour et soit mort. Avant que ça n'arrive, il avait laissé dans sa machine à écrire plusieurs scénarios pour en finir, il avait visiblement soigneusement tout planifié. »

L'ouverture du testament révèle que la gestion du patrimoine photographique est confiée à Marina, qui a réparti les œuvres, ainsi qu'Erwin lui avait demandé de le faire, entre les trois enfants et elle-même. En 2013, pour la seconde fois depuis la mort de leur grand-père, toute la famille, y compris Marina, a collaboré à la rétrospective présentée au Jeu de paume à partir de la mi-octobre. Sa petite-fille Nadia travaille sur les archives tandis qu'une autre, Yvette, assure la promotion de l'œuvre, faisant honneur à la phrase de Blumenfeld : « Nous sommes responsables du goût de demain. » □

COVER BOY

FEMMES À LA « UNE »

Blumenfeld a shooté plus de couvertures de Vogue *que n'importe quel photographe. Sélection.*

Vogue États-Unis, 1945.

L'Œil de biche, Vogue É.-U., 1950.

Vogue États-Unis, 1944.

Vogue États-Unis, 1951.

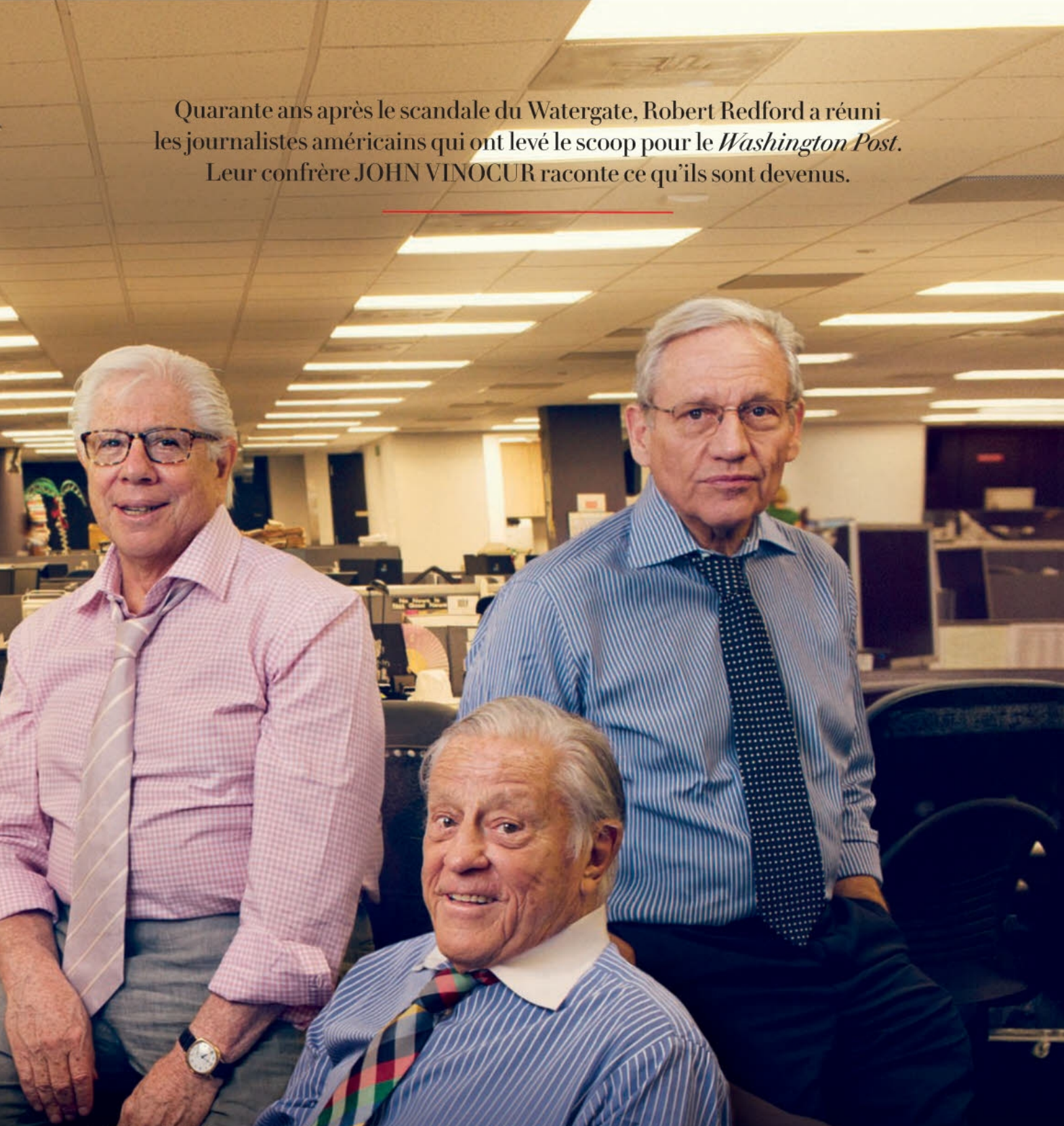
[1,3] ERWIN BLUMENFELD / CONDÉ NAST ARCHIVES ; [2,7,8] YORICK BLUMENFELD ; [4,5,6,9] THE ESTATE OF ERWIN BLUMENFELD
TABLEAU : ERWIN BLUMENFELD / CONDÉ NAST ARCHIVES

LES HOMMES DU PRÉSIDENT

Robert Redford (Bob Woodward dans le film d'Alan J. Pakula), Carl Bernstein, Ben Bradlee et Bob Woodward dans les bureaux du *Washington Post*.

En Amérique, la gloire est souvent assortie d'une bonne vieille descente aux enfers. Il n'est donc pas anodin de signaler que les journalistes qui ont fait tomber Richard Nixon (et qui, avec le film *Les Hommes du président,* où ils sont interprétés par Robert Redford et Dustin Hoffman, sont devenus les symboles universels de l'investigation accrocheuse) ne sont aujourd'hui ni des fâcheux pleins d'eux-mêmes ni des piliers de bar pontifiants. Trente-neuf ans après que Nixon – qui avait couvert le cambriolage du siège du parti démocrate dans l'immeuble du Watergate – a été forcé de quitter la présidence à cause des

Quarante ans après le scandale du Watergate, Robert Redford a réuni les journalistes américains qui ont levé le scoop pour le *Washington Post*. Leur confrère JOHN VINOCUR raconte ce qu'ils sont devenus.



révélations du *Washington Post*. Bob Woodward, Carl Bernstein et leur patron d'alors, Ben Bradlee, n'ont rien perdu de leur esprit.

Il est assez incroyable de penser que malgré la célébrité et le respect quasi-religieux qu'on a pu leur vouer, même en France où les journalistes et les politiques n'entretiennent pas les mêmes rapports qu'aux États-Unis, on a longtemps pensé, à Paris, que le scandale du Watergate était un coup monté.

Ben, un ami francophile de John Kennedy, possède toujours, à 92 ans, le même genre de magnétisme qui lui donnait le charisme d'un commandant parachutiste sautant sur les Ardennes. Le livre le plus récent de Carl Bernstein (*Hillary Clinton, une femme en marche*, Baker Street éd.), pose la question de savoir si l'ex-première dame devrait devenir le prochain président des États-Unis. Sa réponse : plutôt oui. Woodward ? Il reste une grande signature des médias américains. Au point que ses analyses soigneusement fouillées et pas toujours favorables à la politique de Barack Obama ont conduit la Maison Blanche, en 2012, à lui signifier qu'elle « regretterait » qu'il ne retire pas ce qu'il avait affirmé dans un de ses articles. Même pas en rêve. □

Le documentaire « All The President's Men revisited », produit par **Robert Redford** à l'occasion du 40e anniversaire du scandale du Watergate, sera diffusé à la télévision française à l'automne.

PHOTOGRAPHIE **ANNIE LEIBOVITZ**

LE RÊVE BRISÉ DE MADIBA

En devenant le premier président noir d'Afrique du Sud le 9 mai 1994, Nelson Mandela a soulevé une vague d'espoir dans le monde entier. Enfin, le pays de l'apartheid allait être cette « nation arc-en-ciel » dont il avait tant rêvé pendant ses 27 années d'emprisonnement. STEPHEN SMITH raconte comment le crépuscule d'une icône se confond avec celui d'un idéal, dans un pays ravagé par la corruption, la criminalité et le sida.

Quelques heures plus tard, sa remarque aurait été de mauvais goût, et elle ne l'aurait sûrement pas prononcée. Mais quand j'ai rencontré Winnie Mandela, le 7 juin dans l'après-midi à Johannesburg, elle ne pouvait pas savoir que son ex-mari allait être hospitalisé d'urgence la nuit même. Aussi, lorsque je me suis soucié de son confort pendant qu'elle prenait la pose pour le photographe, elle m'a taquiné en usant du nom clanique de Nelson : « Mais vous me prenez pour Madiba ?! À 76 ans, je tiens encore debout. » Au fil de la conversation, elle est revenue à la charge dans un éclat de rire : « Je ne suis pas Mandela, je ne sucre pas encore les fraises ! » Sur le moment, ce n'était qu'une irrévérence pour conjurer un fait connu de tous les proches de Mandela : depuis 2010, il peine de plus en plus à reconnaître les siens. Ses moments de lucidité s'espacent. Le caricaturiste vedette Zapiro – Jonathan Shapiro – a été le premier à lever le voile sur cette vérité, au risque de choquer. Son dessin, censuré par son journal mais plébiscité sur Internet, montrait Mandela sur un lit d'hôpital, veillé par une Afrique du Sud inquiète à qui son ancien président murmurait, les paupières fermées : « Je sais que c'est dur mais il va falloir qu'on se sépare. » En apprenant la cinquième hospitalisation de Nelson en un an, Winnie et les autres Mandela savaient que c'était la fin, même s'ils en ignoraient le jour et l'heure.

Quand je lui parle de l'Afrique du Sud comme du « pays de Mandela » et l'interroge sur l'avenir après la disparition de Nelson, Winnie sort de ses gonds : « Ça me rend malade, cette fixation sur un seul individu ! Le nom de Mandela est devenu une meule autour de mon cou. On a quasiment fait de lui Jésus Christ ! Ce sont nos masses qui ont vaincu l'apartheid et les femmes ont été en première ligne. Nos leaders, eux, étaient derrière les barreaux, certes enfermés mais aussi en sécurité. » Elle a raison : l'Afrique du Sud post-apartheid est davantage le « pays de Winnie » que le « pays de Nelson ». Les marques violentes du passé y sont, hélas, plus visibles que les traits exceptionnels du prisonnier devenu président à force de pardon. Le quotidien sud-africain *The Star* avait ainsi titré, le 18 juin, un portrait d'Ivor Ichikowitz : « Évitez juste de l'appeler →

HERB RITTS/ TRUNK ARCHIVES/ PHOTOSENSO

PRISONNIER 446/64

Emprisonné de 1963 à 1990 par le pouvoir afrikaner, Nelson Mandela deviendra président de l'Afrique du Sud quatre ans après sa libération.

trafiquant d'armes. » À 47 ans, le PDG du Paramount Group, un consortium d'industries d'armement, était montré devant son nouveau chasseur-bombardier et, sur une autre photo, devant un véhicule blindé garni de James Bond girls en petite tenue de combat. Ce proche de l'ANC, le parti de Mandela, me reçoit dans sa lumineuse villa de Johannesburg, qui ressemble à un musée d'art moderne. Il est l'un des derniers en dehors du cercle familial à avoir rencontré Mandela avant l'enchaînement des hospitalisations. À l'été 2012, il s'est rendu à Qunu, le village où Nelson a grandi. Il apportait un ouvrage sur l'histoire de la communauté juive en Afrique du Sud dont il avait financé la publication. Le début de la rencontre a été pénible – « Mandela n'avait plus de mémoire immédiate. Il se rappelait à peine la phrase que je venais de prononcer » –, mais quand le visiteur a feuilleté pour son hôte les pages du livre, le regard de Mandela s'est rallumé. D'un coup, voyant défiler le passé, il se souvenait de tout et en détail : de l'avocat qui lui avait donné sa chance en 1942 comme clerc dans son étude, Lazar « Laz » Sidelsky, aussi bien que de son premier ami blanc, Nat Bregman. « Vous l'avez fait remonter à la surface, lui avait dit en guise d'adieux Graça Machel, la dernière épouse de Mandela. Ça arrive de moins en moins. »

L'icône Madiba s'est éteinte comme une enseigne lumineuse à éclipses. Le halo avait pris l'ascendant sur la personne en chair et en os depuis le 21 mars 1980. Ce jour-là, le *Johannesburg Sunday Post* barrait sa « une » d'un « Free Mandela ! », appelant ses lecteurs à signer une pétition pour la libération de tous les prisonniers politiques au pays de l'apartheid. À peine 15 000 personnes avaient osé. Mais un slogan était né, une cause avait été associée à un nom. Huit ans plus tard, pour le 70e anniversaire de Mandela, le grand concert organisé par la BBC au stade de Wembley entérinait la chose à l'échelle planétaire : le mot d'ordre de plomb « À bas l'apartheid ! » était définitivement transmuté en une formule en or : « Free Nelson Mandela ! »

On revenait de loin. Seulement deux ans après sa condamnation à perpétuité, le prisonnier 446/64 (l'écroué numéro 446 en 1964) avait disparu des colonnes des grands quotidiens internationaux, du *New York Times* autant que du *Monde* ou du *Times* de Londres. En 1970, Jim Hoagland, du *Washington Post*, découvrait une Afrique du Sud où les dirigeants de l'ANC « étaient vaguement perçus comme appartenant à un autre temps, un passé très lointain ». La révolte de Soweto, en 1976, et le succès parmi les jeunes d'un mouvement concurrent, la Conscience noire, incarné par Steve Biko, devaient les noyer encore un peu plus dans le formol. Il n'y eut alors qu'un seul visage de l'ANC irradiant de beauté radicale : celui de Winnie Mandela. C'est elle qui rappelait au monde son mari et les autres détenus dans des cellules de 5 m² sur le pénitencier de Robben Island, au large du Cap. Selon le mot du poète allemand Hölderlin, elle fut « l'étincelle que le destin allume au plus profond de la nuit ».

UN ASTRE MORT POUR SA FEMME

Quoique octogénaire, Bertram « Bertie » Lubner dirige toujours depuis Johannesburg une multinationale familiale de verres de sécurité dont le chiffre d'affaires dépasse 2 milliards de dollars (1,5 milliard d'euros) par an. Quarante-huit heures après l'hospitalisation de Nelson Mandela, il me reçoit

LA MÈRE DE LA NATION

Winnie Mandela, photographiée pour *Vanity Fair* le 7 juin 2013 à Johannesburg. Son mariage avec Nelson a duré officiellement de 1958 à 1996, mais le couple s'est séparé en 1992, soit deux ans à peine après la libération de Nelson. À droite : Le couple lors d'une réception à Londres en 1990.

dans son bureau tapissé de photos souvenirs, de doctorats *honoris causa* et de témoignages de reconnaissance pour ses œuvres philanthropiques. Au beau milieu de notre conversation, comme frappé par une évidence, il appelle sa secrétaire : « S'il vous plaît, faites le nécessaire pour l'hommage du patronat sud-africain au cas où les choses tourneraient mal pour Madiba. » En 1990, peu après sa sortie triomphale de prison, Mandela est retourné pour la première fois en homme libre à Robben Island. Lubner était du voyage, parmi une quarantaine de personnes. « Nous nous sommes attardés un long moment, en silence, dans le parloir », se souvient-il. Dans ce parloir, Nelson avait revu en 1975, quatorze ans après son arrestation, ses deux filles avec Winnie. La cadette, Zindziswa, dont le prénom signifie « fait accompli », n'avait que dix-huit mois quand son père fut envoyé en prison.

« Au pied du mirador, dans la carrière où les bagnards cassaient du caillou, Mandela nous a confié pourquoi il étudiait en prison l'afrikaans, la langue de ses geôliers, raconte Lubner. Chaque jour, il passait au plus près du surveillant au sommet de la tour, l'un des plus méchants, pour lui souffler : "Il y a plus haut et plus puissant que toi. Dieu te jugera." Mais il a aussi longuement parlé des gardiens qui avaient enfreint le règlement pour alléger son sort. En poussant la grille de sa cellule, il nous a dit : "Voilà l'endroit où je n'avais pas de liberté de mouvement mais une grande liberté de pensée." Il était sans amertume. »

« EN PRISON, MANDELA A VÉCU UNE VIE ABSTRAITE. IL NE POUVAIT PLUS VIVRE EN ÊTRE HUMAIN. »

Winnie Mandela
(sa deuxième épouse)

Aux yeux de Winnie, l'homme qui sortit de prison n'était plus vraiment humain. « Mandela a vécu vingt-sept ans derrière les barreaux. Pendant ces années-là, il est devenu un mythe. Il a vécu dans ce mythe. Je pense qu'il lui était impossible de s'y soustraire pour remplir son rôle de mari, de père et de grand-père. D'une certaine façon, il a vécu une vie abstraite qui ne lui a plus offert la possibilité de vivre en être humain. »

Ce mythe Mandela, ce soleil qui semblait éclairer le monde entier, était un astre mort pour la femme qui avait contribué plus que quiconque à le faire naître. Nelson, emmuré de son vivant dans sa légende, et Winnie, humaine voire trop humaine, ne s'appartenaient plus. Leur amour, épuisé dans le combat contre l'apartheid, n'a laissé qu'une ombre froide sur la vie de chacun.

Quand il a connu Winnie, en 1956, Nelson avait 38 ans. Elle en avait 20. Il avait derrière lui un premier mariage dont étaient issus trois enfants. Winnie était l'une des premières assistantes sociales noires du pays. Éblouissante, elle avait fait la couverture d'un magazine populaire. Sans être politisée, elle avait un fort caractère. Lorsque je fis sa connaissance à la fin des années 1980, trois décennies plus tard, elle n'était plus l'âme de la résistance à Soweto mais la commandante d'un gang de loubards, le Mandela United Football Club. Un ami commun, le père Emmanuel Lafont, alors le curé de l'église Regina Mundi au cœur du plus grand township d'Afrique du Sud, m'a emmené chez elle. Ce soir-là, j'ai découvert la lutte anti-apartheid telle qu'elle était et non pas telle que je l'avais imaginée : dans une maison parsemée de bouteilles vides et de cendriers pleins, de jeunes *freedom fighters* en survêtement étaient affalés autour des filles Mandela qui ne décrochaient pas les yeux d'un film d'horreur, le volume poussé à fond. « Maman ? Elle doit être en haut, allez-y. »

Deux ans, deux mois et deux jours : c'est la seconde vie du couple Mandela. Le 13 avril 1992, Nelson arrange à la hâte une conférence de presse. Nous sommes une trentaine de reporters, pétrifiés en un bloc de gêne, incapables de poser des questions ou de prendre des photos. *Ecce homo* : voici l'homme qui incarne l'espoir d'une « nation arc-en-ciel », la dignité personnifiée et un magicien de la spontanéité, en train de s'écorcher devant nous. D'une voix hésitante, Mandela lit un texte préparé à l'avance. « Les relations entre ma femme, la camarade Nomzamo Winnie Mandela, et moi sont devenues l'objet de spéculations dans la presse. Je fais cette déclaration pour clarifier la situation et dans l'espoir de mettre fin aux rumeurs. (...) Compte tenu des tensions apparues entre nous au cours des derniers mois, nous nous sommes mis d'accord pour reconnaître qu'une séparation serait la meilleure solution pour chacun de nous. (...) Personnellement, je ne regretterai jamais d'avoir essayé de partager ma vie avec la camarade Nomzamo. Mais des circonstances hors de notre pouvoir en ont décidé autrement. Je me sépare de ma femme sans récriminations. Je la serre dans mes bras avec tout l'amour et toute l'affection que j'ai toujours éprouvés pour elle, à l'intérieur et à l'extérieur de la prison, depuis la première fois que je l'ai vue. Mesdames et messieurs, j'espère que vous comprendrez ma douleur. » →

RUE DES ARCHIVES/AGIP

1

2

3

FERVEUR POPULAIRE
(1) « Enfin libre », la manchette du *Daily News* lors de la victoire électorale de Mandela en 1994. (2)Devant l'hôpital de Pretoria où l'ex-président à été hospitalisé d'urgence à la veille de son 95e anniversaire.

↠ Quatre ans plus tard, devant le tribunal qu'il a saisi pour obtenir le divorce, le visage de Mandela est un masque de cire. Entretemps, Winnie a été jugée et condamnée, outre pour détournement de fonds, pour sa présence à des séances de tortures à Soweto ayant entraîné la mort de plusieurs jeunes, de présumés « indics » ou « collabos » victimes de sa garde personnelle déguisée en club de foot. Il y a eu, aussi, trop de voix d'hommes répondant au téléphone dans les chambres d'hôtel où Mandela cherchait à joindre sa femme. « J'ai été l'homme le plus seul qui soit », affirme Nelson, pour qui son épouse n'est plus qu'une « source perpétuelle d'embarras public et personnel ». Winnie ne nie pas l'infidélité – auprès d'un ami, elle ose même cette autodérision : « Que veux-tu ? Je suis "la mère de la nation." » – mais fait valoir le passé, sa vie d'attente et de solitude, seule avec deux enfants, aux prises avec l'apartheid, sans soutien efficace de l'ANC. Mandela la mouche devant les juges : « Elle n'était pas seule à souffrir ! »

Malgré les apparences de dureté voire de petitesse dans le prétoire – « Je dois être ici alors que je suis attendu pour recevoir des dignitaires étrangers » – Nelson condamne avec Winnie une part de son âme. Durant sa procédure de divorce, un soir de mars 1996, Roelof « Pik » Botha l'appelle au téléphone. « Il a décroché lui-même, donc il devait être seul », se souvient l'inamovible chef de la diplomatie sud-africaine du temps de l'apartheid, entre 1977 et 1994. Tôt favorable à une sortie négociée de la ségrégation, s'étant déclaré en 1986 prêt à « servir sous un président noir », Pik Botha est devenu ministre de l'énergie au sein du gouvernement d'union nationale présidé par Mandela – et, fait moins connu, un allié de Nelson derrière les lignes ennemies. « Ce jour-là, nous n'avons pas parlé politique, témoigne-t-il. Je lui ai exprimé ma sympathie dans des circonstances qui devaient être douloureuses. Il m'a remercié en pleurant. Il n'avait pas honte de ses sentiments. » Un mois après, Mandela rappelle. Botha vient de perdre son épouse, handicapée depuis des années à la suite d'un accident. Il se retire de la vie publique. Deux ans s'écoulent. En 1998, quand Botha se réveille après une intervention chirurgicale, le président est assis à son chevet. « Je suis venu vous dire que nous avons toujours besoin de vous. Reposez-vous bien et remettez-vous pour que nous puissions continuer ensemble. »

UNE VRAIE NATION « ARC-EN-CIEL » ?

Bertie Lubner reprend un petit gâteau aux raisins secs. Cela fait trois heures que nous parlons. Nous avons improvisé un déjeuner, puis vidé la corbeille de fruits avant d'en arriver aux bocaux. Cependant, plongés dans le passé, nous n'en sommes qu'en 1992, l'an II de la libération. Lubner persuade alors Mandela de participer au sommet de Davos en même temps que le président réformiste Frederik de Klerk et le leader zulu Mangosuthu Buthelezi. Les négociations sur l'avenir du pays de l'apartheid étant engagées, il veut exposer aux débats du Forum économique mondial, en Suisse, les protagonistes de la transition – le futur président de l'Afrique du Sud, le président sortant et, facteur trouble, la « troisième force » que représente le parti zulu. Dans l'avion de Mandela, Lubner prend connaissance du projet de discours que le chef de l'ANC entend prononcer le lendemain. En accord avec la Charte de la liberté, le programme du parti adopté en 1955, puis conservé dans la banquise de la Guerre froide, il y est question de la « nationalisation » des secteurs-clés de l'économie sud-africaine.

RETROUVEZ PLUS DE PHOTOS *sur l'iPad*

JORDI BURCH / KAMERAPHOTO / PICTURETANK, MUHAMMED MUHEISEN/AP/SIPA, ANDY STENNING / MIRRORPIX / VISUAL PRESS AGENCY.

Lubner passe la nuit à amender le texte. Quand Mandela monte à la tribune de Davos, après De Klerk, il tient en main un discours abondamment caviardé et, pour tout dire, incohérent. Le mot qui fâche n'y figure plus. Le fuligineux verbe révolutionnaire débouche sur des conclusions insipides, telles que : « Notre gouvernement jouera un rôle plus important dans l'économie au service de la majorité de la population. » Bien entendu, le revirement n'est pas le seul fait d'une amitié naissante. Le mur de Berlin est tombé, l'Union soviétique a volé en éclats et l'économie dirigée est frappée de discrédit. Mais l'homme d'affaires fait pencher la balance à un moment charnière. Pour la petite histoire, il désamorce la Charte de la liberté qu'un autre allié blanc de l'ANC, le communiste Lionel « Rusty » Bernstein, avait rédigée trente-sept ans plus tôt.

De gros bataillons emboîtent le pas au grenadier voltigeur. À Davos, Mandela s'entretient avec le premier ministre indien P. V. Narasimha Rao, le grand vizir de la dynastie Nehru-Gandhi devenu le grand réformateur de l'économie. « Comme vous, nous avions un lourd héritage colonial à surmonter, explique-t-il au leader de l'ANC. Mais ce n'est pas une raison pour recourir aux recettes communistes. » Le vice-président chinois, Wang Zen, membre de la vieille garde sur le plan politique mais libéral sur le plan économique, abonde dans le même sens. « Nous avons infusé les idées communistes dans nos traditions millénaires, dit à Mandela ce proche de Deng Xiaoping. Mais votre passé a été aliéné. Donc, prenez le temps de vous familiariser avec le capitalisme. Cela vaudra mieux. »

La même année 1992, le premier représentant-résident de la Banque mondiale en Afrique du Sud, Isaac Sam, apprend à ses dépens que le nationaliste Mandela a survécu à son défunt camarade Nelson. « Je suis heureux de pouvoir vous dire que nous avons trouvé la meilleure voie économique à suivre pour l'Afrique du Sud », annonce-t-il au leader de l'ANC. Selon Ivor Ichikowitz, présent à l'entretien, Mandela pique une sainte colère. « Comment pouvez-vous oser ?, fulmine-t-il. Retournez à vos études ! Nous vous appellerons quand nous aurons besoin de votre aide pour la mise en œuvre de la politique économique que nous aurons décidé de suivre. » Cette politique était-elle la bonne ? Depuis l'avènement au pouvoir de l'ANC, en 1994, le chômage parmi les Noirs sud-africains n'a cessé d'augmenter, quelque 1,3 million d'emplois ont été supprimés et l'indice du développement humain, agrégé par l'ONU, est en baisse constante. Eût-il mieux valu nationaliser, notamment, l'industrie minière ? La question a été débattue lors d'un conseil des ministres présidé par Mandela. Des voix de l'ANC ont réclamé des « mesures radicales ». Leur collègue de l'énergie, Pik Botha, s'y est déclaré hostile : « Si vous touchez aux investissements étrangers dans nos mines, vous allez casser la colonne vertébrale de l'économie sud-africaine. » Le président a eu ce mot de la fin à l'intention des siens : « Quoi que vous pensiez de Pik Botha et de son passé, vous devez lui reconnaître une expérience internationale qu'aucun d'entre nous, ni vous ni moi-même, ne possédons. Donc, il faut l'écouter. »

« MANDELA S'EST TROP SOUCIÉ D'APAISER LA CRAINTE DES BLANCS ET PAS ASSEZ D'AMÉLIORER LE SORT DES NOIRS. »

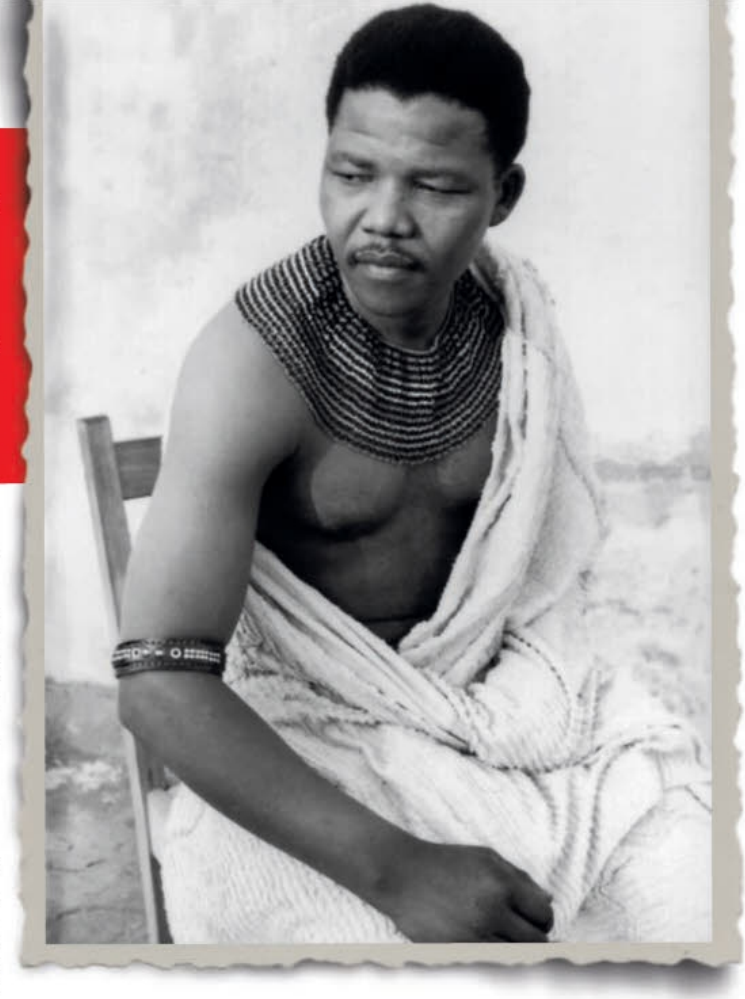
Siki Mgabadeli
(journaliste sud-africaine)

Siki Mgabadeli avait douze ans quand Mandela a été libéré, seize quand il a été élu président. Aujourd'hui, elle fait partie des visages et des voix les plus connus de la « nouvelle » Afrique du Sud. Diplômée de l'université Rhodes, elle est devenue « la » journaliste financière de la radio-télévision publique sud-africaine, présente à la fois sur le petit écran et au micro de plusieurs radios. « En 1994, la "nation arc-en-ciel" nous a été vendue comme une pub à la télévision, estime-t-elle. Mandela s'est trop soucié d'apaiser la crainte des Blancs et pas assez d'améliorer le sort des Noirs. Je sais bien que ce n'est pas facile de redresser plus de trois siècles de colonialisme en dix-neuf ans. Mais il a été trop frileux. »

Le président Mandela a peut-être commis des erreurs. À coup sûr, il a usé son innocence dans l'exercice du pouvoir. Il en était conscient et s'est sagement limité à un seul mandat. Cependant, son indécision face à la montée du sida, puis son silence face au déni de la maladie par son successeur, Thabo Mbeki, ont été jugés « coupables ». En 1999, quand Mandela quitte le pouvoir, le taux de séropositifs au sein de la population sud-africaine →

SANS CONCESSION
La journaliste Siki Mgabadeli juge que « la "nation arc-en-ciel" nous a été vendue comme une pub à la télévision.»

→ s'élève à 10 %, en l'absence de toute politique de prévention pour enrayer l'épidémie. L'ex-président, qui appartient à une génération mal à l'aise pour parler de sexualité en public, fera amende honorable. Mais, en membre discipliné de l'ANC, il se tait quand Mbeki, choisi par le parti contre son gré, nie la transmission virale du sida pour accréditer la thèse selon laquelle la pauvreté et, en dernier ressort, l'exploitation coloniale seraient la source du mal. Comme vue de l'esprit, ce n'est pas absurde dans un pays où 14 % des Noirs et seulement 0,3 % des Blancs sont porteurs du VIH. Mais la vérité médicale est autre et, tout président qu'il fut, Mbeki n'avait pas compétence pour en juger. En attendant que des médicaments antirétroviraux soient mis à la disposition des patients sud-africains et, notamment, des femmes enceintes, plus de 300 000 morts évitables n'ont pas été évitées – un refus massif d'assistance à personnes en danger.



LE MOURON NOIR
L'habileté de Mandela à éviter la police lui a valu le surnom de « Black Pimpernel » (le mouron noir, en référence au *Mouron rouge*, le célèbre roman d'espionnage anglais). Ici en 1961, deux ans avant son arrestation, en habit traditionnel.

LE DÉSASTRE DE L'ANC

Les dirigeants de l'ANC raflés en 1963 sur une ferme près de Johannesburg sont détenus en secret pendant neuf mois. « Vous allez être pendus », leur répètent les policiers. Plusieurs prisonniers succombent aux tortures. Quand les onze survivants sont autorisés à rencontrer leurs avocats, ceux-ci les préviennent d'emblée : « Il faut vous préparer au pire. » S'ensuit un long procès pour « sabotage », « trahison » et « atteinte à la sûreté de l'État ». Le 23 avril 1964, avant que la cour ne se retire pour délibérer, Mandela a le dernier mot. Pendant quatre heures, il expose son credo d'une « société démocratique offrant l'égalité de chances à tous », avant de conclure : « Cet idéal, j'espère vivre pour le voir advenir mais, s'il le faut, c'est un idéal pour lequel je suis prêt à mourir. » Quand il se rassoit, un non-dit écrase le box des accusés : autant plaider coupable... Nelson cherche à remonter le moral de ses compagnons : « Je n'ai pas envie de mourir mais, si je viens de préparer notre condamnation à mort, la première chose que je ferai au paradis, ou ailleurs, c'est adhérer à la branche locale de l'ANC. » Tous, au moins, sourient. Aujourd'hui, personne ne mourrait moins inquiet avec cette idée en tête.

Dix-neuf ans après la libération de l'Afrique du Sud, l'idéal d'une « nation arc-en-ciel » où il ferait bon vivre pour tous n'est toujours pas une réalité. Les Sud-Africains ne sont pas nombreux à s'en étonner, et moins nombreux encore à s'en plaindre. En revanche, ce qui révolte un nombre croissant d'entre eux est le fait que l'ANC, au lieu d'être le bâtisseur du « Mandelaland », en soit devenu le fossoyeur. Siki Mgabadeli, née sous l'apartheid mais entrée dans la vie active dans la « nouvelle » Afrique du Sud, donne libre cours à sa colère. « L'ANC est un désastre ! L'Afrique du Sud n'est pas le pays pour lequel Mandela s'est battu, s'indigne la journaliste. Depuis quelques années, j'ai honte de me dire sud-africaine quand je voyage à l'étranger. »

Membre du Comité national exécutif, l'instance dirigeante de l'ANC, Winnie Mandela n'est pas moins sévère : « L'année prochaine, nous irons aux élections mais je ne sais pas ce que nous, en tant qu'ANC, pourrons dire au peuple. Nous aurons

« CET IDÉAL, J'ESPÈRE VIVRE POUR LE VOIR ADVENIR, C'EST UN IDÉAL POUR LEQUEL JE SUIS PRÊT À MOURIR. »

Nelson Mandela
(lors de son procès en 1964)

un bilan qui nous enlèvera toute crédibilité. Quand je pense au degré de corruption dans nos rangs, au nombre de nos cadres aussi incompétents que voleurs. Ce qui se passe contredit totalement ce pourquoi nous nous sommes battus. Maintenant, notre combat porte sur le nombre de voitures au garage et l'épaisseur de notre portefeuille d'actions dans l'industrie minière. »

Le troisième successeur de Mandela, l'actuel président Jacob Zuma, donne l'exemple. Ses forfaitures et ses frasques restent impunies dans ce qui est, *de facto*, un régime à parti unique tant est écrasante la domination de l'ANC et efficace le verrouillage de la justice. Les abus sont cependant chroniqués au jour le jour par la presse sud-africaine et emplissent, sous la forme d'un réquisitoire accablant, les 320 pages serrées du livre de l'enquête d'Adriaan Basson, *Zuma Exposed*. Pour le budget sud-africain, le coût du président, de ses six épouses officielles, de ses quatre maîtresses identifiées et

SAAHNESTAD/RUE DES ARCHIVES ; JORDI BURCH / KAMERAPHOTO / PICTURETANK ; MUHAMMED MUHEISEN/AP/SIPA ; DAWN MECKEL / OSTKREUZ / COSMOS.

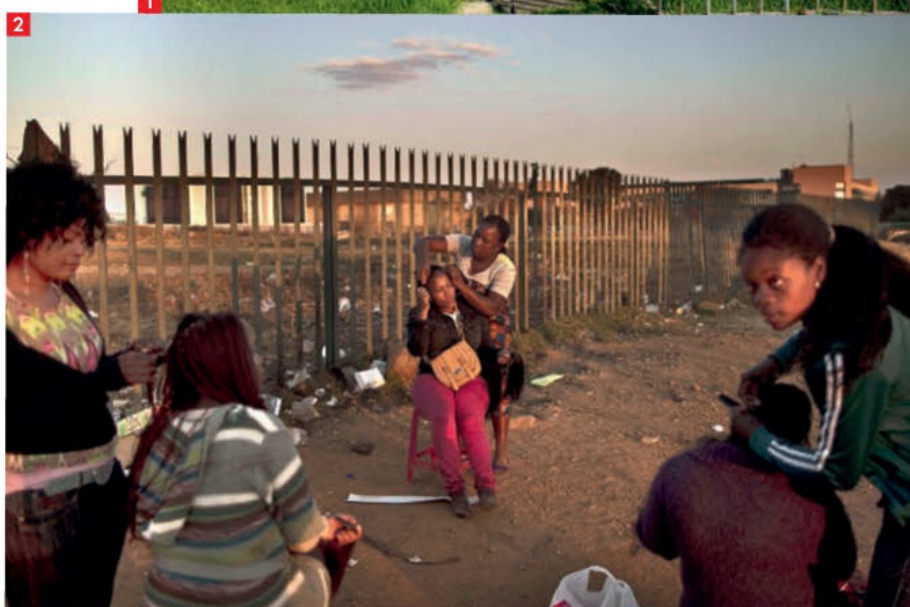
de ses vingt-et-un enfants reconnus se chiffrerait, au bas mot, à 150 millions de dollars par an. Or, la canopée des prévarications cache le sous-bois de la décomposition. Dès 2007, Helen Suzman, la seule voix d'opposition parlementaire contre l'apartheid entre 1961 et 1974, a pointé le dysfonctionnement des institutions, à commencer par la représentation du peuple. « Le rôle de l'opposition est beaucoup plus difficile aujourd'hui, estimait-elle. Les interpellations restent sans réponse ou sont déclarées irrecevables. » Pour sa part, la compagne de feu Steve Biko, Mamphela Ramphele, une ancienne directrice de la Banque mondiale et universitaire de renom qui vient de fonder un parti d'opposition pour défier l'ANC aux élections de 2014, juge l'enseignement dispensé dans les écoles sud-africaines « pire que l'éducation bantoue du temps de l'apartheid ». Les diplômes par correspondance que Mandela a obtenus en prison ne sont plus à la portée de la première génération des « nés libres » – « born frees » – de la « nouvelle » Afrique du Sud.

MARQUE DÉPOSÉE

En 1998, le téléphone sonne dans l'atelier de Zapiro. « Ici le bureau du président. S'il vous plaît, restez en ligne pour le chef de l'État. » Le dessinateur n'a pas le temps de se remettre de sa surprise qu'il entend déjà la voix grave et la diction hachée de Nelson Mandela. Il croit un instant à un canular, puis commence à s'inquiéter. Qu'est-ce qui peut bien motiver l'appel du président de la République ? « Je venais de changer de journal, raconte Jonathan Shapiro. J'avais quitté *The Sowetan*, qui était lié par un accord de syndication à *The Cape Argus*. De ce fait, Mandela ne voyait plus le matin, au petit déjeuner, mes dessins quand il était au Cap [où siège le parlement sud-africain]. Il appelait tout simplement pour me dire qu'il le regrettait mais qu'il me souhaitait bonne chance au *Sunday Times* ! » Soulagé, Zapiro laisse percer son inquiétude initiale : « Monsieur le président, depuis que nous nous sommes vus au début de votre mandat, vous avez dû remarquer que mon travail est devenu plus critique à l'égard de l'ANC et de votre gouvernement... – Mais, Jonathan, vous ne faites que votre travail ! » Zapiro se souvient d'autant mieux de cette réplique que, depuis, il a eu maille à partir avec tous les successeurs de Mandela, qui l'ont pris à partie ou traîné en justice. En novembre 2011, au nom de la « sécurité nationale », la majorité de l'ANC a adopté une nouvelle loi sur la presse que l'opposition et la société civile ont dénoncée, à l'unisson, comme « liberticide ».

En 2005, un an après le retrait de la vie publique de Mandela (« Ne m'appelez plus, je vous appellerai »), les bidonvilles d'Afrique du Sud ont explosé pour la première fois. Des manifestants s'en sont violemment pris aux autorités locales, accusées d'incurie et de corruption. Puis, en 2008, l'année du quadruplement des demandes d'asile politique dû à la crise au Zimbabwe voisin, la chasse aux étrangers s'est soldée par au moins 60 morts, dont un quart était en fait des Sud-Africains, plus de 100 000 foyers ayant été brûlés. Cela faisait dix ans que Nelson Mandela avait épousé Graça Machel, la veuve du premier président (mort dans un crash aérien en 1986) du Mozambique, le pays d'origine du plus gros contingent d'immigrés en Afrique du Sud. Selon les enquêtes d'opinion d'AfroBarometer, la "nation arc-en-ciel" est devenu le pays d'Afrique le plus xénophobe. « Quelle honte !, s'exclame Winnie Mandela, toujours prête à remuer le couteau dans la plaie. Sous l'apartheid, les Anglais, les Italiens et les Portugais ici ne se sont pas affrontés entre eux. Le vrai problème est la misère. Au lieu de la combattre, nous nous attaquons les uns aux autres. » (Suite à la page 204 →)

1


2

3

UN NATION EN NOIR ET BLANC
(1) Les Blancs déclassés de la banlieue de Pretoria. (2) La vie dans le bidonville de Soweto, près de Johannesburg. (3) La banlieue aisée du Cap.

MUSES

Fantasme de chair, la muse est une énigme, réductible à un clic photographique, une saison de mode ou des liens fondés sur de réelles affinités électives. De Betty Catroux, complice historique d'Yves Saint Laurent, à Nabilla, phénomène tout droit issu de la néo-société du spectacle, en passant par Saskia de Brauw, objet de fascination pour Karl Lagerfeld, inventaire de femmes réunies par VIRGINIE MOUZAT sous l'objectif de Patrick Demarchelier, à la manière de la série culte photographiée par Irving Penn en 1948.

PHOTOGRAPHIE **PATRICK DEMARCHELIER**
STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

LEELEE SOBIESKI

POUR DIOR *par* RAF SIMONS

Actrice devenue artiste-peintre,
fille du peintre
et acteur Jean Sobieski.

EN DIOR HAUTE COUTURE

VANESSA TRAINA

POUR BALENCIAGA *par* ALEXANDER WANG

Styliste et mannequin, fille de la romancière Danielle Steel.

EN BALENCIAGA

MILLA JOVOVICH

POUR GIORGIO ARMANI

Actrice, chanteuse et mannequin, mariée au réalisateur Paul W. S. Anderson.

EN GIORGIO ARMANI

ADÈLE EXARCHOPOULOS

POUR BALMAIN *par* OLIVIER ROUSTEING

Actrice, récemment révélée par le film *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche.

EN BALMAIN

CLOTILDE DE KERSAUSON

POUR **GIAMBATTISTA VALLI**

Styliste et consultante mode, fille de Luigi d'Urso et belle-fille d'Inès de La Fressange.

EN GIAMBATTISTA VALLI

BIANCA BRANDOLINI D'ADDA

POUR **DOMENICO DOLCE & STEFANO GABBANA**

Aristocrate italienne,
actrice et styliste pour la marque
brésilienne Osklen.

EN DOLCE & GABBANA

BETTY CATROUX

POUR SAINT LAURENT PARIS *par* HEDI SLIMANE

Muse de Monsieur Saint Laurent à partir de la fin des années 1960, puis de Tom Ford qui lui dédicaça sa première saison Saint Laurent Rive gauche en 2000.

EN SAINT LAURENT PARIS

NABILLA BENATTIA

POUR JEAN PAUL GAULTIER

Candidate de télé-réalité devenue icône de la culture populaire. Son expression culte « Non mais allô, quoi ! », visionnée plus de trois millions de fois sur YouTube, est désormais déposée et protégée à l'INPI.

EN HAUTE COUTURE GAULTIER PARIS

SASKIA DE BRAUW
POUR CHANEL par KARL LAGERFELD
Mannequin, artiste plasticienne
et membre active de l'association
Fashion Fights Cancer.
EN CHANEL HAUTE COUTURE

ATLANTA DE CADENET TAYLOR

POUR ROGER VIVIER *par* BRUNO FRISONI

Mannequin et DJ, fille de l'actrice Amanda de Cadenet et John Taylor bassiste de Duran Duran.

ACCESSOIRES ROGER VIVIER

SKY FERREIRA

POUR GIVENCHY *par* RICCARDO TISCI

Chanteuse, auteur-compositeur
et mannequin.

EN GIVENCHY

Charlotte

Figure majeure du design du XXe siècle animée par une vision sociale et l'amour du risque, Charlotte Perriand fut invitée par le Japon à penser le mobilier à l'échelle du pays. VIRGINIE MOUZAT revient sur cette odyssée tandis que l'actrice Louise Bourgoin rend hommage à l'allure folle de cette pionnière.

JEAN MOUNICQ / ROGER-VIOLLET

FOREVER

CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013
CRÉDITS MODE: À MONO ET COLLIER PERSONNELS DE CHARLOTTE PERRIAND.
CHAUSSURES GARDE-ROBE CROISIÈRE LOUIS VUITTON

UN ART D'HABITER

À gauche, Charlotte Perriand chez elle à Paris, au début des années 1960. Ci-dessus, l'actrice Louise Bourgoin incarne une Charlotte Perriand jeune dans un « espace à vivre » conçu par la designer à Paris en 1970.

PHOTOGRAPHIE **MATTHIEU SALVAING** STYLISME **VIRGINIE MOUZAT**

De courage, elle n'a jamais manqué. C'est parce qu'elle prend franchement le contre-pied de l'académisme en cours que Charlotte Perriand – diplômée de l'école de l'Union centrale des arts décoratifs de Paris en 1925, à 22 ans – se fait remarquer au salon d'automne de 1927 avec son « Bar sous le toit » (initialement installé dans son premier appartement, place Saint-Sulpice à Paris). Aussi Le Corbusier lui propose-t-il de s'associer avec lui et avec son cousin Pierre Jeanneret pour l'aménagement des villas qu'ils construisent. Cette collaboration durera dix ans. Elle lui fait côtoyer l'élite des penseurs, artistes et designers de la première moitié du XX^e siècle. À cette époque, elle est l'une des seules femmes à accéder à un tel niveau, si jeune, position qu'elle occupera pendant très longtemps. En 1929, son iconoclasme frondeur et son talent lui ménagent une place centrale au sein du clan qui fondera l'Union des artistes modernes (UAM). Ses recherches sur un habitat et un mobilier pour le plus grand nombre, sur l'architecture préfabriquée modulaire ou sur l'urbanisme conduiront le gouvernement japonais à faire appel à « Madame Perriand » pour théoriser et mettre en œuvre l'art industriel au Japon. Là-bas, elle découvrira que l'habitat traditionnel confirme ses théories les plus avant-gardistes, fondant son *Art d'habiter*, manifeste qu'elle rédige à son retour en France en 1946.

UN TÉLÉGRAMME POUR UN DESTIN

Le 8 février 1940, Charlotte Perriand reçoit à Paris un télégramme en provenance du Japon, de la part de Junzô Sakakura, ancien assistant au studio parisien de Le Corbusier : « Désirons vous inviter comme conseillère dessinatrice art décoratif auprès du ministère du commerce. Salaire 100 000 francs par an. Honoraires. Frais de voyage. Attendons réponse détail lettre. » Ce message va profondément modifier le destin d'une des plus grandes signatures du design français. Il arrive trois ans après que Perriand a quitté le bureau de son mentor Le Corbusier, rue de Sèvres, et un an après sa rupture avec le communisme, une fois réalisé que les promesses du Parti virent au cauchemar. Entre 1937 et 1947, date de son retour du Japon en France, Perriand réalise une mue professionnelle fondamentale. Après ses premiers voyages à Moscou en 1931 et 1934, pôle magnétique pour elle comme toute une génération d'artistes, d'une aspiration vers une utopie sociale, Charlotte s'affranchit d'un communisme qu'elle juge dévoyé.

Invitée à penser le mobilier et l'habitat selon un mode de production de masse pour les masses, le Japon va lui permettre de mettre en pratique sa vision sociale à l'échelle d'une nation, à travers le travail qu'elle mène sur l'habitat fonctionnel, populaire, modeste et offert à tous. Paradoxe ahurissant lorsqu'on sait comment, depuis une décennie, la « perriandmania » a été récupérée : pas une vente aux enchères, pas une vitrine d'antiquaire ou de galeriste, pas une foire d'art et de design haut de gamme, pas un intérieur de collectionneur fortuné en France ou aux États-Unis qui n'affiche ses modèles originaux acquis à prix d'or. D'une théorie de l'habitat offert au plus grand nombre, la signature Charlotte Perriand est devenue un marqueur social, attestant d'un goût autant que d'un snobisme.

Pernette Perriand, la fille de Charlotte – née en 1944 de son mariage avec Jacques Martin alors directeur des affaires économiques de la France en Indochine – et son mari Jacques Barsac, historien, sont dépositaires de l'héritage, des archives et des droits de Charlotte Perriand. Ils contribuent à permettre la réédition de pièces maîtresses de sa mère plutôt que de faire monter les enchères. Dans le bureau-atelier parisien de Charlotte, resté en l'état depuis son installation à la fin des années 1950, Pernette (coccinelle en savoyard) explique : « une trentaine de litiges pour copie sont en cours en Europe ». Dernier avatar de cette obsession : la collection croisière Louis Vuitton (en boutique en novembre 2013) est associée à l'héritage Perriand tout à fait officiellement.

La mère de Charlotte était elle-même giletière, spécialiste du piqué blanc, et son père coupeur chez Cumberland, un tailleur alors établi près de l'avenue de l'Opéra, non loin de la première boutique du malletier Louis Vuitton, ouverte en 1854.

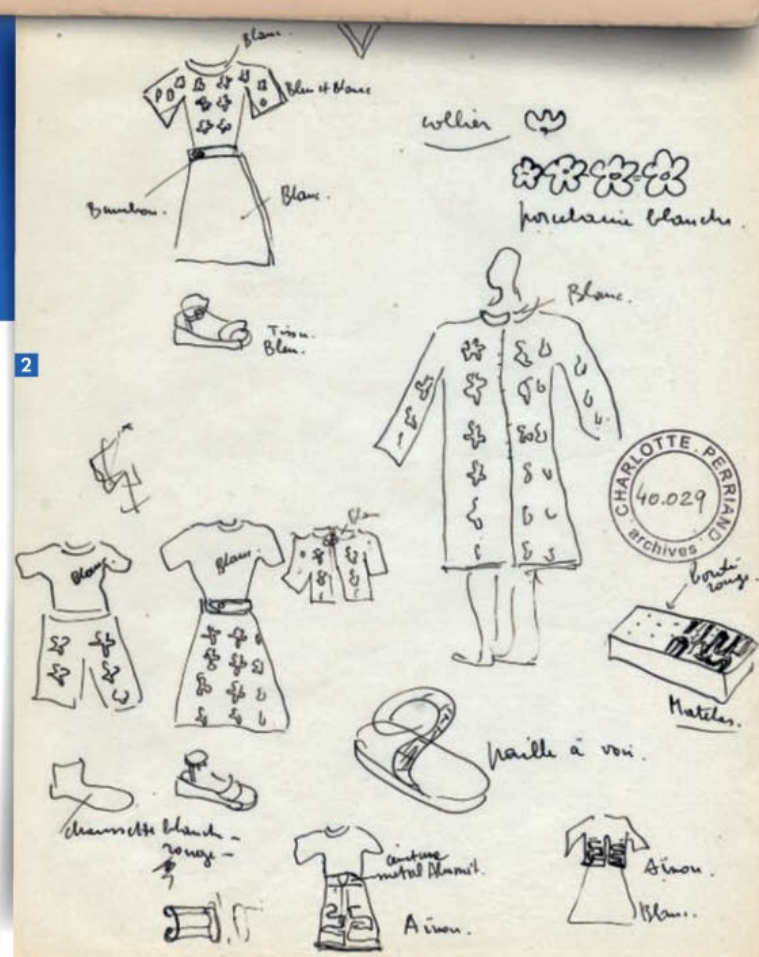
Presque pas d'angles droits, des arêtes adoucies, des plateaux de table à l'ovale de galet,
DE LA RIGUEUR
mais jamais de sécheresse.

Dans les photos réalisées pour *Vanity Fair*, on découvre un appartement conçu par Charlotte Perriand en 1970 – un « espace à vivre», précise Pernette selon la terminologie maternelle –, jamais dévoilé jusque-là. Ici règne le « fonctionnalisme poétique », souligne Jacques Barsac, entièrement conçu par Charlotte Perriand dans moins de 60 m². Dans ce duplex où le moindre centimètre carré obéit à la logique de sa créatrice, son principe d'hybridation entre artisanat et industrie s'applique à la lettre. Au sein de l'habitacle où l'ergonomie dicte ses lois,

HUSSARDS SOUS LE TOIT
(1) Charlotte devant son bar mansardé, chez elle, en 1927, avec Le Corbusier, Djo Bourgeois et Jean Fouquet. (2) Croquis de vêtements à faire fabriquer au Japon pour son propre usage, datant de 1940.

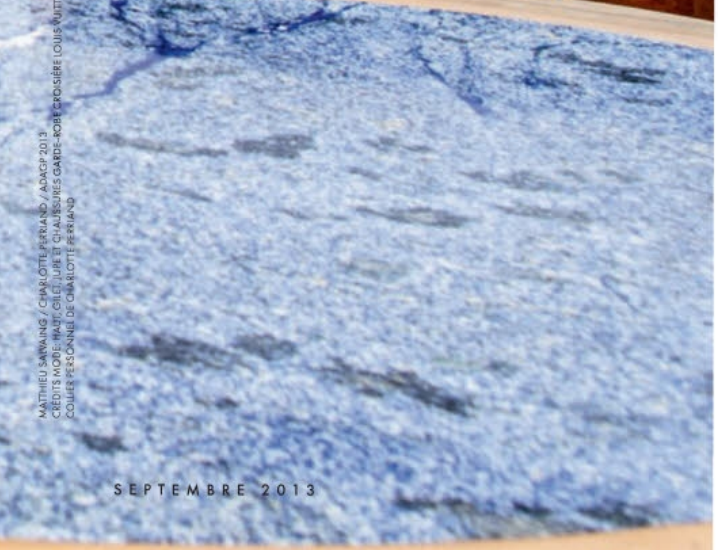
la part féminine de Charlotte Perriand s'exprime avec subtilité. Presque pas d'angle droit, des arêtes adoucies, des plateaux de table à l'ovale de galet, de la rigueur mais jamais de sécheresse. L'actrice Louise Bourgoin, ancienne élève de l'école régionale des beaux-arts de Rennes et plasticienne, y incarne une Charlotte jeune. Pour l'occasion, elle porte des pièces de la collection croisière Louis Vuitton, les colliers personnels de Charlotte Perriand, ainsi que l'un des nombreux kimonos rapportés de ses années au Japon. En décembre 2013, lors de la foire d'art Art Basel Miami, « la Maison au bord de l'eau » dessinée en 1934 par Charlotte Perriand mais jamais construite, sera édifiée pour la première fois grâce à Louis Vuitton. Exposée et visitable, elle sera alors mise en vente et remontée à l'identique sur le terrain de son acquéreur par le même artisan.

Le télégramme du 8 février 1940 jette un grand trouble dans la vie de Charlotte Perriand. À 37 ans, elle éprouve les pires difficultés à concrétiser ses théories, comme Le Corbusier et son cousin Pierre Jeanneret qui accumulent les projets sans suite. La proposition en main, elle consulte son grand ami Fernand Léger : « Il faut saisir cette occasion, lui dit-il, elle ne se reproduira plus. » Dans les lettres qu'elle échange avec Sakakura ou Jeanneret, Charlotte dit du Japon qu'au moins, « c'est une place que les Boches n'auront pas. » Pierre Jeanneret rêvera de la rejoindre pour y réaliser son grand œuvre désormais →



ARCHIVES CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013

VOYAGE au BRÉSIL
VOYAGE au BRÉSIL
VOYAGE au BRÉSIL



MATTHIEU SAYMANS / CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013
CRÉDITS MODE : MATTHIEU BELLIARD ET CHAUSSURES GARDE-ROBE CROISIÈRE LOUIS VUITTON.
COLLIER PERSONNEL DE CHARLOTTE PERRIAND

↠ empêché par la guerre. Au moment où celle-ci éclate, le Japon ne s'est pas encore engagé dans le conflit. Les événements vont précipiter la décision de Charlotte. Fernand Léger fait des allers-retours avec la Normandie. Picasso, un jour de panique, monte dans un train pour Bayonne. Le conflit se rapproche. Après la capitulation des Pays-Bas et de la Belgique, les Allemands sont aux portes de la France. Aidée par Jeanneret, son compagnon de cœur et de pérégrinations (ils ont sillonné la Grèce ensemble, entre autres), Charlotte prépare son départ.

Elle combine des
PIÈCES STANDARDS,
à des emprunts à la tradition populaire japonaise.

Ses amis artistes la prient de diffuser leur travail au Japon. Skieuse et alpiniste émérite, la Savoyarde est en outre chargée par la Fédération française de ski de promouvoir la technique de ski d'Émile Allais et de James Couttet (les virages skis parallèles contre le chasse-neige à l'autrichienne) au Pays du Soleil levant. Dans ce but, elle emporte dans ses bagages le film de Marcel Ichac. Peu à peu, Charlotte devient l'ambassadrice officieuse de la culture française. Quelques jours avant son départ, Le Corbusier, dont elle a quitté l'atelier en 1937 pour divergences politiques, lui lâche : « Tu auras tout le temps de méditer le mal que tu m'as fait. » Elle lui rétorque : « J'ai bien peur d'avoir à méditer sur des choses plus graves. » Elle quitte Paris le 12 juin. Le 14, les Allemands entrent dans la ville.

DÉPART ROCAMBOLESQUE

Son départ minutieusement préparé va s'avérer aussi chaotique qu'incroyablement chanceux. Dans son autobiographie *Une vie de création* parue en 1998 (éd. Odile Jacob), Charlotte Perriand raconte : « À pied, je fonçai à la préfecture. En traversant la place Saint-Michel, j'entendis : "Charlotte" ; une voiture, un ami belge : "Où vas-tu ?" "À la préfecture." "Monte." "Je t'attends." Beaucoup de guichets fermés, j'en avisai un, tendis mon passeport, coup de tampon – un visa de sortie – gagné. Les dieux étaient avec moi. » Étape suivante : le train Paris-Marseille afin d'embarquer sur le paquebot à turbine *Hakusan Maru*. À la gare de Lyon, pas un guichet ouvert. Même munie de son visa de sortie, Charlotte Perriand n'a toujours pas de billet de train. « Pour rien au monde je n'aurais voulu partir ce soir-là. Nous avons passé cette dernière nuit, Pierre [Jeanneret] et moi, allongés la main dans la main, à écouter ces étranges bruits de la ville. Sera-t-elle ↠

MATTHIEU SALVAING / CHARLOTTE PERRIAN
ADAGP 2013
CRÉDITS MODE : HAUT, JUPE ET CHAUSSURES
GARDE-ROBE CROISIÈRE LOUIS VUITTON.
COLLIER PERSONNEL DE CHARLOTTE PERRIA

→ ville ouverte ? Se défendra-t-elle ? » Le lendemain à l'aube, il faut partir. La pagaille de la veille a cédé le pas à une résignation silencieuse. À la gare, deux longues files de voyageurs s'allongent « avec des flics pour cantonner les gens ». Le train part à 8 h 10, pas le temps d'attendre.

L'autre coup de chance tient autant à l'obstination de Charlotte qu'à la présence d'esprit de Jeanneret : « Nous longeâmes les grilles [de la gare] : toutes fermées par des chaînes et des cadenas, sauf la dernière, le cadenas était ouvert. Personne ne nous regardait. Pierre défit la chaîne, entrouvrit la grille, je passai. Il referma la grille derrière moi. "Si je ne reviens pas après 8 h 10, c'est que je serai partie. Adieu." Tous les trains en partance le long des quais déserts. Je trouvai celui de 8 h 10 pour Marseille – wagon vide. Je montai à 8 h 05 ; un homme s'assit devant moi. Le train partit. "Pardon monsieur, c'est bien le train pour Marseille ?" "Oui." »

BELLE SPORTIVE
Charlotte Perriand devant la mer de glace à Chamonix en 1927.

PRÊT-À-VIVRE

Ainsi commence l'odyssée japonaise de Charlotte. Malgré le bombardement de la gare de Gien, le train fantôme totalement vide la conduit à Marseille, toujours sans bagages. Là, la nouvelle tombe du consulat japonais : « Bateau pas arrivé, donnez votre téléphone, on vous préviendra. » Dans le petit hôtel où elle est descendue, Charlotte Perriand la sportive tourne en rond. Deux jours sans nouvelles. C'est en repassant par hasard à son hôtel pour y prendre un maillot de bain en vue d'une baignade avec des amis qu'un message modifie de justesse le cours des choses. « Urgence, le bateau est à quai. » Charlotte arrive sur le port tandis que l'*Hakusan Maru* lève la passerelle. Elle fait de grands signes au navire, on l'embarque in extremis. À bord, le consul japonais lui apprend que le départ n'aura en fait lieu que le lendemain, le bateau se contentant de rejoindre le quai militaire. Charlotte veut alors redescendre à terre prévenir ses amis. « Impossible, lui dit le consul, vous êtes désormais sur le territoire japonais. » Furieuse, elle menace d'y aller à la nage. Mais le consul l'en dissuade : « Vous vous ferez tirer dessus, soyez raisonnable. » Impuissante, son pays à ses pieds, Charlotte Perriand capable de mener sa vie comme un homme, pleure dans sa cabine, loin de ses parents qu'elle a pris soin de mettre dans un train pour la Savoie, loin de Corbu, de Jeanneret et de Léger. Finalement, l'*Hakusan Maru* appareille le 15 juin 1940.

Après deux mois de mer, Charlotte Perriand débarque à Tokyo et descend au Teikoku, l'actuel hôtel Impérial construit par Frank Lloyd Wright entre 1917 et 1923. Pour assurer sa mission, le Japon lui verse un salaire mensuel dont le montant est supérieur à celui du ministre du commerce et de l'industrie. Cela confère automatiquement à Charlotte un respect auquel très peu de femmes ont droit au sein de la société nippone. Elle commence par visiter le pays et ses artisans puis elle reprend les systèmes d'aménagements normalisés développés en 1928 avec Le Corbusier et Jeanneret. Pendant cette épopée japonaise, elle crée la chaise longue basculante Tokyo, une adaptation en bambou (éditée depuis 2004 par Cassina) du modèle original basculant en métal signé par le trio en 1928. Ainsi, en partant d'un patron comme dans le prêt-à-porter, elle conçoit différentes finitions dont certaines sont artisanales. C'est le même principe d'éléments composables qui constitue la garde-robe croisière Louis Vuitton.

Avant même de s'embarquer pour son périple nippon, Charlotte Perriand a pris l'habitude de combiner des pièces standards préfabriquées. Elle y ajoutera de nombreux emprunts à la tradition populaire japonaise afin de constituer une sorte de prêt-à-vivre. Au Japon, le tatami et le shoji sont toujours de mêmes dimensions, qu'ils soient réservés à l'usage impérial ou au peuple. Pour la designer, enfin de quoi mettre en pratique son utopie sociale déçue par les Soviétiques. Elle trouve d'emblée une réponse à sa théorie d'un habitat pour tous, instinctif, fonctionnel économe et précis. La « forme issue de la fonction » prônée par le Bauhaus trouve son écho dans le Mingei (« mouvement de l'art populaire »). Ainsi, elle s'inspirera du *mino*, cette cape de pluie en paille de riz typique des paysans du nord du Japon, pour faire tresser les placets de ses chaises longues. Charlotte ne choisira pas entre objets traditionnels (elle en collectera des centaines au fil de ses périples incessants à travers tout le pays) et développement en série. Elle fusionnera les deux. Ces associations sont au cœur des expositions qu'elle a organisées à Tokyo en 1941 puis en 1955, à l'occasion de son deuxième grand voyage. Elle adapte naturellement certains de ses anciens modèles au savoir-faire et aux matériaux locaux. Plus étonnant, ses dessins de 1934 →

ARCHIVES CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013

1

2

9

ÉLITISME DE MASSE

(1 et 8) Dans l'« espace à vivre » conçu par Charlotte Perriand en 1970. (2) Nuancier lui ayant appartenu. (3) À Athènes, sur un banc en 1933, avec des proches dont Fernand Léger, Le Corbusier, Pierre Jeanneret et Matila Ghyka. (4) Gymnastique sur la plage vers 1927. (5) Cliché d'épine dorsale pris par Charlotte Perriand en 1933. (6) Bibliothèque Mexique créée en 1952 par la designer. (7) Charlotte Perriand habillée par Issey Miyake en mars 1989. (9) Photographiée sur une plage de Normandie vers 1934 par Pierre Jeanneret. (10) Avec Marianne Clouzot à Entre-deux-Eaux dans les Vosges en juillet 1932.

10

MATTHIEU SALVAING / CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013.
ARCHIVES CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013

4

5

6

3

8

7

ARCHIVES CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013, CHP.
MATTHIEU SALVAING / CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013.
SYGMA/CORBIS / CAMERAPRESS / GAMMA-RAPHO

UNE CHAISE À TOKYO
(1) Charlotte Perriand sur la chaise longue basculante conçue en 1928 avec Le Corbusier et Pierre Jeanneret. (2) Louise Bourgoin sur son adaptation en bambou signée ChP, créée au Japon en 1941 et rééditée par Cassina depuis 2004.

MATTHIEU SALVAING / CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013. ARCHIVES CHARLOTTE PERRIAND / ADAGP 2013
CRÉDITS MODE: ROBE ET CHAUSSURES GARDE-ROSE CROISIÈRE LOUIS VUITTON

↠ pour « la Maison au bord de l'eau » sur pilotis présentent déjà une ressemblance frappante avec la structure architecturale récurrente au Japon, comme en témoignent les photos qu'elle prend de la villa Katsura à Kyoto. Son séjour au Pays du Soleil levant se termine en liberté surveillée lorsque le Japon entre en guerre. S'ensuit un départ pour l'Indochine en 1942 avant un retour à Tokyo puis un rapatriement en France en 1947. De retour dans son pays, celle que sa fille qualifie d'« architecte-designer-photographe-urbaniste », met en œuvre ses travaux grâce aux Ateliers Jean Prouvé.

Des années nippones de sa mère, Pernette Perriand – qui y a vécu dix mois, entre 1953 et 1954, lors du deuxième séjour maternel – conserve le sabre qu'un officier nippon avait confié à Charlotte après le bombardement de Pearl Harbour et avant de s'engager comme kamikaze. Aujourd'hui, Pernette rêve de rendre cet objet au Japon en signe de respect mutuel. Cent dix ans après sa naissance, Charlotte Perriand (née le 23 octobre 1903 et décédée le 27 octobre 1999) nourrit malgré elle un paradoxe : sa démarche ouverte au plus grand nombre n'est désormais accessible qu'à une poignée de privilégiés. Jacques Barsac, historien de l'œuvre de sa belle-mère, rappelle le fantasme de celle qui, très tôt, s'engagea politiquement dans une utopie sociale : « Elle voulait construire un paradis. » □

EN SAVOIR PLUS

Livres

UNE VIE DE CRÉATION	1998	de Charlotte Perriand, éd. Odile Jacob.
CHARLOTTE PERRIAND ET LE JAPON	2008	de Jacques Barsac, éd. Norma.
CHARLOTTE PERRIAND, L'AVENTURE JAPONAISE	2013	Catalogue de l'exposition au Musée d'art moderne de Saint-Étienne, éd. Silvana Editoriale.

Documentaire

CHARLOTTE PERRIAND, CRÉER L'HABITAT AU XXe SIÈCLE	1985	Film de 57 minutes par Jacques Barsac, consultable à la BNF.

(Suite de la page 126 →) Farida n'y comprend rien, préfère marcher. Dans la rue Saint-Denis, elle attend sa sœur, assise sur le trottoir « pour bien faire comprendre que je ne suis pas là pour ça, précise Farida. Après une nuit chez Houria qui habite une chambre de bonne avec son mec, je vois que c'est impossible de rester. Très vite, je commence à dormir chez des amis à droite à gauche. Mon autre sœur Malika connaît beaucoup de gens. Ça va très vite, partout on m'adopte. Je découvre les homosexuels, les travestis. Ils deviennent ma famille. » C'est à ce moment qu'elle rencontre Christian Louboutin.

Dès son arrivée à Paris, elle va vivre la nuit. « Pendant longtemps, je n'ai pas compris pourquoi elle sursautait quand elle entendait un taxi déboucher à l'improviste près d'elle », raconte Louboutin. Elle lui expliquera plus tard qu'elle avait une peur bleue de voir son père débarquer pour venir la chercher dans sa voiture Diesel qui faisait le même bruit que les taxis parisiens. « Elle est très flippée à ce moment-là, c'est comme ça qu'on disait à l'époque. Mais en même temps très pudique. Ce n'est pas quelqu'un qui raconte son mal-être », ajoute Louboutin. La nuit est un refuge. Au Palace, Christian Louboutin, 14 ans, obéit au rituel ultra-codifié qui exige de ne jamais apparaître avant 2 heures du matin. « On aurait préféré crever plutôt que de se montrer avant l'heure. » Sur la piste, c'est la guerre des looks. Une nuit, Farida est là. « Je m'en souviens très bien, elle a un T-shirt blanc, un jean, des escarpins noirs un peu *fifties* et, ce qui m'étonne à l'époque, elle est jambes nues dans ses souliers. Elle n'a pas d'argent, elle achète des trucs aux puces, elle sait être belle avec rien. On rit et on danse pendant trois heures. On ne s'est plus quittés. »

IV. LA MUSE SENTIMENTALE

À l'époque, il arrive à Farida d'enfiler un deuxième jean neuf par-dessus le sien, et de quitter la boutique. Sans payer. La danse, lors de ces nuits, fait office de langage pour nouer des relations. La drogue aide aussi. Un jour, sur le quai de la station de métro Strasbourg-Saint-Denis, Farida et Christian s'interrogent : « "Si on tombe sous une rame, est-ce que c'est grave ?" On est dans une attitude No future alors que nous n'avons rien à voir avec les punks même si on en a la mentalité. La gravité vient plutôt du fait de ne plus pouvoir danser », se souvient-il. Christian découche librement au hasard des nuits. Farida suit. Elle est de la famille. L'appartement de Pierre et Gilles ou celui d'Edwige, la physio du Palace, font également partie des points de chute. Tous les deux sont mineurs. « On se trouve trop vieux pour utiliser le mot fugue dans le cas de Farida, précise Louboutin. Elle ne fait pas jeune fille, elle a un côté jeune femme d'emblée. » À l'époque, il lui coupe une jupe droite dans une toile cirée achetée au marché Saint-Pierre. « Des mecs lookés *seventies* se foutent de nous », se rappelle Farida. Au Palace, elle croise Loulou de la Falaise, Paloma Picasso, rencontre Bob Marley, assiste au premier concert de Prince. Elle passe toute une soirée avec Andy Warhol sans même réaliser qui il est.

L'élection de 1981 annonce la fin du Palace. Fabrice Emaer, juste avant l'élection présidentielle, monte sur scène pour convaincre les gens de voter Mitterrand. Certains quittent la salle, dégoûtés. D'autres restent. « Ce point de scission entre les partisans et les adversaires commence là », se rappelle précisément Louboutin. Peu de temps après, la boîte fermera. Pendant la journée, le jeune Christian va vaguement au lycée. Farida « se lève tard, lit beaucoup, mais nous n'avons aucune des angoisses qui habitent la bourgeoisie. Nous ne pensons pas du tout la vie en termes de réussite professionnelle, d'accomplissement ou de carrière. Ça ne nous pose aucun cas de conscience de ne rien faire. On passe des heures à dire du mal des looks vus la veille au Palace », poursuit-il. Farida commence à être remarquée.

« Aux Minguettes, je trafique des trucs que je trouve au marché. On vit des allocations familiales données en cash à ma mère. Je n'ai pas d'argent mais je me débrouille. » À Paris, après les années Palace, on lui propose de « faire la porte » des Bains Douches, nouvelle boîte décorée par Philippe Starck ouverte en 1978. Farida devient arbitre des élégances dans un endroit beaucoup plus « off, underground », selon elle, beaucoup plus pointu que le Palace. C'est davantage un lieu de concert qu'une boîte de nuit au début. À la porte, elle est capable de barrer l'entrée à quelqu'un qui n'a pas la bonne paire de boucles d'oreilles. « Au final, je suis tellement intraitable qu'il y a plus de gens dehors que dans la boîte. Je refuse tout le monde. Je trouve les gens ploucs. » Mannequin pour Jean Paul Gaultier et Mugler, Farida n'est pas une égérie. On lui prête des vêtements mais elle n'est pas encore celle qu'elle deviendra avec Jean-Paul Goude. « À partir de cette époque, se souvient Louboutin, Farida et moi sommes toujours très proches mais elle s'émancipe, même si ce qui compte toujours pour nous, c'est de danser. Mais vivant la nuit, elle commence à être assez décalée. » Décalée, dotée d'une rage de survivre plus que d'un véritable amour-propre, lorsque Helmut Newton la choisit pour des photos à Monaco, Farida rate le coche. Elle ne se réveille pas, manque le vol du matin. « Je m'en foutais », lâche-t-elle. Carla Bruni pose les choses en d'autres termes : « Elle avait une grande colère intérieure, ce qui a pu être destructeur. En fait, elle n'a eu pendant très longtemps aucune estime pour elle-même. »

V. SEPT ANS DE RÉFLEXION

Farida va faire une rencontre déterminante à la porte des Bains en 1982. L'homme lui parle toute la nuit. Il a le bon look selon elle. Il est différent. Il est gentil et la respecte. Il gagne sa confiance par sa bienveillance et sa douceur. Il se nomme Jean-Paul Goude. Elle deviendra sa muse sentimentale, son égérie argentique. « À l'époque, on m'avait demandé de tenir la direction artistique des suppléments du *Monde*. En 1985, j'ai proposé un numéro sur les Beurs. C'était une façon de faire l'apologie de ma conquête. » Goude veut la faire monter sur scène. L'Opéra Farida vise à incarner sa vision, un monde ultra-sexué à travers le prisme de l'ailleurs. « Pour moi elle incarnait le physique de demain, l'archétype de la Parisienne des années 1980. J'en étais fier, je la considérais comme

Pour compléter vos lectures, rendez-vous 24h/24 avec l'actualité libérale

l'Opinion

L'Opinion : un média libéral et engagé, disponible sur Internet, applis mobiles et tablettes, et tous les jours en kiosque.

mon trophée. » Mais Farida commence à subir ses premières crises d'angoisse. « Je suis alors capable de rester enfermée pendant quinze jours sans parler à personne, sans sortir. Je ne parle pas de mon enfance. Jean-Paul ne comprend pas. Malgré tout, avec lui, j'apprends tout », se souvient-elle. Pendant cette période, Farida lit, apprend les ballets russes, la musique, l'histoire de l'art. « "Non" et "au secours" sont les deux mots que j'utilise le plus à l'époque. J'aurais pu sombrer. Grâce à lui, j'évite de dévisser. » Pendant sept ans, Goude la porte aux nues : « elle est aujourd'hui l'extension de ce qu'elle était déjà », ajoute le photographe. La célébration de la culture beur dans le travail de Goude provient directement de Farida. Pourtant, Goude tient à préciser : « Elle semblait beaucoup plus fascinée par la bourgeoisie et le pouvoir que par son ethnicité. Au début ça m'a surpris. Lorsque j'écoutais de la musique arabe, elle levait les yeux au ciel. » L'empathie est évidemment immédiate avec Azzedine Alaïa. « Dans la cabine d'Alaïa, il y a tous les mannequins les plus chers du monde. Je me demande alors ce que je fais là », se remémore Farida. Pour un clip, Jean-Paul Goude, qui se rappelle « cette espèce de morgue qui l'habitait déjà alors qu'elle n'avait rien », la fera danser avec Azzedine Alaïa, comme un enfant, « pour donner des femmes arabes une image forte, non soumises. Le disque ne s'est jamais fait, sa voix était doublée par Fayrouz. » En 1989, le défilé du bicentenaire de la Révolution française fait glisser sur les Champs-Élysées des silhouettes gigantesques, comme des derviches tourneurs, inspirées par Farida. Mais le 15 juillet 1989, au lendemain de ce défilé magistral prônant le métissage de la société française, Farida, désormais autant ancrée dans la culture hexagonale que dans ses propres racines algériennes, va emménager avec Henri Seydoux. C'est Christian Louboutin qui lui a présenté Henri quelque temps plus tôt. Ils sont amoureux. Elle a 27 ans. Il est issu d'une grande famille protestante. Marié à vingt ans à Valérie Schlumberger, il est déjà père de Camille et Léa Seydoux. Deux fils, Ismaël et Omer, naissent de sa relation avec Farida. Avec ses jeunes fils, Farida revoit Carla Bruni, par hasard dans le Var, quatre ans après leur première rencontre chez Alaïa en 1994. Tout de suite, Carla, Farida, Henri et leurs enfants passent leurs vacances au cap Nègre, dans la propriété du mannequin italien. Le clan ne se quitte plus. Farida entre dans une ère néo-bourgeoise qui se clôt par un mariage. Elle a enfin trouvé sa vraie famille. □

JEAN NOUVEL

(Suite de la page 135 →) Januel a encadré la rénovation du centre Pompidou. Il a mené la construction du musée du quai Branly, dont Nouvel était l'architecte. En 2007, quand s'engage l'aventure de la philharmonie, Nouvel et Januel viennent donc de vivre quelques années ensemble. Aimablement ? Les versions diffèrent. Januel admire l'intelligence de Nouvel : « Il était le seul à pouvoir créer cela : un bâtiment fort, qui serait accepté par les riverains. » Nouvel évoque un chantage à la signature quand le contrat a été conclu, une affaire de pourcentage sur les travaux. « On m'a imposé un prix en m'expliquant que si je refusais, Renzo Piano était prêt à prendre ma place. » La suite a été une guerre de tranchées. À la philharmonie, Januel est le maître d'ouvrage, Nouvel le maître d'œuvre : la guerre reprend.

Jacques Lacan, ce psychanalyste qui faisait parler les mots malgré eux, aurait adoré : ce nom, Januel, sonne comme une réduction de Jean Nouvel. Jean Nouvel, Januel, prononcer très vite. De fait, l'ingénieur « réduit » l'architecte, enferré dans la sous-estimation du départ. 118 millions ? Plus les études avancent, plus l'irréalité apparaît. Nouvel voudrait effacer cet engagement ; Januel ne cède rien. La négociation est cruciale : le montant du marché détermine la rémunération de l'architecte. Un projet ne se résume pas à une idée jetée sur le papier. Ce sont des années d'investissements, de recherches informatiques, d'immobilisation de collaborateurs. Nouvel est entré dans un mensonge pour emporter la mise. Il doit en sortir pour accomplir son œuvre.

Comme de coutume, l'architecte envoie son général pour mener ses guerres. Michel Pélissié est son ami et son partenaire : homme d'affaires et ancien militant communiste, c'est dire sa souplesse et sa dureté. Pélissié, comme Nouvel, est doué pour le bonheur. Il a la soixantaine affûtée, fait du vélo, vit dans un château du Bordelais. Quand ils se sont associés, dans les années 1990, Nouvel était en faillite. Ensemble, ils ont prospéré. Derrière chaque génie, il faudrait un arrangeur. Mais Pélissié ne fait pas de miracles. Le scénario de Branly se reproduit. « Nous avons été rémunérés à hauteur de 12,5 % sur 118 millions ; c'est bas, plaide Nouvel aujourd'hui. Pour un tel chantier, on devrait être à 16 % ou 17 %. » Quelque chose se fissure. Nouvel reproche à Pélissié d'avoir mal négocié. Pourtant, le général se bat encore. À force de tractations et d'avenants, l'enveloppe remonte à 149 millions. C'est encore insuffisant.

Le 8 octobre 2008, Pélissié écrit à Januel. « D'un commun accord, nous avons convenu de présenter aux représentants des tutelles une estimation de 149 millions d'euros. Après une analyse plus approfondie, nous avons retenu trois scénarios pour la poursuite des études (...). Le scénario à nos yeux le plus pertinent, face aux contraintes qui sont les nôtres, permet d'atteindre un objectif de 180 millions d'euros. » En clair, les architectes veulent renverser la table. Les budgets, les contrats, les expertises et les tampons, rien ne vaut plus ; il faudra payer plus, bien plus que prévu, pour mériter la philharmonie. Januel refuse. À sa demande, le courrier est retiré. Il est censé ne pas avoir existé. Plus tard, quand la haine aura monté, Nouvel accusera Januel d'avoir caché aux commanditaires – l'État et la ville de Paris – ce qui était connu depuis le premier jour. Ce n'est pas tout à fait faux, mais si les tutelles avaient su que l'architecte voyait double dès l'entame du projet, auraient-elles laissé vivre la philharmonie ?

Le Cross du FIGARO

new balance

41e ÉDITION
NOUVEAU FORMAT

22 SEPTEMBRE 2013

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

6 PARCOURS | 15 COURSES | 40 CLASSEMENTS

Des courses pour toute la famille

Une course Madame Figaro réservée aux femmes

INSCRIVEZ-VOUS SUR

www.crossdufigaro.com

hauts-de-seine CONSEIL GÉNÉRAL

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

FFA www.athle.fr

ooshop.com

RMC INFO TALK SPORT

new balance

GYM suédoise

Course - Santé - Forme Joggeur

MECENAT CHIRURGIE CARDIAQUE www.mecenat-cardiaque.org

SMS

COVIBE DISTRIBUTIONS

L'HONNEUR DE LA FRANCE

Entre-temps, le monde a changé. Nicolas Sarkozy est élu. C'est le quinquennat de la crise. Le premier ministre, François Fillon, n'aime pas la dépense inutile. La philharmonie inquiète et intrigue. D'autres gens sérieux sont entrés dans la danse : ceux des entreprises. Ce sont des hommes de l'art mais non des artistes. Un appel d'offres est lancé pour les travaux. Nous sommes en 2009. Deux groupes se proposent : Vinci pour 360 millions d'euros ; Bouygues pour 306. Avec un tel écart, Vinci ne peut que s'effacer devant Bouygues. La bataille n'a pas eu lieu. Mais le prix, lui, est un choc. Januel doit négocier avec Bouygues, faire baisser le prix, arriver à une offre décente, donc revoir le projet aussi. Tester Nouvel. Faut-il vraiment que l'on marche sur le toit ? Il le faut. Raboter alors ? En rabattre sur la qualité. Faire des impasses. Omettre des points essentiels, comme l'habillage des foyers. On verra bien ensuite.

Pendant une année, le projet est suspendu. Matignon est contre. Les crédits sont bloqués. Chez Delanoë, on hésite ; dans l'entourage du maire, on sent l'occasion de sortir d'un piège financier. Mais personne n'ose tuer la philharmonie. Bayle et Januel jouent le fait accompli. Les travaux préparatoires sont engagés, un trou se creuse porte de Pantin. « Laurent Bayle a su m'expliquer son idée », indique Frédéric Mitterrand, ministre de la culture de Sarkozy. Les grands orchestres internationaux ne font pas suffisamment étape à Paris. Il leur faut une salle. De quoi aurait l'air la France si elle y renonçait ?

Un rapport de l'inspection des finances ausculte le projet, s'alarme de ses manques, se demande si la bourgeoisie mélomane des quartiers ouest daignera se rendre vers Pantin, mais ne conclut pas à l'assassinat. En janvier 2010, poussé par son conseiller culturel, Éric Garandeau, favorable à la philharmonie, Nicolas Sarkozy a présenté ses vœux au monde culturel dans l'enceinte de la Cité de la musique. Est-ce un signe ? Le 18 octobre, Delanoë écrit à Sarkozy : « Il me paraît indispensable que l'État clarifie rapidement sa position en faveur de cet ambitieux projet. » Le 20 novembre, Sarkozy répond : « L'État est bien entendu très attaché à la poursuite de la construction de la philharmonie de Paris. J'ai donc donné l'instruction aux administrations de l'État de procéder sans délai aux formalités nécessaires à la poursuite de cet ambitieux projet. » Le féodal a demandé, le souverain a acté. Il était temps. La philharmonie a bénéficié d'une fenêtre d'optimisme entre la crise des subprimes (2008) et celle des dettes souveraines (2011). Quelques mois plus tard, le projet aurait été condamné.

« JE SUIS LÀ POUR TROUVER DES SOLUTIONS. »

Jean-François Scheidt
(directeur de projet chez Bouygues)

Ainsi démarre le chantier. On tope avec Bouygues – qui mène un groupement d'entreprises – pour un coût du bâtiment de 219 millions d'euros. Le groupement s'engage à entretenir l'édifice durant quinze ans : « Notre garantie que le travail sera bien fait », glisse Januel. Il n'est plus temps de finasser. Personne ne relève l'énormité de la chose, dans le soulagement général : entre le concours de 2007 et le contrat Bouygues, le chiffrage de l'opération aura presque doublé sur le papier. Dans la réalité, le coût global du chantier dépassera 300 millions. Nouvel l'avait dit à Januel, les tutelles ne l'ont su que trop tard et ont néanmoins acté sans débat.

En mai 2013, on interroge Pierre Hanotaux, inspecteur des finances, directeur du cabinet de Frédéric Mitterrand en 2010, et l'un des sauveurs, à l'époque, de la philharmonie. « Comment l'État a-t-il pu sous-estimer un projet à ce point ? » Il répond : « C'est un jeu de poker menteur. On impose un prix bas, sachant qu'il y aura, de toute façon, des dépassements. En biaisant au départ, on apaise les services de Bercy, on n'agite pas le chiffon rouge sous leur nez. Et on force les architectes et les entreprises à serrer les budgets. »

Porte de Pantin, en 2011, les grues se dressent. La philharmonie pourrait s'épanouir, enfin autorisée à vivre. Mais les mensonges poursuivent leurs auteurs. Les équipes Nouvel s'installent dans la méfiance, persuadées d'avoir été flouées. Ce qu'on leur a refusé, on l'a donné à Bouygues, qui a bien négocié sa ristourne, et pourra se rattraper par des primes de célérité, ces bonus qu'on reverse à l'achèvement de travaux intermédiaires, et des réclamations ultérieures : c'est une coutume, dans le bâtiment, d'achever de se faire payer dans des contentieux d'après-chantier. Scotché à son contrat d'origine, Nouvel se sent humilié. Face à lui, Patrice Januel a renforcé son équipe. La maîtrise d'ouvrage prend le pouvoir sur le chantier. Januel veut rendre l'aventure irréversible, avant un autre coup du sort. On jouera de la musique en 2013 ! Il faut tenir les délais, peut-être presser le pas pour que Boulez soit au rendez-vous de sa philharmonie. Il ne faut plus finasser.

Dans la bonne marche d'un chantier, les entreprises construisent après visa de leurs plans par les architectes. Mais le tempo est tel que la maîtrise d'œuvre ne suit pas. Trop de plans, pas assez d'études. Des demandes restent en souffrance. Des entreprises se plaignent. Alors Januel les invite à se passer du visa des équipes Nouvel – il en a le droit. La maîtrise d'œuvre dispose de quatorze jours pour valider ou refuser les plans soumis par les entreprises. Au-delà, elle perd son droit de veto. Tant pis pour les architectes trop lents. Ils font des notes, protestent, en vain. Les ordres de fabrication partent sans eux. Les voici étrangers dans leur propre chantier.

LETTRE DE GUERRE

La maison Nouvel, magnifique et conquérante, découvre le désarroi. Jean Nouvel trouve Michel Pélissié trop arrangeant avec Patrice Januel. Il le soupçonne de trahison. Pélissié est déçu par Nouvel, qu'il trouve dispersé, pas assez présent sur le chantier, peu impliqué. Ces deux-là ont tant fait ensemble, tant combattu, tant souffert mais tant gagné ! Ils étaient côte à côte quand l'État a privé Nouvel de la construction du Grand Stade de

Saint-Denis et Jean le belliqueux était allé au procès. Ils ont été ensemble pour bâtir au Qatar, conquérir la Chine. « On travaillait avec nous parce que nous étions vivants, on se marrait », dit Pélissié. C'est terminé. Sur le chantier, chacun a son homme, son représentant. Nouvel a promu Mathieu Forest, un architecte trentenaire à la dureté teintée d'ironie, qui résiste à Januel. Pélissié a dépêché un architecte chevronné, Didier Brault, qui passe des compromis. Le poison s'instille.

Pendant ce temps, dans le monde des décideurs, on laisse faire. On se réveille au rythme des menaces médiatiques. À l'automne 2012, un rapport sénatorial dénonce la dérive du chantier, déjà mise au jour par la Cour des comptes. La présidentielle passée, les socialistes gouvernent et s'infligent la dure loi de la rigueur. Quand Bayle et Nouvel demandent une rallonge pour couvrir des dépassements inévitables (l'inflation, le prix de l'acier, les aléas du chantier), la nouvelle ministre de la culture, Aurélie Filipetti, envisage l'arrêt des travaux. C'est impossible. Alors elle se fâche, tance, prévient qu'il faudra trouver des mécènes, plus tard, pour faire tourner la salle. La philharmonie n'est plus aimée.

Pour Nouvel, c'est le moment de l'offensive. En novembre 2012, il écrit à Januel une lettre de douze pages, d'une violence froide et calculée, en recommandé avec accusé de réception. Les accusations sont graves. L'architecte dénonce « le budget tronqué et le calendrier irréaliste imposé aux entreprises » – et en attribue la responsabilité à Januel. Il parle d'un « bâtiment bâclé », d'une salle « à l'esthétique, à l'acoustique et à la sécurité incertaines ». Il menace : « Tenter de forcer les entreprises à rentrer dans ce calendrier irréaliste comporte des risques très importants, y compris pour la sécurité des ouvrages. » La phrase est soulignée. Il insiste : « Nous avons tous en tête des catastrophes comme celles du terminal 2E de Roissy » (en 2004, la voûte de l'un des halls de l'aéroport s'était effondrée, tuant quatre personnes). C'est une lettre de guerre ou le premier jalon d'un procès à venir. Nouvel se dit spolié de 20 millions d'euros. Il critique le contrat signé avec Bouygues et les avantages accordés au bétonneur, évoque une « grue supplémentaire » qui n'aurait été qu'un habillage pour rémunérer l'entreprise. Il énumère tout ce qui va dégrader son projet, les travaux engagés sans son accord. Il exige un autre échéancier.

Pélissié, qui a toujours tout négocié, est atterré. Il quitte les Ateliers Jean Nouvel en décembre 2012. Son homme de confiance, Didier Brault, n'est plus sur le chantier pour arrondir les angles. Nouvel part en campagne chez les politiques, son dossier à la main. Ils l'écoutent mais ne l'entendent pas. Januel, le solide technicien, inspire confiance. Nouvel, le poète arrogant, déconcerte. Il parvient à inquiéter Aurélie Filipetti, lui affirmant que les fauteuils choisis pour la salle de concert abîmeront le son. Filipetti pense convoquer les entreprises à son ministère. Elle ne le fait pas. Au printemps 2013, avec la ville de Paris, la ministre demande un audit du chantier. On choisit un cabinet, un *« cost-killer »,* me confie-t-on. Mission explicite : trouver de quoi raboter et mener à terme ce projet. Enjeu politique : dédouaner les élus et les gouvernants, quand viendra le temps des comptes, quand on leur demandera comment ils ont pu couvrir une telle gabegie. Échappatoire possible : dénicher de quoi incriminer un seul homme. Nouvel, artiste dépensier, semble tout désigné. Les enquêteurs du cabinet d'audit, Algoé, le questionnent – mais ils ne rencontrent aucun des entrepreneurs engagés sur le chantier. Un coup pour rien. Leur rapport est creux, me dit-on, et enterré.

Il n'y a pas de scandale mais des ennuis. Il manque un jour 800 trous dans des blocs de béton, livrés trop vite. Les poutres métalliques qui soutiendront le plafond de la salle et porteront les fameux nuages acoustiques, n'en supporteront pas le poids. Elles ont été fabriquées sur instruction de Patrice Januel. La faute aux études non finalisées ? À des modifications du poids des nuages ou de leur armature ? Januel colmate. Jean Nouvel acte. Chaque écueil lui donne raison. Était-il urgent d'attendre ? Pourtant, chaque jour, le bâtiment se construit. La philharmonie est une œuvre impossible, mais elle avance et résiste à tout.

On admettra la théâtralité de tout ceci. À la fin du mois de juin, Jean Nouvel annule un rendez-vous avec Bertrand Delanoë et Aurélie Filipetti sur le chantier. C'était pourtant l'occasion de parler à ses commanditaires, qui allaient enfin s'incliner devant la philharmonie sortant de terre. Mais Nouvel a un concours à disputer à Miami et la vraie vie n'attend pas. Quand ils se voient, Laurent Bayle et Jean Nouvel s'embrassent. Chacun a envie d'en finir le moins mal possible. On négocie en coulisses. Les deux hommes ont passé un pacte pour une ouverture début 2015. Bayle a déprogrammé les artistes qu'il avait contactés pour l'automne 2014. Un voyage à Berlin, un dîner avec le chef d'orchestre Daniel Barenboim, lui dire qu'on se verra plus tard... L'aventure hésite entre un mauvais Wagner et *Embrassons-nous, Folleville !* On cherche l'apaisement. Avec sa plainte, Brigitte Métra (décorée de la Légion d'honneur par Aurélie Filipetti) a inquiété tout le monde. Il faut la reconnaître. Que faire d'autre, sinon vivre avec quelques mensonges, ou bien tout perdre ?

« INUTILE DE COMMENCER TROP TÔT »

Laissons ceci avant le finale : il ne faut pas entendre que le malheur mais aussi les âmes claires. « Le trait de crayon de Jean Nouvel nous a poussés à développer de nouvelles compétences comme l'utilisation de la maquette numérique », me dit un jour d'été Jean-François Scheidt, représentant de Bouygues sur le chantier, heureux des prouesses techniques réalisées durant la construction. Il me montre un objet, petit comme un jouet d'enfant : la matérialisation du plan en trois dimensions du bâtiment. Jamais Scheidt n'avait travaillé une matière aussi complexe ni avec un tel maître. Diplômé de la modeste école des travaux publics d'Égletons, en Corrèze, il a bénéficié de la confiance d'une entreprise qui donne sa chance aux vaillants. Sur la philharmonie, les tensions et les mésententes des partenaires ne lui ont pas échappé. Il ne s'en est guère mêlé. « Je suis là pour trouver des solutions, dit-il. Mettre de l'huile dans les rouages. » Jean-François Scheidt est rond et paisible, il aime le *Requiem* de Fauré. Le jour où nous nous sommes parlé, il m'a demandé s'il avait pu nous aider. La réponse était « oui ». Il m'a rappelé qu'il vaut mieux être Bouygues que Nouvel, ou que Métra, ou qu'un petit ébéniste de Montlouis-sur-Loire – bref, qu'il vaut mieux en ce bas monde être puissant et rationnel qu'artiste ou artisan.

Le chantier de la philharmonie a deux entrées. Porte de la Villette, dans de grands Algeco, siègent Bouygues et les entreprises ; on y sert du café avec biscuits, une jeune chargée de communication distribue une plaquette bien faite sur la philharmonie, où l'on voit des ouvriers aux couleurs du groupe de BTP (orange et blanc) jouer de la musique. Des clients de l'entreprise visitent le chantier. De l'autre côté, porte de Pantin, d'autres Algeco où cohabitent maîtrise d'œuvre et maîtrise d'ouvrage, les équipes de Januel et le peuple de Nouvel. C'est le lieu des tensions. À l'étage trône une maquette de la future salle, si grande qu'un homme peut y entrer. Quand Brigitte Métra y pénètre, elle oublie les avanies et imagine les notes qui demain empliront l'espace.

Juste avant l'été, lors d'un séjour à Paris, Pierre Boulez a visité le chantier. Il n'a pas perçu grand-chose. « J'ai plutôt zigzagué au milieu des travaux », confie-t-il. Mais il a touché ce qui se crée. Déjà, il pense à l'ouverture de la philharmonie. En dépit de son âge, il n'est pas pressé. « Il faudra bien roder la salle, recommande-t-il à Bayle. La faire tester par des orchestres pour régler l'acoustique. Inutile de commencer trop tôt. » Il imagine une entrée grandiose. « Au printemps 2015, à la fin de la saison, on ferait venir les plus grands orchestres du monde – en y mettant le prix – pour des concerts exceptionnels, mais à des prix réduits, pour installer la salle. La vraie saison débuterait en septembre, avec l'orchestre de Paris. » Il se voit bien inventer le premier programme, en discuter avec Laurent Bayle et son ami Daniel Barenboim. Un jour, Pierre Boulez aura un siècle, il sera un vieillard ténu et aérien comme une note de musique. Quand le premier coup d'archet écorchera bellement la première corde, on oubliera tout. □

NELSON MANDELA

LE RÊVE BRISÉ DE MADIBA

(Suite de la page 173 →) quadruplement des demandes d'asile politique dû à la crise au Zimbabwe voisin, la chasse aux étrangers s'est soldée par au moins 60 morts, dont un quart était en fait des Sud-Africains, plus de 100 000 foyers ayant été brûlés. Cela faisait dix ans que Nelson Mandela avait épousé Graça Machel, la veuve du premier président (mort dans un crash aérien en 1986) du Mozambique, le pays d'origine du plus gros contingent d'immigrés en Afrique du Sud. Selon les enquêtes d'opinion d'Afrobarometer, la « nation arc-en-ciel » est devenue le pays d'Afrique le plus xénophobe. « Quelle honte !, s'exclame Winnie Mandela, toujours prête à remuer le couteau dans la plaie. Sous l'apartheid, les Anglais, les Italiens et les Portugais ne se sont pas affrontés entre eux. Le vrai problème est la misère. Au lieu de la combattre, nous nous attaquons les uns aux autres. » Aussi, 42 % des Sud-Africains de moins de trente ans n'ont pas d'emploi – un taux de chômage trois fois plus élevé que parmi leurs aînés. Et deux tiers des jeunes Sud-Africains n'ont même jamais eu un travail salarié. « Traversez un jour ouvrable n'importe quel *township* noir et vous verrez partout des jeunes assis à ne rien faire, en train de fumer de l'herbe, me dit Siki Mgabadeli. La vérité, c'est que, même s'il y avait des emplois, ces gens-là ne seraient pas embauchés, jamais. Ils ne sont bons à rien. » Pour eux, il n'y a que deux voies de promotion sociale, la drogue ou la politique. Pour la deuxième option, la Ligue de la jeunesse de l'ANC sert de fusée d'ascension.

Au début des années 1940, Nelson Mandela faisait partie des « jeunes Turcs » de son parti, qui réclamaient la création d'une Ligue de Jeunesse de l'ANC. En 1950, il en devint le président. Il n'était alors pas encore le « sage » qui, quarante ans plus tard, devait sortir de prison. Sur le plan politique, il estimait que les Noirs n'allaient pouvoir se libérer qu'en rejetant toute alliance avec des progressistes blancs et que l'ANC devait se transformer en mouvement clandestin de lutte armé. En 1953, son discours intitulé « No Easy Walk to Freedom » visait à promouvoir ce projet connu sous le nom de « plan M », comme Mandela. Devenu le chef de la branche armée de l'ANC, il a organisé et revendiqué, le 16 décembre 1961, la première série d'attentats à la bombe en Afrique du Sud – 57 en un seul jour, ciblant exclusivement des infrastructures.

Sur le plan personnel, Mandela était tout aussi conquérant mais moins courageux. En 1954, sa première femme, Evelyn Mase, avait quitté le foyer conjugal avec leurs enfants ne supportant plus les infidélités de son mari dont la mère, d'accord avec sa belle-fille, était rentrée de Johannesburg au village en désavouant son fils. Quatre ans plus tard, quand Mandela cherche le divorce pour pouvoir épouser Winnie, il ne dit mot à Evelyn qui apprend la requête engagée dans le journal. Elle repart alors à son tour au village et se réfugie dans la foi, résolument apolitique, des témoins de Jéhovah.

Si le jeune Nelson Mandela ressemble à Julius Malema, le président de la Ligue de Jeunesse qui vient d'être expulsé de l'ANC, l'inverse n'est cependant pas vrai. Certes, Malema a touché au tabou de son temps, à savoir la nationalisation de l'industrie minière. Mais à la différence de Nelson, qui s'était résigné à concevoir la lutte armée uniquement comme continuation de sa politique par d'autres moyens, son lointain successeur est un pompier-pyromane à la recherche de flambées populistes. Plusieurs fois condamné pour « incitation à la haine raciale » en raison de ses appels au meurtre des Blancs, mis en examen pour « détournement de fonds » et « blanchiment d'argent », Malema – le « futur leader de l'Afrique du Sud » salué par le président Zuma du temps de leur alliance – suit la logique des seigneurs de guerre : il fait son fiel de revendications légitimes pour multiplier ses « prises » et justifier sa prédation.

Shaka Sisulu, 33 ans, en est à son cinquième thé au miel. Ce petit-fils de Walter Sisulu, qui fut le mentor politique et le meilleur ami du jeune Mandela, puis son codétenu, est l'héritier de la plus prestigieuse dynastie au sein de l'ANC. Son père préside le parlement, sa tante est l'actuelle ministre des services publics et de l'administration. Shaka, lui, s'avoue

« speed » depuis que le parti l'a chargé, au sein d'un comité, de recoller les morceaux de sa Ligue de jeunesse, *de facto* dissoute après la mise à pied de son président. Il plonge dans le monde des jeunes sans avenir qu'il ignorait totalement avant de créer, en 2007, une ONG pour bâtir des maisons dans les « quartiers » – en fait des bidonvilles. Avec des fonds levés de l'ordre de 3 000 euros par an, cela ne va pas bien loin. « L'essentiel n'est pas l'impact mais l'engagement et le plaisir de servir de catalyseur, soutient-il. C'est une façon de s'approprier la réalité sociale. » C'est aussi une mesure de la distance qui sépare l'ANC de sa base. « L'Afrique du Sud grouille de Mandela en attente », croit Shaka.

L'éditorial du quotidien sud-africain *The Citizen* concluait, le 1er juillet : « La grâce et la dignité ne sont pas héréditaires. » La famille de Mandela – ses quatre enfants toujours en vie, ses dix-sept petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants – venait d'apporter la preuve que les qualités de Nelson ne se transmettaient pas de génération en génération. Ils se disputaient en justice les corps des trois enfants décédés de Mandela auprès desquels ce dernier a souhaité être enterré. L'héritier mâle le plus âgé, un petit-fils de 39 ans, avait exhumé ces corps dès 2011, littéralement sous la fenêtre de son grand-père de moins en moins lucide. Seize autres Mandela, emmenés par la fille aînée du premier mariage, ont réclamé et finalement obtenu leur retour à Qunu, quitte à forcer le trait sur l'état de santé de Mandela qu'ils ont présenté, dans un document soumis au tribunal, le 28 juin, comme « cliniquement mort ». L'enjeu de la bataille était l'emplacement de sa tombe, que son petit-fils voulait transformer sur ses terres en un lieu de mémoire lucratif, entouré d'hôtels, d'un musée et d'un « centre culturel de la réconciliation ».

Depuis quinze ans, « Nelson Mandela » est une marque déposée dont les droits sont gérés par une fondation éponyme qui a pour but d'empêcher une commercialisation abusive ou une récupération politique du nom le plus vendeur au monde. Par ailleurs, Nelson a cherché un moyen de sécuriser, sur le plan matériel et par-delà la mort, une famille étendue dont certains membres ne sont pas fortunés, et d'autres insatiables. À cette fin ont été créées deux holdings, dont l'une fut baptisée Harmony Investment. Hélas, les fidéicommissaires de ces fonds, parmi lesquels deux avocats amis de longue date de Mandela, George Bizos et Ismail Ayoub, rivalisent depuis 2004 d'arguties et d'intrigues pour se dessaisir mutuellement, chacun avec le soutien d'une partie des ayants droit. La vente d'aquarelles censées avoir été peintes et signées par Mandela, ainsi que d'affiches portant l'empreinte de sa main avec, à l'intérieur de la paume, le contour du continent africain, a été suspendue par un tribunal sud-africain. L'enjeu du contentieux se chiffre en millions de dollars. Cependant, aucune des parties n'a jamais voulu citer à la barre Mandela, a priori le mieux placé pour savoir à qui il avait confié le trésor mais, en réalité, depuis des années sans souvenir précis. L'agonie de Madiba ayant relancé la guerre des droits, Zapiro a tiré un trait cruel sur l'affaire en jouant sur l'assonance entre scrabble et squabble, la « querelle » vaine et bruyante. En juillet, l'un de ses dessins montrait les Mandela autour d'un jeu de société, avec cette légende : « Squabble, the Mandela family game. »

Le monde serait mal placé pour faire la morale à la famille de Mandela au sujet d'une « appropriation » dont il a eu le quasi-monopole. C'est d'ailleurs tout le problème pour les parents de l'homme-icône, qui n'ont guère connu le prisonnier politique, puis peu profité d'un Madiba accaparé comme patrimoine mondial. Même Winnie n'a vécu que cinq ans aux côtés de Nelson – trois avant et deux après son emprisonnement – et, encore, avec la politique comme co-épouse jalouse. Seule Graça Machel a partagé le quotidien de Mandela – progressivement diminué – pendant quinze ans.

À l'arrivée, le paradoxe est là : l'homme le plus connu de la terre manque de témoins de sa vie dans la durée. Également en raison de son grand âge, Nelson Mandela n'a vraiment été un familier que pour une poignée de ses camarades devenus ses codétenus, en premier lieu Walter Sisulu, Andrew Mlangeni, Denis Goldberg, Raymond Mhlaba et Ahmed Kathrada. Pour ma part, de ce que j'ai vu et entendu au fil des années, je retiens surtout le poème préféré de Mandela et son refus obstiné d'une humanité sans visage. *Invictus*, aussi direct, classique et en même temps populaire que Nelson lui-même, a fait le tour du monde avec le film de Clint Eastwood. Son auteur, l'Anglais William Ernest Henley, l'écrivit en 1875 sur son lit d'hôpital pour résister à la douleur consécutive à son amputation du pied. « Aussi droit que soit le chemin / Aussi lourd le châtiment infâme / Je suis le maître de mon destin / Le capitaine de mon âme. » La résilience de Mandela tient en ces lignes.

Mille histoires m'ont été racontées. Elles disent toutes la même chose. Voici celle que j'ai moi-même vécue, le 15 juin 1994. Ce jour-là s'achève, à Tunis, le premier sommet panafricain auquel participe l'Afrique du Sud, enfin débarrassée de la ségrégation raciale. Faiseur d'un « miracle » au pays de l'apartheid, Mandela y est vu par ses pairs comme un thaumaturge capable de mettre fin au génocide en cours au Rwanda. Durant trois jours, les chefs d'État passent et repassent entre nous, la presse alignée devant leur salle de réunion, la mine renfermée, sans un mot. La cohue de nos interpellations reste vaine. Mais à la dernière sortie, après la conclusion de leurs travaux, Mandela, le plus entouré de tous, s'arrête net devant une consœur d'une radio internationale. C'était son premier sommet africain, elle ne connaissait personne et, toute petite avec les douze kilos d'un Nagra (le magnétophone de l'époque) sur l'épaule, elle paraissait perdue. « Il me semble que, depuis trois jours, vous voulez me poser une question », lui dit-il dans un grand sourire encourageant. Il l'avait repérée et avait décidé de l'aider en lui accordant une interview, quelques mots au passage. Ce n'était rien par rapport aux enjeux du sommet. Mais c'était tout pour elle. Dans sa vie, Nelson Mandela n'a cessé de remarquer des personnes, tel ou tel gardien « pas comme les autres » à Robben Island, l'Afrikaner Pik Botha, l'homme d'affaires Bertie Lubner, le marchand d'armes Ivor Ichikowitz, le dessinateur Zapiro et tant d'autres. Il les a tous remarqués, en fait élus, parce qu'il était sans préjugés. Il savait, comme l'a écrit Scott Fitzgerald, que « réserver son jugement est un signe d'espoir infini ». Mandela a partagé cet espoir, contre toute attente. □

Retrouvez chaque mois

VOGUE PARIS

en kiosques,
sur tablettes **iPad, Android, Kindle**
et sur **iPhone**

Disponible dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google play

Disponible sur kindle fire

VANITY SHOW

MORE À VENISE
par Roxanne Lowit

Faire tomber les masques dans la Cité des Doges : le défi était à la hauteur de Roxanne Lowit, photographe du Tout-New York et du gotha de la fashion. Pour *Vanity Fair,* elle s'est glissée dans la fête vénitienne de Stefano Gabbana et Domenico Dolce. — VIRGINIE MOUZAT

Stefano Gabbana et Domenico Dolce arrivant au palais Pisani Moretta.

Bianca Brandolini d'Adda et Stefano Gabbana.

Daisy Lowe.

Le 6 juillet, au lendemain de leur défilé haute couture totalement *divino* présenté au Palazzo Barbaro exceptionnellement ouvert pour l'occasion, le tandem des créateurs italiens Domenico Dolce et Stefano Gabbana donnait un bal masqué au palais Pisani Moretta sur le Grand Canal. Dans la grande tradition des scènes vénitiennes peintes par Canaletto ou des fêtes données dans les années 1950 et 1960, les invités du *ballo in maschera* ont débarqué en gondoles. Avalanche de plumes, strass, perruques et crinolines, surenchère de glam. Lorsque trop n'est pas même assez. — V.M.

Karen Elson.

Paloma Faith.

Giovanna Battaglia, Domenico Dolce, Franca Sozzani, Hamish Bowles et Anna della Russo.

Tabitha Simmons.

©DARRIEN LOWE

Audrey Tautou.

Franca Sozzani et Stefano Gabbana.

Anna della Russo.

Hamish Bowles et Stefano Gabbana.

Coco Brandolini d'Adda.

Stefano Gabbana.

Eugenia Silva.

(Pas tout à fait le questionnaire de Proust)

Anne-Sophie LAPIX

La journaliste présentera, à partir du 2 septembre, l'émission « C à vous » sur France 5. Elle se soumet au petit jeu de l'auto-analyse en 26 questions-réponses et un dessin.

La présentatrice dessinée par sa sœur, 2013.

A. À qui ou à quoi aimeriez-vous ressembler ?
À personne. Trop tard pour changer.

B. À qui ou à quoi ressemblez-vous ?
À mon plus jeune fils, des plis en plus.

C. À qui ou à quoi ressemblerez-vous dans dix ans ?
À une pré-grand-mère pour mon fils aîné.

D. Où aimeriez-vous être maintenant ?
Dans l'eau, à Saint-Jean-de-Luz. Avec les gens que j'aime pas loin, sur la plage.

E. Qu'est-ce qui vous rend belle ?
Le soleil, l'enthousiasme.

F. Quelle est votre devise ?
« Refais chaque jour le serment d'être heureux » (Alain).

G. En quoi excellez-vous ?
Les devoirs, les réparations domestiques, la ponctualité, le mauvais esprit.

H. Que détestez-vous plus que tout ?
L'abus de position dominante.

I. Quel est votre gros mot préféré ?
« Me cawen dios » (« Je chie sur Dieu ») est pour moi presque poétique (c'est du basque).

J. Que faites-vous pour vous détendre ?
Danser, me baigner l'été, jardiner, manger.

K. Qu'y a-t-il sur votre table de nuit ?
Un livre, un téléphone-réveil et du bazar sous forme papier.

L. En qui ou en quoi croyez-vous ?
En la confiance que l'on me fait. C'est mon moteur.

M. Quelle chanson, film ou livre a changé votre vie ?
Gure Aita, le Notre Père chanté en basque dans l'église de Saint-Jean-de-Luz. Mais j'ai su assez tard que c'était le Notre Père.

N. Quel défaut pouvez-vous pardonner ?
La mauvaise foi.

O. Celui que vous ne pardonnez pas ?
La lâcheté.

P. De quoi êtes-vous gourmande ?
De pain, de côte de bœuf, de millefeuille à la vanille.

Q. Quel est selon vous le pire « tue l'amour » ?
Le laisser-aller.

R. Quel rêve ou cauchemar récurrent faites-vous ?
Un cauchemar : que je suis toute nue dans la rue.

S. Quelle est votre passion honteuse ?
Nettoyer les oreilles de mes enfants.

T. Quel est votre objet fétiche ?
Les dents de la petite souris.

U. Comment gérez-vous le trac ?
En parlant, en riant, en me raisonnant surtout.

V. De quel sport êtes-vous fan ?
Monter et descendre des marches pendant 20 minutes en musique et en rythme. Sinon le stand-up paddle (du surf avec pagaie), l'été.

W. Votre meilleure blague ?
Me dessiner... C'est ma sœur qui a fait cet « autoportrait ». Elle a pris toute la partie artistique de notre patrimoine génétique. Il ne m'est rien resté...

X. Votre jour préféré ?
Le jour de l'arrivée de l'été.

Y. Celui que vous détestez ?
Le 1er novembre.

Z. Faites un vœu...
Tenir le rythme ! □

Pour faire les journaux, il faut des journalistes. Pour les trouver, il faut un marchand de journaux.

28.000 marchands de journaux se lèvent chaque matin pour que les Français trouvent leurs magazines.
Par cette annonce, publiée dans tous les titres, la presse magazine leur dit merci.

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

SAINT LAURENT
PARIS
YSL.COM